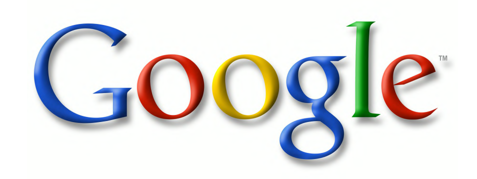
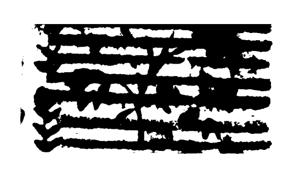
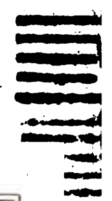
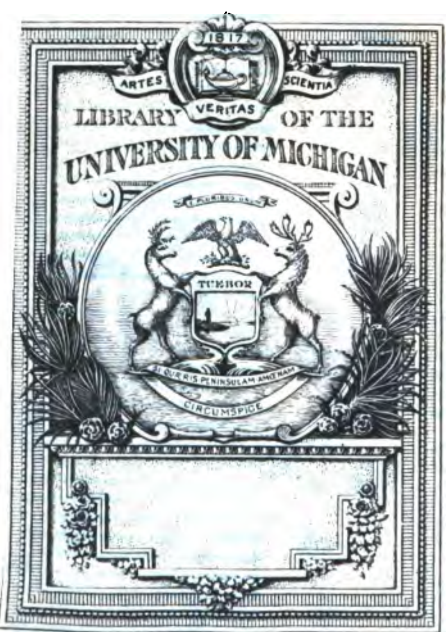

Google

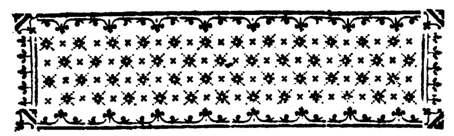




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE




HISTOIRE
Amoureuse
des
GAULES
Par le Comte
DE BUSSI RABUTIN
Tome IV.
M.DCCLIV.

B.P. Ch. fecit



SUITE
DE LA
FRANCE GALANTE,
OU
LES DERNIERS
DÉRÉGLEMENS
DE LA COUR.



NTRE tous les effets que l'Amour a produits, il ne s'en trouve point de plus surprenant que celui qui joint le ſceptre à la houlette, & qui rend par ſes effets les condi-

conditions les plus éloignées tellement unies ensemble, que les deux parties en oublient ce qu'ils ont été, & ce qu'ils se doivent. Plusieurs exemples nous ont appris cette vérité: mais nous n'en avons aucune, qui nous en marque plus la netteté, & qui soit plus connu de nos jours, que celui que nous décrivons.

Personne n'ignore dans notre France que Madame de Maintenon naquit dans l'Amérique; que son pere, qui se nommoit d'Aubigné, étoit d'une famille noble, & assez connue dans le Royaume, & surtout du tems de Henri IV. Il se sauva de France par une aventure assez particuliere; car ayant eu quelques affaires, il fut arrêté, & mis prisonnier en Guienne: mais après y avoir demeuré quelque tems, & ne voyant pas de jour d'en sortir, il s'avisa de cajoler la fille du Geolier, & lui promit de l'épouser, si elle vouloit faciliter son évasion. Cette fille, plus amoureuse que fidele

dele à son pere, écouta les propositions du galant Prisonnier, & sût si bien prendre son tems, qu'un Dimanche, pendant que ses parens étoient à la Messe, elle se sauva avec lui, & ils trouverent tous deux le moyen de s'embarquer pour la Martinique, où d'Aubigné lui tint parole, & l'épousa d'abord qu'ils y furent arrivés. Pour tâcher d'y pouvoir subsister, il prit des terres pour un plantage, suivant la coûtume de ce pays-là; & de ce mariage naquit la Dame de Maintenon, si connue dans le monde, & qui fait aujourd'hui tant de bruit à la Cour de France. Cependant, soit qu'elle eût perdu son pere & sa mere en bas âge, ou que sa marraine, qui n'avoit pas d'enfans, la prît en amitié, cette Dame charitable la retira chez elle à l'âge de trois ans, & en prit soin comme de sa fille; & comme elle étoit jolie & agréable, elle l'éleva chez elle, ensuite de quoi elle l'amena en France,

où après un assez long & pénible voyage, à cause des mauvais tems de la saison, ils arriverent heureusement, & vinrent débarquer à la Rochelle; & après quelque séjour, elles prirent leur route pour le Bas-Poitou, où elles demeurerent quelque tems sans revers de fortune. Le premier qui arriva à notre Héroïne, fut la mort inopinée de sa Marraine. En ce tems elle étoit environ dans la quinzieme année de son âge. Cette mort la toucha sensiblement, & elle se souhaitoit cent fois dans l'Amérique: & il est à croire qu'elle en eût été inconsolable, si un Villageois, voisin du lieu où elle demeuroit, n'eût tâché par ses complimens de lui persuader qu'elle pourroit trouver en lui ce qu'elle avoit perdu dans sa Marraine. Il avoit assez de bien pour un homme de sa qualité: mais il étoit mal bâti, & incapable de donner de l'amour à une jeune fille; à cela près, dis-je, on ne pouvoit trouver dans

tout le Village un homme qui le pût ſurpaſſer. Il avoit autant d'eſprit qu'il en faut pour le négoce qu'il faiſoit.

Long-tems avant la mort de la Marraine de notre Héroïne, il avoit un certain penchant pour elle, qui ne peut s'exprimer, car il ſentoit un petit je ne ſai quoi, qu'il n'oſoit découvrir. Sans doute le reſpect de Madame de ... Marraine de la Maintenon, l'en empêchoit : mais dès qu'elle fut morte, il chercha tous les moyens pour l'accoſter ; il ne ſe chantoit point de Grand'Meſſe qu'il n'y fût, point d'Aſſemblée dans le Village qu'il n'y eût part. Et s'il arrivoit une foire de conſéquence, il n'y avoit aucune ſorte de rubans qu'il n'achetât pour lui en faire préſent, pour tâcher de gagner par-là ſes bonnes graces. Mais il n'avançoit pas beaucoup dans ce langage muet ; & on peut dire que toutes ſes aſſiduités euſſent été de nul effet, s'il n'eût trouvé l'occaſion de l'aborder

un jour qu'elle puiſoit de l'eau. *Voulez-vous que je vous aide*, dit-il ? *Hélas !* reprit-elle, *vous m'obligerez*. Il ſe mit en devoir, & par excès de civilité, il porta ſes cruches juſqu'à ſa chambre, où ſe trouvant ſeul avec elle, il lui dit : *N'eſt-il pas vrai que vous avez bien du chagrin de la mort de votre Marraine ? C'étoit une bonne femme, qui avoit bien du ſoin de vous ; & qui n'auroit pas manqué à vous donner quelque petite choſe pour avoir un bon Laboureur du Village ; mais*, pourſuivit-il encore, *quoiqu'elle ne vous ait rien laiſſé, j'ai aſſez d'amitié pour vous, pour vous donner la moitié de ce que j'ai, ſi vous voulez être ma femme : vous ſerez maîtreſſe avec moi, & rien ne vous manquera. Donnez-moi*, lui répondit-elle, *un peu de tems pour y ſonger, & demain auprès de notre grange je vous rendrai réponſe.* Notre Eſope amoureux fut fort ſatisfait de cette viſite ; & après avoir folâtré quelque peu, il ſe retira, en attendant le jour ſuivant pour

ſa

ſa réponſe, lequel ne fut pas plutôt venu, & l'heure aſſignée, qu'il ſe trouva au lieu. De ſi loin qu'il la vit : Hé bien ! ſerez-vous ma femme, *dit-il* ? Je ne ſçai, *dit-elle* ; je n'aurois pas beaucoup de répugnance à l'être : mais je n'ai pas encore grande amitié pour vous, il faut eſpérer que le tems amenera toutes choſes. *Ah ! ma chere Guillemette*, dit-il, *que je t'aime ! je te ferai tant de bien, & de ſi beaux préſens, que tu ſeras comme forcée d'avoir de l'amour pour moi.* En effet, il n'alloit en aucun des marchés voiſins, qu'il ne lui apportât quelques gâteaux ou fouaces, des aiguilles, des épingles, des jambettes, & quantité d'autres raretés de cette nature. Elle qui voyoit avec quel zele, quelle affection il agiſſoit pour ſon ſervice, commença à avoir de l'amitié pour lui. Elle ſe voyoit ſans pere, mere, parens ni amis, dénuée de biens, comme étrangere dans un pays : & d'un autre côté, elle voyoit un bon

Laboureur qui la recherchoit, & qui l'aimoit. Il étoit un peu mal fait : mais enfin ce n'auroit pas été le premier mariage que la néceſſité auroit fait ; car lorſqu'on ſe voit tomber dans un précipice, on s'attache à la premiere choſe qu'on rencontre pour éviter ſa perte. Elle lui témoigna donc beaucoup plus d'amitié qu'à l'ordinaire ; & ſans doute que leur mariage eût réuſſi, ſi une Dame d'un Château voiſin, n'eût eu compaſſion de ſa jeuneſſe, & de l'embarras où elle ſe mettoit en épouſant ce Villageois : & ayant trouvé en elle un eſprit capable d'être amené à quelque choſe, elle la prit chez elle, où elle ſervit de fille de chambre. Là, elle oublia tout-à-fait ſon pauvre Village, & commença à s'éclaircir un peu l'eſprit à la mode de la Nobleſſe. Son pauvre Amant fut au déſeſpoir de la perte qu'il faiſoit ; il auroit bien été juſques dans le Château pour la voir : mais on l'avoit averti de n'en point approcher, s'il ne

ne vouloit en remporter une charge de bois, ſi bien qu'il étoit dans les plus grands chagrins du monde. Néanmoins il avoit toujours quelque eſpérance de lui parler ; & ſachant qu'elle devoit à quelques jours delà aller ſeule faire ſes dévotions dans l'Egliſe de la Paroiſſe, il prit la réſolution de lui parler ; pour cet effet il s'y rendit de grand matin, crainte de la manquer. Lorſqu'elle voulut entrer dans l'Egliſe, il s'avança pour lui parler : mais elle qui ſe ſentoit le cœur relevé par les habits qu'elle portoit, & auxquels elle n'étoit pas accoûtumée, le rebuta, & ne voulut du tout point l'écouter. Peu s'en fallut qu'il ne perdît tout-à-fait le reſpect dans ce lieu ſaint, & qu'il ne l'accablât d'injures : mais ſa raiſon ſe trouvant plus forte que ſa paſſion, il attendit à la fin de l'Office ; & lorſqu'elle ſortit il l'accabla, en la ſuivant, des plus ſanglantes injures ; il lui reprocha mille fois juſqu'à la derniere bagatelle qu'il

lui avoit donnée ; quelquefois il juroit ; d'autres fois il la supplioit de n'oublier point l'amour ardent qu'il lui avoit témoigné. Enfin il fit cent postures par lesquelles il n'avança rien ; car elle poursuivoit toûjours son chemin, sans vouloir l'écouter, ni même le regarder ; ce qui le pénétra tellement de douleur, qu'il fut le jour même saisi d'une grosse fievre, qui en peu l'emporta du monde. Elle ne laissa pas d'en avoir un peu de chagrin ; mais si peu que deux heures de tems le firent oublier pour jamais. Elle demeura bien quelque tems dans cette maniere de vivre médiocre, & sans doute elle y eût passé sa vie, si le Marquis de Chevreuse n'eût trouvé des charmes en elle. Il la vit la premiere fois avec cette Dame, & ayant sû son extraction, il médita de s'en faire une conquête. Pour cet effet il l'attaqua par tous les endroits qu'il crut la pouvoir mieux vaincre : mais inutilement ; elle étoit avec une personne

sonne vertueuse, qui avoit incessamment l'œil sur elle, & qui l'avoit instruite dans la voie d'honneur, si elle y eût voulu rester. *Monsieur de Chevreuse* qui avoit vû la Cour, ne s'étonnoit pas de ses refus ; il continuoit toûjours dans sa poursuite, & ne déséspéra point de venir à son but. Un jour que sa Dame étoit à récevoir visite, & qu'elle étoit, contre son ordinaire, seule dans la chambre, il l'aborda avec de grandes civilités. *Hé bien, Mademoiselle*, lui dit-il, *avez-vous juré de m'être toûjours cruelle, & ne voulez-vous point correspondre à la plus forte passion du monde ? Je vous aime, Mademoiselle, je vous l'ai dit diverses fois de bouche, & mes yeux vous le disent à tous momens : cependant vous ne voulez pas me souffrir, & il semble que toute votre tâche n'est qu'à me faire souffrir mille martyres par le mépris que vous faites de mon amour, & par l'indifférence avec laquelle vous recevez mes protéstations. Je n'ai, Monsieur*

ſieur, lui répondit-elle froidement; *ni rigueurs, ni douceurs à votre égard; je me connois, & il me ſuffit d'avoir pour vous le reſpect qui eſt dû à votre rang, ſans enviſager autre choſe.* En finiſſant elle ſortit bruſquement de la chambre, & ſe rangea avec ſes compagnes, ſans qu'il pût l'obliger à reſter, quelques prieres qu'il fit. Néantmoins il ne laiſſoit point paſſer d'occaſion ſans lui parler de ſon amour; & il croyoit remarquer quelque avance dans ſes affaires, lorſqu'il fut obligé d'aller prendre poſſeſſion d'une Terre peu éloignée, qu'une Tante lui venoit de laiſſer par ſa mort. Avant de ſortir de la Province, il voulut lui dire adieu : mais il ne la put trouver en particulier, parce qu'elle étoit occupée auprès de ſa Dame, qui ſe trouvoit mal. Il réſolut pourtant de lui écrire, ce qu'il fit incontinent qu'il fut arrivé au lieu où il devoit être; & pour lui faire tenir ſa lettre avec ſûreté, il fit partir un de
ſes

ses gens pour visiter de sa part la Dame chez qui elle étoit, avec ordre de lui rendre à elle-même la lettre; ce qu'il fit. D'abord qu'elle l'eut reçûe, elle ne savoit si elle la porteroit à sa Maîtresse, ou si elle la liroit; son esprit demeura ainsi quelque tems en suspens: mais enfin la curiosité l'emporta, elle l'ouvrit, & y lût ces mots:

MADEMOISELLE,

Après vous avoir souventes fois dit de bouche que je vous aime plus que moi-même, je prends la liberté de vous en assûrer plus certainement, & en même-tems vous protester que je vous aimerai toûjours nonobstant votre indifférence. J'ai un chagrin cuisant de n'avoir pas pû prendre congé de vous avant mon départ, j'en ai cherché avec soin toutes les occasions: mais cruelle, vos rigueurs & mon amour ne suffisoient pas pour me tour-

tourmenter, vous avez encore affecté d'éviter ma rencontre, parce que vous pouviez bien préjuger qu'un moment de votre charmante conversation auroit adouci les maux que votre absence me cause. Quittez, Mademoiselle, toutes tes rigueurs si contraires aux belles ames comme la vôtre, & en considérant la force de mon amour, agissez-en en généreuse, & rendez cœur pour cœur. Le mien est vôtre ; il ne souffrira jamais d'autre image que celle de votre charmante personne ; & jamais il ne sera partagé : donnez-moi donc une petite place dans le vôtre, c'est l'unique chose que je demande au monde, & pour laquelle j'abandonnerois volontiers mes biens & mes dignités. Correspondez donc à mon amour, Mademoiselle, & ne soyez pas seulement Maîtresse absolue de mon cœur, mais encore de mes biens. Le Porteur prendra votre réponse, je vous supplie ne me la déniez pas, non plus que ce que je vous demande, sans quoi vous réduirez au désespoir un hom-

me

me qui n'a de vie que pour vous aimer ; & de biens que pour vous servir.

DE CHEVREUSE.

Elle demeura toute déconcertée à la lecture de cette lettre, & ne savoit si elle y devoit répondre ou non : à la fin elle se détermina de ne point faire de réponse, & même d'éviter la rencontre du messager, ce qu'elle fit en se rendant auprès de ses Compagnes, où elle fut jusqu'à son départ, après quoi elle fut se promener seule auprès d'un petit bois joignant la maison, où elle ne fut pas plûtôt que la demangeaison de revoir cette lettre la reprit. D'abord elle se fit un peu de violence pour martyriser sa passion, mais la curiosité annexée au sexe l'emporta : elle lût & relût la lettre. D'abord il lui sembloit que ce n'étoit que divertissement, & que cent lettres n'auroient pas d'empire sur son coeur : après elle

se

ſe plaiſoit à la lire, & trouvoit un certain charme qui attachoit ſes yeux comme par violence ; & enfin elle commença d'y faire réflexion, elle la lût avec beaucoup d'attention & la trouvoit charmante. *Quoi*, diſoit-elle, *un Marquis amoureux de moi, mais amoureux paſſionné, qui m'offre ſon cœur & ſes biens, & je le dédaignerois ? Non, je commence de voir ma faute, je veux l'aimer, il me ſera grande Dame ; & au lieu que je ſuis ici Servante des autres, j'en aurai qui me ſerviront, je releverai par-là l'obſcurité de ma naiſſance. Mais*, diſoit-elle en ſe reprenant elle-même, *tu connois qui tu es, & s'il t'aime, ce n'eſt que pour ravir ce que tu as de plus cher au monde, après quoi il ne voudra pas te regarder : alors tu ſeras abandonnée & ſans appui. Non ne l'aimons point, & conſervons notre honneur.*

Flotante ainſi entre ces deux paſſions, elle laiſſa tomber ſa lettre, & l'oublia ſans s'en appercevoir. Elle pour-

pourſuivit la promenade, quand une vieille Servante du logis avec qui elle étoit intime, arriva : elle marchoit ſi doucement que Guillemette ne la put voir que lorſqu'elle étoit déja contre elle, & après qu'elle eut ramaſſé la lettre, laquelle elle cacha ſoigneuſement, ſe doutant bien qu'il y avoit quelque myſtere de caché ; elle l'aborda donc & tâcha de la tirer de ſa rêverie. Je ne vous ai jamais vûe de telle humeur, lui dit-elle, & ſans doute il y a quelque choſe d'extraordinaire qui vous la cauſe ; ne me cachez rien de vos affaires, & ſi je puis y apporter du ſoulagement, ſoyez perſuadée que je n'y épargnerai rien. Elle lui dit encore quantité de choſes, mais le tout ſans pouvoir tirer aucune réponſe poſitive. Elle ne l'importuna pas davantage, ſe doutant bien qu'elle découvriroit quelque choſe par la lettre. En effet, elles ne furent pas plûtôt à leur appartement, que la vieille fermant la porte ſur elle, en fit

fit la lecture, par laquelle elle fut à plein éclaircie de la cause du changement de Guillemette. Néantmoins elle eut du chagrin de ne pouvoir savoir comment le Marquis étoit avec elle, & quel effet avoit produit cette lettre : elle jugea bien que Guillemette ne lui découvriroit pas ce secret ; ainsi elle résolut d'attendre le retour de Monsieur le Marquis, afin d'en pouvoir savoir quelque chose de lui ; & comme elle savoit par expérience que les Amans sont souvent libéraux, elle ne se promit pas une petite fortune si elle pouvoit lui être utile dans ce commerce.

Dans ce tems la pauvre Guillemette avoit l'esprit accablé de mille différentes pensées, elle voulut relire encore cette lettre, & la chercha pour cet effet dans sa poche. Rien ne sauroit décrire son étonnement lorsqu'elle ne la trouva pas. Elle courut d'abord au lieu où elle l'avoit lûe pour la seconde fois, mais elle ne

s'y rencontra point. Ce fut alors qu'elle ne douta plus d'être entierement perdue dans l'esprit de sa Dame ; mille pensées différentes agitoient son ame, & elle déchût en peu de jours de l'embonpoint où elle étoit auparavant. Sa Dame, qui l'aimoit, en voulut savoir la raison ; elle lui supposa quelque incommodité, & ne lui dit jamais la véritable. Il n'y avoit que notre vieille Agnès qui en savoit la cause : elle voulut aussi y apporter le remede, & s'étant transportée dans la chambre de la malade ; Hé bien, Guillemette, lui dit-elle, vous ne m'avez pas voulu dire l'autre jour auprès du bois le sujet de votre chagrin, & je crois que jamais je ne l'eusse sû si le hasard ne me l'eût appris en me faisant trouver cette lettre qui m'a éclaircie de tout ; il n'y a qu'elle qui cause votre chagrin, mais elle a été en de bonnes mains ; la voilà que je vous remets, personne ne l'a vûe que moi. Je vous

ai

ai toûjours été affectionnée, & je vous le ferai toûjours ; mais pour correspondre à mon amitié, il me faut faire votre confidente, & ne me rien cacher de vos intrigues. Guillemette prit cette lettre avec joie, & elle ne contribua pas peu à la remettre, puisque son changement ne provenoit que de l'appréhension que sa Dame n'eût vû la lettre : ensuite elle remercia Agnès, & lui fit une entiere confidence de toutes choses. La vieille ne contredisoit à rien, au contraire elle tomboit entierement dans ses sentimens, pour après en faire son profit, ainsi qu'elle se le proposoit.

Cependant Monsieur de Chevreuse étoit au désespoir de n'avoir point de réponse : il se résolut de lui écrire une deuxieme fois, & si sa lettre ne faisoit pas plus d'effet, d'abandonner tout & aller lui-même travailler à cette conquête. Il prit donc la plume en main, & traça ce Sonnet, qu'il enferma dans le Billet suivant.

Billet de Monſieur de Chevreuſe à Guillemette.

C'EN eſt fait, Mademoiſelle, & vous avez juré ma mort ; vous ſerez bientôt ſatisfaite ; car depuis que je ſuis abſent de vous, mon adorable, je ne puis avoir un moment de relâche à mes maux. Encore ſi tout au moins vous les allégiez par un mot de votre adorable main, j'aurois la conſolation d'être dans votre ſouvenir : faites-le donc, je vous ſupplie, & ſi vous ne daignez pas répondre à ma Proſe, du moins répondez aux Vers que vous envoye le plus paſſionné & le plus ſincere de tous les Amans.

DE CHEVREUSE.

SONNET A MON ADORABLE GUILLEMETTE.

BEAUTE', dont les attraits ont captivé mon ame,
Beaux yeux qui m'ont percé d'un des traits de l'Amour,
Que

Que je ferai heureux, si je puis voir le jour
Auquel vous donnerez de l'espoir à ma flame !

Depuis que je vous vis je n'ai point de repos,
Jour & nuit je souffre martyre ;
Au lieu que cy-devant je ne faisois que rire,
J'ai peine à prononcer deux mots.

Soulagez mon tourment, allégez mes douleurs,
Faites par un aveu dessécher tous mes pleurs,
Et me rendez par-là ma liberté nouvelle.

Donnez donc votre arrêt en Juge de mon sort,
Et qu'un oui ou non soit ma vie ou ma mort,
Et prononcez en douce, & non pas en cruelle.

Il donna ceci ensuite à un autre Valet, espérant qu'il s'acquitteroit mieux de sa commission que le précédent. Il arriva au Château ; & après s'être acquitté de quelques légeres commissions dont il étoit chargé, il épia le temps de trouver Guillemette seule, & il eut le bonheur de la rencontrer ainsi dans les parterres Il s'en approcha, & d'abord l'ayant saluée avec une apparence de profond

fond respect, il lui dit qu'il avoit ordre d'attendre la réponse. Elle connoissoit ses livrées, & ce fut ce qui lui fit penser si elle recevroit la lettre ou non : mais le porteur la sût si adroitement persuader qu'il l'obligea de la prendre. Toute la réponse néantmoins qu'il pût tirer d'elle, fut qu'il n'en auroit point : ainsi lassé d'attendre, il fut obligé de se retirer, & de s'en retourner auprès de son Maître, qui ne sût pas plûtôt le succès de sa seconde lettre, qu'il mit au plûtôt ordre aux plus pressantes de ses affaires, & se prépara pour partir le lendemain de grand matin, comme en effet il partit & arriva au logis de cette Dame.

D'abord il lui fut rendre ses devoirs & n'y resta pas long-tems, dans l'impatience où il étoit de parler à sa chere Guillemette, qui prenoit autant de peine à l'éviter qu'il en prenoit à la chercher. Elle réussit pour cette fois, car elle fit toûjours

en

en ſorte d'être auprès de ſa Dame. Le Marquis en étoit au déſeſpoir, & faiſoit bien remarquer ſon impatience ; néantmoins pour la cacher le plus qu'il lui étoit poſſible, il viſita toutes les filles de Madame, entr'autres en paſſant devant la Chambre de la vieille Agnès, il la ſalua, & comme ils ſe connoiſſoient de longue main, elle le pria d'entrer ; d'abord elle le fit aſſeoir, & débuta ſon diſcours ainſi. *Je ne ſai, Monſieur, quelle mélancolie s'eſt depuis peu emparée de votre eſprit, je ne vous vois plus cette belle humeur toûjours gaillarde que vous aviez accoûtumé d'avoir : au contraire, on ne vous voit que penſer, ſoûpirer, & toûjours les yeux attachés ſur terre. Hé de grace ! d'où proecde ce changegement ? Ça, Monſieur le Marquis, point de déguiſement : Guillemette vous en a donné ; ne cachez rien, & ſoyez perſuadé que j'ai aſſez de compaſſion de votre état & aſſez d'amitié pour vous, pour entreprendre quelque choſe pour*
votre

votre ſervice ; dites-moi ſeulement les progrès que vous avez faits ſur ſon cœur, & en quel état vous êtes. Puiſqu'il te faut donc tout dire, ma chere Agnès, répondit-il, *tu ſauras qu'elle s'eſt juſqu'à préſent moquée de moi, & qu'elle me fuit tout ainſi que ſi j'avois le mal peſtilentieux : je ne t'en puis dire davantage, tâche à me faire contenter, & outre une bonne récompenſe que je te donnerai, voici dix Loüis que je te prie d'accepter.* Elle fit un peu de cérémonie pour les prendre : mais enfin elle ſe laiſſa vaincre, & lui promit de s'y employer d'une maniere dont il auroit ſujet de ſe loüer.

Guillemette d'ailleurs qui ne ſe méfioit de rien, après avoir lû ſa lettre, chercha une occaſion favorable pour la communiquer à ſa confidente Agnès ſuivant ſa promeſſe. Elle la trouva qui venoit de conduire le Marquis : d'abord elle lui montra la lettre, & lui demanda ce qu'elle en penſoit. En vérité, mon enfant, dit

elle, j'ai du déplaisir de n'être pas jeune & propre à plaire : un Amant si sincere ne se tireroit pas de mes filets, & Dieu sait comme je ménagerois cette fortune. Je te donne en amie le même conseil, fais ton profit de cette affaire, & ne le rebute point tant, car il pourroit s'attacher à quelqu'autre qui prendroit d'abord l'occasion aux cheveux. En un mot, elle lui allégua tant de raisons, & la sût si bien persuader, qu'elle promit à l'avenir de correspondre aux avances du Marquis. Notre vieille ne fut jamais plus aise : elle lui écrivit d'abord l'état où étoient les choses ; ce qu'il n'eut pas plûtôt appris, qu'il se prépara à donner une visite à sa Dame malade, à laquelle ayant rendu ses respects, il sortit pour se promener dans le jardin, où il rencontra d'abord notre vieille Agnès, qui lui fit un récit fort ample de ce qui s'étoit passé, & lui apprit en même tems qu'il pourroit voir Guillemette,

d'au-

d'autant qu'elle étoit seule dans sa chambre. Il y courut d'abord, & la trouva en effet occupée à travailler à son linge. *Enfin, Mademoiselle, je me puis compter le plus heureux des hommes, puisque j'ai*, dit-il, *un moment pour vous expliquer les véritables sentimens de mon cœur; ils sont sinceres & purs, Mademoiselle, je vous aime, je vous adore, correspondez à mon amour. Hé quoi!* continuoit-il, *vous ne me répondez rien, voulez-vous me réduire au déseſpoir?* A tout cela elle ne répondit que par des soûpirs, qui firent comprendre au Marquis que les soins d'Agnès avoient beaucoup opéré. Il ne se contenta néantmoins pas de ce langage muet : mais par toutes sortes de raisons il la conjura, il la pria de se déclarer, & fit tant enfin, qu'il tira cet aveu de sa bouche, qu'il n'étoit point haï. Il en voulut être assûré par un baiser, mais elle ne voulut pas le lui permettre sitôt : en le lui refusant, elle ne

lui ôtoit néantmoins pas l'espérance de l'obtenir à l'avenir : mais lui extrèmement passionné, ne pouvant avoir ce petit soulagement à son feu, pensa tomber en foiblesse, & il y seroit sans doute tombé, s'il n'y eût eu un fauteuil proche de lui qui le soûtint. Il en fut quitte pour une petite pamoison, de laquelle il ne fut pas plûtôt revenu que la regardant d'un œil languissant, il lui adressa ce Sonnet :

AH, mon Dieu! je me meurs, il ne faut plus attendre
De remede à la mort, si tout soudainement,
Guillemette, je n'ai un baiser seulement,
Un baiser, qui pourra de la mort me défendre ?
  Hélas ! je n'en pris plus, mon cœur, je vais le prendre.
Mais, non, car je crains trop ton courroux véhément.
Eh ! me faudra-t'il donc mourir cruellement,
Près de la guérison qu'un baiser me peut rendre ?
  Hélas ! je crains mon mal en pourchassant mon bien.
Le dois-je prendre, ou non ? Hélas, je n'en sai rien.
Mille débats confus agitent ma pensée.

Si je retarde plus, j'avance mon trépas :
Je le prendrai. Mais, non, je ne le prendrai pas ;
Car j'aime mieux mourir, que te voir courroucée.

Cette agitation & cette maniere respectueuse du Marquis acheverent de faire breche au cœur de la pauvre Guillemette : elle ne lui en fit pourtant rien remarquer, & ne lui donna que l'aveu qu'elle lui avoit déja fait savoir, qu'il ne lui étoit pas indifférent.

Notre Marquis fut rendre compte à Agnès de l'issue de son voyage, & visitoit sa Guillemette le plus qu'il lui étoit possible : il gagna tant qu'à la fin elle lui avoüa qu'elle l'aimoit ; il ne s'en voulut pas tenir-là, il la conjura de répondre à son amour. Agnès d'autre côté la poussoit à ne se point ménager envers le Marquis, & à avoir soin de sa fortune : ils sûrent en un mot si bien la persuader l'un & l'autre, qu'elle lui donna rendez-vous à la nuit prochaine dans

ſa chambre, où ils parleroient de leurs affaires. Mais le malheur voulut, qu'une Dame de qualité du voiſinage, ayant perdu par la mort deux de ſes filles de ſervice, & ſachant que dans la maiſon où étoit Guillemette, il y en avoit pluſieurs, elle envoya ſupplier la Dame de lui en envoyer une. Cette Dame, qui avoit ſoupçon de l'intelligence du Marquis avec Guillemette, eut de la joie d'avoir trouvé cette occaſion pour s'en défaire; & d'autant plus, qu'elle ſavoit que par une haine invétérée entre le Marquis & cette maiſon, il n'oſeroit y fréquenter. Elle ordonna donc à notre amante, & à une autre de ſes filles, de ſe préparer pour partir le lendemain; & commanda à Guillemette de venir ce ſoir-là pour la derniere fois, coucher dans ſa chambre, & qu'elle avoit des avis d'importance à lui donner ſur ſa conduite à venir. Jamais un coup mortel ne cauſa plus d'é-

d'étonnement : ces paroles furent un foudre, ou comme la tête de Meduſe ; car elle en penſa être changée en pierre. Sa Dame qui s'apperçut du déſordre où elle étoit, en voulut ſavoir la cauſe : elle n'eut pas de peine à lui inventer une fourbe; la conjoncture préſente lui en fourniſſoit le moyen : & pour mieux donner la couleur à ſon jeu, elle répandit quelques larmes, après quoi elle lui parla en ces termes : *Sans doute, Madame, que mon déplaiſir vous eſt bien connu; mais puiſque vous le voulez encore ſavoir de ma bouche, je n'ai rien à y contredire ; ainſi, Madame, je crois qu'il ne vous ſemblera pas étrange, qu'après avoir tant reçû de graces & de bienfaits de vos mains libérales, je n'aye un ſenſible regret de vous quitter, après la réſolution que j'avois faite de vous ſervir toute ma vie, & de correſpondre par mes ſoins à toutes vos bontés. Le ſeul déplaiſir de m'en voir fruſtrée, occupe*

tellement mon esprit, qu'il m'est impossible de songer à autre chose : & bien quevos commandemens m'ayent toûjours servi de loi, cependant je n'obéirai à celui-ci qu'avec beaucoup de répugnance. Si mes prieres & mes supplications vous pouvoient fléchir à le révoquer ! Je vous éloigne de moi pour votre bien, lui répondit brusquement sa Dame : *cela n'est pas pour toûjours ; suivant la maniere dont vous agirez, je saurai aussi agir : allez seulement vous préparer à m'obéir.* Elle sortit & courut d'abord avertir Agnès de l'ordre fatal qu'elle avoit reçû, & lui enjoignit de dire au Marquis, qu'elle conserveroit toûjours pour lui la même amitié, moyennant qu'il n'entreprît rien sur leur chemin ; car, disoit-elle, cela feroit grand bruit, & découvriroit toute l'affaire, laquelle je veux tenir autant secrette qu'il m'est possible. Agnès eut du regret de ce contre-coup ; car elle ne fondoit pas une petite espérance sur le succès de ses

ses intrigues. Néantmoins elle lui promit tout ce qu'elle voulut, & courut promptement pour en avertir le Marquis, qui déja goûtoit mille plaisirs en idée. Il tomba dans la plus grande consternation du monde. Cependant il n'y avoit point de remede, & il s'en falloit consoler. Comme la nuit approchoit, il ne jugea pas à propos de partir que le lendemain, afin de ne point donner de soupçon, & aussi pour trouver le moyen de lui parler avant son départ.

Guillemette ayant fait son coffre, fut, suivant qu'elle en avoit reçû ordre, dans la chambre de sa Dame. Cette bonne personne, qui ayant passé près de soixante années dans le monde, avoit beaucoup d'expérience, prévoyant qu'un bon arbre se gâte facilement, s'il n'est cultivé jeune, voulut, avant que de la faire partir, lui donner de bonnes & solides instructions : elle commença donc ainsi son discours.

Depuis qu'il a plû à Dieu de me retirer mon cher époux & mes enfans, j'ai laissé-là toutes ces folles vanités, & ne me suis attachée qu'aux choses qui peuvent rendre éternellement heureux ceux qui les suivent; & comme vous allez être séparée de moi pour un tems, j'ai lieu de craindre pour vous : dans l'âge où vous êtes, on court bien des dangers, mais on acquiert beaucoup de gloire à les surmonter. Je veux bien vous faire part de l'expérience que j'en ai, & vous donner ici de petits avis pour votre conduite; & je vous puis assûrer, que vous ne pouvez être qu'heureuse, si vous les suivez.

Premierement, soyez dévote sans affectation, & vous donnez bien de garde de tomber dans l'hypocrisie, car par-là, on s'attaque directement à la Divinité.

2. N'ayez point tant à cœur les plaisirs de la chair, car celui qui préfere les plaisirs du corps au salut de son ame, fait ainsi que ceux qui

qui laiſſent noyer un homme pour courir après ſon vêtement.

3. Ne prenez point trop de plaiſirs dans la mondanité, abhorrez-la, & que vos accoûtremens ſoient modeſtes : ayez toûjours plus de ſoin de parer votre ame que votre corps, ſans quoi vous encenſez une Idole, & abandonnez Dieu.

4. Ne commencez jamais rien ſans y bien penſer, & que d'un jugement mûr ; car celui qui commence une affaire ſans cela, ne doit pas être ſurpris s'il ne réuſſit pas.

5. N'entreprenez rien au-deſſus de vos forces, car tout ce qui s'entreprend ainſi, ne ſauroit produire des effets qu'au-deſſous de l'eſpérance qu'on en a conçûe.

6. Ne regardez jamais avec envie le bien d'autrui, car par-là vous vous rendrez indigne de poſſéder le vôtre.

7. Fuyez avec ſoin ce qu'on appelle amour dans le monde, n'écoûtez point les diſcours flateurs de

tout le monde : tel vous déïfie dans ses diſcours, qui ne tend qu'à vous rendre la plus miſérable des créatures. Bouchez donc, à l'imitation de l'Aſpic, vos oreilles à la voix de ces Enchanteurs, & ſoyez fortement perſuadée qu'il n'y a rien qui ſoit ſi dommageable à la réputation ; & que de tout ce qui eſt capable de gâter notre jugement, l'amour eſt le plus fort, & celui dont on s'apperçoit le moins ; car il n'allume ſon feu que pour nous aveugler, & nous troubler le cerveau & l'eſprit, & pour nous en faire avoir de l'horreur, il nous eſt dépeint nud ; non-ſeulement pour nous repréſenter ſon effronterie, mais encore pour nous apprendre qu'ordinairement il met en chemiſe ceux qui le ſuivent.

8. Si vous ſoumettez votre jugement à vos plaiſirs, vous vous brûlerez d'un flambeau qui vous avoit été donné pour vous conduire.

9. Fuyez autant qu'il vous ſera poſſible

poſſible le jeu, car qui l'aime avec excès, cherche à mourir dans la pauvreté.

10. Penſez plus d'un moment à ce que vous voulez dire, & plus de deux à ce que vous voulez promettre, crainte qu'il ne vous arrive d'avoir du déplaiſir de ce que vous aurez promis avec précipitation.

11. Obéiſſez en toute révérence, & avec joie, à la perſonne que vous ſervirez, tâchant, autant que vous pourrez, à vous rendre utile, ne point vous laiſſer commander ce que vous voyez néceſſaire de faire, & conſidérez que le plus grand reſſort qui fait agir la bonté des Maîtres, envers les Serviteurs, c'eſt lorſqu'ils s'acquittent bien de leur devoir, & pour me ſervir du Proverbe, *Bon Valet fait bon Maître.*

12. Soyez contente de votre condition; car qui ne ſe contente pas d'une honnête fortune, ſe donne ſouvent bien de la peine pour la

rendre

rendre moindre, en tâchant de l'agrandir.

13. Ne vous empressez pas à savoir le secret d'autrui : soyez fort réservée à communiquer les vôtres : vous n'en êtes plus maîtresse dès-lors que vous en avez fait confidence à quelqu'un ; & votre exemple justifie l'infidélité qu'on pourroit vous faire en le communiquant à un autre.

14. Encore une fois, défiez-vous des cajoleurs & des flatteurs : les uns & les autres visent par le vent de leurs paroles à tirer l'argent de votre bourse, & à vous ravir l'honneur. Enfin l'infection de la peste n'est pas tant à craindre pour le corps, que le poison des mauvaises compagnies, & qui se sert de discours trop étudiés pour nous persuader un crime, employe un poignard parfumé pour nous percer le cœur.

Voilà, Guillemette, ce que j'avois à vous dire, & que je vous prie de bien retenir dans votre cœur ; & crainte que vous

vous ne l'oubliyez, je l'ai succintement rédigé par écrit : le voilà, ayez-en soin, & le lisez souvent.

Guillemette le lui promit, après quoi elles se reposerent jusqu'au matin, que sa Dame ne la voulut point quitter que pour se mettre dans le Carrosse : ainsi nos Amans ne purent se dirent des adieux, que dans des termes généraux. Et notre Marquis ayant demeuré-là quelque tems, prit congé, & se retira à une de ses maisons, située à deux lieues de distance du nouvel appartement que prenoit sa maîtresse, laquelle fut assez bien reçûe à son arrivée, mais la suite n'y répondit pas. Elle avoit à faire à une Dame que nous nommerons Olympe, pour ne pas découvrir sa famille. Elle étoit impérieuse, & traitoit mal ses gens, quelque diligence qu'ils apportassent à faire leur devoir. Cette maniere parut fort rude à notre Guillemette : elle sortoit de chez une personne,

ſonne, qui l'avoit toûjours traitée comme ſon enfant ; au lieu que là, elle ſe voyoit comme dans un eſclavage, ce qui la dégoûta beaucoup, & ſervit à établir d'autant plus le Marquis dans ſon cœur. Il étoit au déſeſpoir, & il ne ſe paſſoit point de jours, qu'il ne paſſât par-là à cheval, mais jamais il ne put être apperçû d'elle : à la fin il ſe ſervit d'une ruſe qui lui réuſſit. Il gagna un Payſan du Village, qui pourvoyoit le Château de poiſſon, & lui fit promettre de rendre une lettre à Guillemette : il lui déſigna ſa taille & ſa figure, afin qu'il ne fît point de bévûe. L'autre le lui promit ; en effet, il réuſſit, & lui donna la Lettre. Elle fut d'abord un peu ſurpriſe, de la voie qu'on avoit priſe pour la lui remettre : mais le Payſan ſût lui mettre l'eſprit en repos, en l'aſſûrant, qu'il étoit tout dévoüé à ſon ſervice. Elle lui promit, que le lendemain elle lui donneroit réponſe ;
d'a-

d'abord il en fut porter la nouvelle au Marquis, qui l'attendoit avec impatience. Dans ce tems Guillemette ouvrit sa lettre, & y lût :

MADEMOISELLE,

Je suis persuadé, que si je ne vivois entierement pour vous, je n'aurois pû vous voir enlever à mes yeux sans mourir. Encore si j'eusse pû avoir l'honneur de prendre congé de vous, & de savoir vos sentimens, je m'en serois consolé. Faites-moi donc la grace que je vous puisse parler en quelque lieu. Ha! qui l'auroit cru, si près de nous voir, être si cruellement séparés? Il n'importe, & j'espere que votre bonté réparera la perte que nous avons faite. Adieu, ma chere; faites-moi savoir de vos nouvelles, & vous fiez entierement au porteur, car il est de nos amis.

Elle ne balança point sur la réponse. Il y avoit du tems qu'elle souf-

souffroit de cette nouvelle maîtresse, & elle en vouloit sortir absolument à quelque prix que ce fût ; ainsi elle fit la réponse suivante, qu'elle glissa subtilement dans la poche du Paysan.

MONSIEUR,

Quoique je ne vous aye pas vû depuis mon départ de.... je n'ai pourtant pas laissé éteindre dans mon cœur la passion que vous y aviez allumée, &, pour preuve de cela, trouvez-vous demain à quatre heures déguisé en fille au bord du bois qui joint au grand chemin, là j'aurai l'honneur de vous voir.

Jamais le Marquis n'eut plus de joie, que lorsqu'il apprit cette nouvelle ; il baisa vingt fois cette lettre. Il se trouva au rendez-vous à l'heure assignée, où il lui dit mille douceurs. Elle qui s'étoit apprivoisée avec lui,

se

ſe plaignit de l'humeur hautaine de Madame Olympe, & de la maniere indigne dont elle la traitoit. Le Marquis s'offrit d'abord de la tirer de cet eſclavage : mais elle n'y vouloit point conſentir dans le commencement, ne déſirant, diſoit-elle, faire autre choſe, que retourner chez ſon ancienne maîtreſſe ; mais il la ſçût ſi adroitement prendre, lui remontrant, qu'elle ſeroit toûjours dans un pareil état, au lieu qu'auprès de lui elle ſeroit maîtreſſe abſolue de ſon bien, qu'elle donna ſon conſentement pour le Dimanche ſuivant, ſur le ſoir, & s'abandonna entierement à ſa volonté. Il la remercia le plus éloquemment qu'il put, il l'embraſſa, & la baiſa tendrement : à quoi elle ne fit pas tant la rigoureuſe comme auparavant ; & il eſt à croire, que s'ils euſſent été dans un autre endroit, elle n'en ſeroit pas ſortie vierge. Quoi qu'il en ſoit, il la baiſa aux yeux, à la bouche, au ſein, & où il

il voulut : il en étoit tellement extasié, qu'il ne disoit rien, quand elle se réveilla. *Il me semble,* lui dit-elle, *que vous voilà dans le même état que l'autre jour, que vous fites cet impromptu de Vers, parce que je ne voulois pas vous donner un baiser. Si le chagrin vous en fit lors composer si promptement, il me semble que la joie, que vous témoignez, vous en devroit aussi dicter. Vous avez raison,* dit-il, *Mademoiselle;* & après avoir un peu rêvé, il récita ceux qui suivent, en badinant avec elle.

VERS sur un Baiser.

Fais que je vive, ô ma seule Déesse!
Fais que je vive, & change ma tristesse
En plaisirs gracieux.
Change ma mort en immortelle vie,
Et fais, cher Cœur, que mon ame ravie
S'envole avec les Dieux.
Fais que je vive, & fais qu'en la même heure
Que je te baise, entre tes bras je meure,
Languissant doucement;

Puis,

Puis, qu'aussi-tôt doucement je revive,
Pour amortir la flamme ardente & vive,
Qui me va consumant.
Fais que mon ame à la tienne s'assemble,
Range nos cœurs & nos esprits ensemble
Sous une même Loi.
Qu'à mon desir ton desir se rapporte;
Vis dedans moi, comme en la même sorte
Je vivrai dedans toi.
Ne me défends ni le sein, ni la bouche:
Permets, mon Cœur, qu'à mon gré je les touche
Et baise incessamment,
Et ces beaux cheveux où l'amour se retire;
Car tu n'as rien qui tien se puisse dire,
Ni moi pareillement.
Mes yeux sont tiens, des tiens je suis le maître,
Mon cœur est tien, à moi le tien doit être,
Amour l'entend ainsi.
Tu es mon feu, je dois être ta flamme,
Tu dois encor, puisque je suis ton ame,
Etre la mienne aussi.
Embrasse-moi d'une longue embrassée,
Ma bouche soit de la tienne pressée,
Suçant également
De nos amours les faveurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos langues fretillardes
S'étreignent mollement.
Au Paradis de tes lévres écloses,

Je vais cueillir de mille & mille roses
Le miel délicieux.
Mon Cœur s'y plaît, sans qu'il s'y rassasie,
De la liqueur d'une douce ambrosie,
Passant celle des Dieux.
Je n'en puis plus, mon ame à demi-folle
En te baisant par ma bouche s'envole,
Dedans toi s'assemblant.
Mon cœur hallette à petites secousses,
Bref, je me fonds en ces liesses douces,
Soûpirant & tremblant.
Quand je te baise, un gracieux zéphire,
Un petit vent moite & doux, qui soûpire,
Va mon cœur éventant.
Mais tant s'en faut qu'il éteigne ma flamme,
Que la chaleur qui dévore mon ame
S'en augmente d'autant.
Ce ne sont point des baisers, ma Mignonne,
Ce ne sont point des baisers que tu donnes,
Ce sont de doux appas
Faits de nectar, de sucre & de canelle,
Afin de rendre une amour éternelle
Vive après le trépas.
Ce sont des fruits de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse,
S'éjouir dans ces feux :
C'est un doux air, un baume, des fleurettes,
Où comme oiseaux volent les amourettes,

Les

Les plaisirs & les jeux.
Parmi les fleurs de ta bouche vermeille,
On voit dessus voler comme une abeille,
Amour plein de rigueur.
Il est jaloux des douceurs de ta bouche ;
Car aussi-tôt qu'à tes levres je touche,
Il me pique le cœur.

En finissant, il laissa aller un soûpir, & dit : Hé bien ! ma chere, que vous en semble, y en a-t'il assez ? Oui certes, dit-elle, & je vous proteste que j'aime infiniment les Vers ; & si je pouvois avoir pour vous plus d'amitié que je n'en ai, ce seroit le don que vous avez de faire les Vers si galamment, qui pourroit y contribuer plus qu'autre chose ; car je vous avoue que j'ai une grande passion pour les Poëtes ; & tous les gens d'esprit, ce me semble, en doivent avoir aussi. J'ai bien de la joie, ma chere, répondit-il, d'avoir quelque chose dans mes qualités intérieures qui vous plaise, & je vous assûre que je m'y attacherai avec plus de plaisir, puisque

que vous y en prenez, & qu'il ne se passera rien de galant dont je ne vous fasse part en Vers. En vérité, je vous serai fort obligée, lui répliqua-t-elle. Ils se dirent encore de tendres paroles, & se donnerent quelques raisons, puisqu'ils se séparerent avec promesse de ne point manquer à l'assignation. D'abord qu'elle fut de retour dans sa chambre elle se mit à faire réflexion sur cette affaire. Et comme par hasard en cherchant quelque chose dans son coffre, elle mit en même-tems la main sur les Instructions que lui avoit données son ancienne Dame, elle les lût avec quelque espece de chagrin, parce qu'elle y trouvoit son action blâmée, mais qu'y faire? La parole est donnée, & la chose est trop avancée pour s'en dédire. Mais d'autre côté les Instructions ont raison: elle va entreprendre une affaire dont elle se pourra repentir; que faire à cela? Elle trouva un expédient, c'est qu'elle sacrifia ces Instructions au feu, pour n'avoir

n'avoir rien qui lui pût reprocher son procédé. Les voila donc brûlées & elle en repos. Le Dimanche cependant approchoit : elle se hâta de plier ses meilleures nippes dans un petit pacquet, & à l'heure assignée elle le prit sous son bras, & sortit du Château sans être apperçûe de personne. A deux cens pas de là elle trouva son Amant qui l'attendoit avec un carosse à six chevaux, qui firent grande diligence quand les amans furent dedans : ainsi en moins de deux heures ils furent rendus à sa maison, où il lui avoit fait préparer un appartement magnifique, & où il coucha cette nuit avec elle, & lui ravit ce qu'elle avoit de plus précieux au monde. On la trouva d'abord à dire au Château, & on crut qu'elle s'en étoit retournée chez son ancienne Dame : on y envoya voir, mais elle n'y étoit pas. La vieille Dame s'en mit beaucoup en peine ; & Olympe aussi de son côté faisoit tous ses efforts pour savoir si

elle n'auroit point été aſſaſſinée. Tout cela n'éclairciſſoit rien ; & je crois qu'on auroit été long-tems ſans en ſavoir des nouvelles, ſi un des ſerviteurs de la vieille Dame, qui alloit chez le Marquis pour s'acquitter d'une commiſſion, ne l'eût vûe à la fenêtre. Il n'en fit pas paroître ſon étonnement, & elle qui l'avoit apperçû s'étoit incontinent retirée : mais lorſqu'il fut de retour à ſon logis, il déclara le tout à la bonne femme, qui du commencement en eut du chagrin, mais qui pourtant s'en conſola : néantmoins elle bannit le Marquis de ſa maiſon & ne l'a pas voulu voir depuis. Il ne laiſſoit pas pour cela de bien paſſer ſon tems auprès de ſa Maîtreſſe. Et comme il ſe ſouvint qu'elle aimoit fort les Vers, & qu'il ne cherchoit qu'à la divertir, il lui fit les ſuivans ſur la premiere nuit qu'il l'avoit poſſédée.

Or ça, je te tiens, mon Cœur,
Guillemette mon bonheur.

Guillemette ma Rebelle,
Ma charmante Colombelle,
Mon cher Cœur, voici le tems
Qui doit nous rendre contens,
Nous donnant la joüissance
De notre longue espérance.
Donc à l'honneur de Cypris,
Passons cette nuit en ris;
Et dans ces douces malices,
Nous trouverons nos délices.
Quoi! Cruelle, qu'attens-tu?
Las! que ne me permets-tu,
Que ne me permets-tu, farouche,
Que je te baise la bouche?
Las! Guillemette, dis-moi,
Dis à mon ame pourquoi,
Ta cruauté me dénie
Ce dont tu as tant d'envie?
Tu ne demandes pas mieux,
Mais je vois bien que tu veux
D'un front masqué contrefaire
La pudique & la févere.
Ha! tu te veux déguiser,
Et tu feins de mépriser
Mes folâtres gaillardises,
Et mes douces mignardises.
Mais par tes yeux éclairans,
Comme deux astres naissans

...ns la céleste voûture,
...ar ton beau front, je te jure,
Et par cette bouche encor
Mon plus précieux trésor,
Par cette bouche rosine,
Par tes lévres ambrosines;
Par tes blonds cheveux épars,
Dont l'or fin de toutes parts
Au gré du vent par secousse,
Baise mille fois ta bouche;
Par ces deux gentils tétons,
Par ces deux gentils boutons
Plus rouges que l'écarlate
Dont une cerise éclate;
Par ce beau sein potelé,
Dont je suis ensorcelé:
Ne permets pas, je te prie,
Qu'ici je perde la vie.
Hélas, déja je suis mort,
A moins que d'un prompt effort,
Ma chere Ame, tu n'appaises
La chaude ardeur de ma braise.
Venus, prens-moi à merci,
Et toi, Cupidon aussi:
Car d'une nouvelle rage
Furieusement j'enrage,
Rage qui me vient domter,
Sans pouvoir la supporter.
La priant en cette sorte,

D'une

D'une façon demi-morte,
Mes soupirs eurent pouvoir
A la fin de l'émouvoir :
Ainsi elle fut vaincue,
Et sa colere abbattue ;
Une charmante pâleur
Lui fit changer de couleur.
Lors elle se prit à dire :
Tu as ce que tu desires,
Guillemette est toute à toi.
Et puis s'approchant de moi,
Sans contrainte elle me baise,
Et coup sur coup me rebaise,
Enfin se laissant aller,
Elle me vint accoller,
Et entre mes bras pâmée,
Elle demeura charmée.
Alors sur mon lit doré,
Mignardement préparé,
Dessus la follâtre couche
Nous dressons notre escarmouche.
Je me déchargeai soudain
De l'ardeur dont j'étois plein,
Et de cette ardente flamme,
Que je sentois dans mon ame,
Tout de mon long je me couche
Entre ses bras bouche à bouche.
Alors tout doucement j'entre

bas dans ce petit centre,
Où Cypris fait son sejour
Dedans les vergers d'Amour,
Vergers qui toujours verdissent,
Vergers qui toujours fleurissent.
Mais pour cela je ne cesse
De la rebaiser sans cesse :
Et nos corps ensemble étraints
Sont sans contrainte contraints
D'une mignardise étrange
Faire un amoureux échange ;
Et doucement haletans
Nos ames vont se mêlans ?
Nos languettes fretillardes
Se font des guerres mignardes :
Et sur le rempart des dents
S'entrechoquent au-dedans.
O combiende friandises,
O combien de paillardises,
Apperçûrent cette nuit
Et le flambeau & le lit,
Seuls témoins de nos délices,
Seuls témoins de nos malices,
Lorsqu'étroitement pressés
Nous nous tenions embrassés,
Et qu'une chaleur fondue,
Par nos veines épandue,
Va d'une douce liqueur
Attiédissant sa langueur!

Alors je me pris à dire :
O Dieux ! gardez votre Empire,
Et jouissez sûrement
De ce haut gouvernement :
Moyennant que je te tienne,
Moyennant que tu sois mienne,
Guillemette, n'aye peur
Que j'envie leur grandeur ;
N'aye peur que je desire,
Ni leur Ciel, ni leur Empire.
Ainsi je vais m'égayant,
Ainsi je vais m'égarant ;
Souvent hasardant ma vie
Entre ses deux bras ravie.
Puis en ses yeux affectés
Noyant les miens enchantés,
Tantôt de sa chevelure
Je fais une entortillure :
Puis je baise ses mammelles
Aussi charmantes & belles
Que celles de la Cypris ;
Puis de grand amour épris,
Visant à place plus haute,
Dessus son beau col je saute :
Puis après d'un coup de dent
Je vais sa gorge mordant,
Et d'une main fretillarde
Par l'obscurité j'hasarde

e tâter les piliers nuds
Dont ses flancs sont soutenus;
Flancs, où sous garde fidelle,
Amour fait sa sentinelle,
Portier de ce lieu sacré
A sa Mere consacré.
Enfin de mille manieres
Dans ces amoureux mysteres,
Follâtres nous nous baisons,
Et joüant contrefaisons
Les amours des Colombelles,
Et celles des Tourterelles;
Et à l'envi furieux,
Et à l'envi amoureux,
Par nos bouches haletantes,
D'un doux entrelacement
Nos deux ames languissantes,
Se rassemblent doucement,
Et de leurs corps homicides
Tour-à-tour les laissent vuides.
Ainsi nous nous combattions
Comme vaillans champions,
Non sans sueur & sans peine,
Ni même sans perdre haleine;
Quand enfin les nerfs lassés,
Et les membres harrassés,
Lorsque l'humeur découlante,
Et ma vigueur défaillante,

Sans

Sans cœur, sans force & vertu,
Enfin je fus abattu.
A l'instant mon chef j'incline
Sur sa douillette poitrine,
Où un sommeil gracieux
Me ferma bientôt les yeux.
Lors voyant que je repose
D'une un peu trop longue pause,
Elle me fait réveiller,
Sans me laisser sommeiller.
Comment, me dit-elle alors,
Comment donc, lâche, tu dors?
Comment donc tu te reposes?
Lors les paupieres écloses,
A ces mots me relevant
Plus dispôt qu'auparavant,
Je me saisis de mon arme,
Et d'abord donnai l'allarme,
Et d'une grande furie
Je perçai sa batterie.
Blessée d'un coup si doux,
Elle redouble ses coups:
Chacun de sa part s'efforce
De faire valoir sa force,
Et chacun de son pouvoir
S'acquitta de son devoir;
Par de petites secousses,

Par réciproques repousses,
Chacun mêle de sa part
Quelque petit tour paillard,
Et de cent façons jouée,
Venus est contr'imitée.

Cent mille fois je t'honore,
Nuit que je révére encore,
Nuit heureuse, dont les Dieux
Doivent être bien envieux,
Nuit que Cypris immortelle
Ne peut prometrre plus belle.

O claires obscurités!
O ténébreuses clartés!
Qu'entre tant de friandises,
Qu'entre tant de faveurs prises,
Tant de douceurs, tant d'ébats,
Tant de glorieux combats,
Tant de soûpirs, tant de crainte,
Tant de baisers sans contrainte,
Tant d'étroites liaisons,
Tant de douces pâmoisons,
Tant de baisers, tant d'injures,
Tant de friandes morsures,
Tant de plaisans déplaisirs,
Tant d'agréables plaisirs,
Tant de belles gayetés,
Tant de douces cruautés,
Tant de follâtres malices,

Tant

Tant de paillardes délices,
Tant de copieux combats,
Qu'entre tant de vifs trépas,
Et tant de douceur sucrée,
O nuit, nous t'avons passée!

Elle les trouva fort agréables, & eut de la joie de les lire; elle l'en paya de la même monnoie qu'elle payoit tous les bienfaits qu'elle avoit reçûs de lui: & ainsi selon toutes les apparences, ils passoient leur tems assez agréablement. Cela dura un petit espace de tems assez considérable, sans que ce cher couple songeât à autre chose. Le Marquis fit un voyage en Cour, après quoi il s'en revint plus amoureux qu'auparavant. Sur ces entrefaites, le Juge d'un des principaux Villages du Marquis, devint veuf. D'abord il songea à remplir cette place avec sa Guillemette. C'étoit un honnête homme, fort riche, & encore jeune: mais la difficulté étoit de savoir si le Juge voudroit bien prendre les restes de son

Seigneur. Il efpéroit pourtant de le gagner : il en communiqua pour cet effet avec Guillemette, & lui repréfenta que c'étoit un parti fort avantageux pour elle ; que cela répareroit fon honneur, & ne nuiroit en rien à leur commerce. Car enfin, ma chere, lui difoit-il, ce n'eft que pour votre bien, & ne croyez pas que je vous abandonne : non, j'abandonnerois plûtôt tout mon bien, & trop heureux encore de vous pofféder pour l'unique qui me refteroit ; ce n'eft donc que pour votre fortune & pour tenir nos intrigues plus à couvert. Si vous le jugez ainfi pour votre bien, nous ferons nos efforts pour l'attirer. Elle convint de la force de fes raifons, & le remercia de fes bons foins, lui promettant de bien joüer fon perfonnage pour attirer ce pigeon à fon pigeonnier : mais à bon chat bon rat.

Le Marquis invitoit Monfieur le Juge fouvent chez lui, il plaignoit

avec

avec lui la perte de ſa femme, il le faiſoit manger à ſa table, & lui donnoit tout autant de marques d'amitié qu'on peut, ſans que notre pauvre Juge en fût la véritable cauſe. Guillemette l'entretenoit auſſi ſouvent en particulier, quand Monſieur étoit empreſſé à d'autres compagnies. Jamais Veſtale ne marqua plus de prudence & de piété qu'elle en faiſoit éclater dans ſes diſcours & dans ſon maintien : & qui ne l'auroit connue, l'auroit priſe pour une ſeconde Lucrece. Cependant le Marquis ſondoit peu-à-peu l'intention du Juge ſur un ſecond mariage, & lui touchoit toûjours quelque petite choſe en paſſant, à quoi l'autre ne répondoit que fort ambiguëment : mais un jour que notre Marquis voulut s'en éclaircir plus à fond, pour cet effet, après être ſorti de table un jour qu'il y avoit diné, il le mena promener dans un des parterres de ſon jardin, & lui dit : Vous ſavez, Monſieur le Juge,

l'eſtime que j'ai toûjours faite de votre perſonne ; je vous ai diſtingué de tous les Juſticiers de mes Terres pour vous placer comme vous êtes ; de plus je trouve en vous une certaine humeur civile, honnête & complaiſante, qui me fait avoir un grand penchant pour vous : c'eſt pourquoi je voudrois bien vous voir placé avantageuſement dans votre ſecond mariage, & pour cela j'ai envie de vous marier de ma main. D'abord le Juge le remercia des éloges qu'il lui donnoit, de la bonté qu'il avoit pour lui, & de l'honneur qu'il recevoit journellement. Mais Monſieur le Marquis, dit-il, vous me parlez d'une choſe à laquelle je n'ai encore eu aucune penſée depuis la mort de ma femme. Je ne doute pas, que venant de votre main, ce ne ſoit une perſonne qui ait infiniment de l'honneur & du mérite : mais, Monſieur, pourroit-on ſavoir qui eſt cette perſonne ? C'eſt, lui répondit le Marquis, cette

Demoiſelle

Demoiselle que vous avez souvent vûe dans le Château qui m'a été donnée pour Gouvernante, & pour la vertu de laquelle j'ai assûrément beaucoup d'estime. Elle a beaucoup d'esprit, & outre cela quatre mille livres que je lui veux bien donner, outre la premiere place vacante au Présidial de Poitiers que je m'offre de vous faire avoir.

Le Juge n'étoit pas ignorant, & dès-lors qu'il entendit nommer Guillemette, il s'apperçut de l'appas, & prit résolution qu'il n'en feroit rien. Mais comme il étoit de son intérêt de ménager Monsieur le Marquis, il ne voulut pas d'abord le rebuter par un refus, ne doutant pas que l'autre, qui épioit tous ses gestes, ne se fût douté qu'il avoit connoissance de leur dessein : c'est pourquoi il prit un milieu à cela, & dit à Monsieur le Marquis, après l'avoir humblement remercié de la bonté qu'il avoit pour lui, qu'une affaire de l'importance

d'un

d'un mariage méritoit que l'on y ſongeât ; que dans la quinzaine il feroit ſa réponſe par écrit, ou du moins qu'il dépeindroit ſon ſentiment au cas qu'il ne pût accepter ce parti. Le Marquis le preſſa de s'expliquer plus clairement ſur cette affaire, mais inutilement ; il ne fit que réitérer la promeſſe précédente, de quoi le Marquis fut obligé de ſe contenter, & en fut incontinent porter la nouvelle à Guillemette, qui d'abord n'en prévit rien de bon ; néantmoins ils attendirent la réponſe, qui ne manqua pas d'être apportée au bout du temps préfix. Ils eurent de la curioſité pour ſavoir ce que le papier leur apprendroit ; & l'ayant ouvert ils trouverent : *Monſieur, après avoir bien fait de la réflexion ſur les malheurs & les incommodités qu'apporte le mariage, je me ſuis propoſé de ne me point embarquer pour la ſeconde fois ſur cette Mer orageuſe, mais de joüir des délices du Port. Les plus fortes raiſons qui m'ont*

porté

porté à suivre cette résolution, est une Lettre d'un Poëte de mes amis. Je vous l'envoye, afin que vous ayez aussi la satisfaction de voir les avis qu'il me donne, & comme il déclame contre le mariage. Cependant, Monsieur, je ne cesserai jamais de vous rester obligé des bontés qu'il vous a plû d'avoir pour moi, & j'ai un sincere déplaisir de ne pouvoir forcer mon inclination, pour offrir mes vœux à cette charmante personne : il faut croire que je ne suis pas destiné à un si grand bonheur : mais je me reserve celui de me dire toûjours, Monsieur,

Votre, &c.

AVIS touchant le Mariage.

LA Femme est une Mer, & le Mari Nocher,
Qui va mille périls sur les Ondes chercher;
Et celui qui deux fois se plonge au Mariage,
Endure par deux fois le péril du Naufrage,
Cent tempêtes il doit à toute heure endurer,
Dont n'y a que la mort qui l'en peut délivrer.
Sitôt qu'en Mariage une Femme on a prise,

On

On eſt ſi bien lié qu'on perd toute franchiſe :
L'Homme ne peut plus rien faire à ſa volonté,
Le riche avec orgueil gêne ſa liberté,
Et le pauvre par-là ſe rend plus miſérable,
Car pour un, il lui faut en mettre deux à Table.
Qui d'une laide femme augmente ſa maiſon,
N'a plaiſir avec elle en aucune ſaiſon,
Et ſeule à ſon Mari la Belle ne peut être;
Les Voiſins comme lui tâchent de la connoître,
Elle paſſe le jour à ſe peindre & farder,
Son occupation n'eſt qu'à ſe regarder
Au criſtal d'un miroir, conſeiller de ſa grace:
Elle enrage qu'une autre en beauté la ſurpaſſe.
Semblable en ſon beau teint au fer d'une arme à-feu,
Qui n'étant point fourbi, ſe rouille peu-à-peu.
Si le pauvre Mari leur manque de careſſes,
On l'accuſe d'abord d'avoir d'autres Maîtreſſes:
La Femme trouble un lit de cent mille débats,
Si ſon deſir ardent ne tente les combats,
Et ſi l'homme ſouvent en ſon champ ne s'exerce,
Labourant & ſemant d'une peine diverſe.
La Mer, le Feu, la Femme avec néceſſité,
Sont les trois plus grands maux de ce monde habité.
Le feu bientôt s'éteint: mais le feu de la Femme
La brûle inceſſamment, & n'éteint point ſa flamme:
Ainſi crois-moi, deſſus ce point,
Mon cher Ami, n'y ſonge point.

Le

Le Marquis eut du chagrin que la chose n'avoit pas réussi. Cependant ils s'en consolerent par la continuation de leurs amours.

Mais comme par résistance
On augmente le desir,
Ainsi dans la jouissance
On perd bientôt le plaisir.

En effet notre Marquis perdit bientôt le souvenir de ses promesses, car il commençoit à la négliger, & ne la voir qu'avec un espece de chagrin. Elle fut encore assez heureuse de l'avoir possédée pendant près de dix ans, après quoi voyant qu'il ne l'estimoit pas comme il avoit fait, qu'au contraire il la négligeoit tout-à-fait, elle prit une résolution de se retirer. Elle lui en demanda la permission: d'abord il l'en voulut retenir par maniere de bienveillance, mais il y consentit enfin sans grands efforts. Elle eut, tant de ses épargnes, que de ce qu'il lui donna, une petite somme, avec quoi elle

elle s'achemina à Paris. D'abord elle fit aſſez bonne chere, ne pouvant ſe déſaccoûtumer des bons morceaux qu'elle mangeoit avec le Marquis : mais comme à Paris tout eſt cher, elle fut obligée de retrancher ſa dépenſe, & de ſonger à ſe mettre en condition. Elle pria pour cet effet une vieille Entremetteuſe de lui en procurer une : mais cette femme la voyant jeune & d'aſſez bonne mine, lui propoſa un parti pour ſe retirer : elle ne s'en éloigna pas beaucoup, & s'enquêta de la perſonne & de ſa vacation, à quoi l'autre lui répondit que c'étoit Monſieur Scarron, & qu'il étoit Poëte. Ce nom de Poëte lui ravit d'abord l'ame, & elle demanda incontinent à le voir : mais la vieille jugeant qu'il étoit à propos de la préparer à voir cette figure, & de lui en faire d'avance un petit portrait, afin que l'aſpect ne lui en parût pas ſi horrible, lui dit : *Ecoutez, Mademoiſelle, je ſuis bien aiſe de vous dé-*

peindre

peindre la personne avant que vous la voyiez. Premierement, c'est un jeune homme, qui est d'une taille moyenne, mais incommodé ; ses jambes, sa tête, & son corps sont, de la maniere dont ils sont situés, la forme d'un Z. Il a les yeux fort gros & enfoncés, le nez aquilin, les dents couleur d'ébene & fort mal rangées, les membres extrèmement menus, j'entends les visibles, (car pour le reste je n'en parle point :) il a infiniment d'esprit au-dessus du reste des hommes ; de plus, il a de quoi vivre, il a une pension de la Cour, & est fils d'un homme de Robe. A présent si vous voulez nous l'irons voir. Elle s'y accorda & elles y furent. Scarron, qui avoit été averti de leur venue, s'étoit fait ajuster comme une poupée, & les attendoit dans sa chaise. A leur abord il les reçut avec toute la civilité possible ; à quoi Guillemette tâcha de correspondre, mais non pas sans rire de voir cette plaisante figure. Leur conversation ayant duré près d'une bonne

ne heure, elles prirent enfin congé de lui, & la vieille l'engagea encore à y retourner avec elle : elles eurent à la seconde visite qu'elles lui rendirent, un petit régal de collation, & la vieille s'étant employée pour aller chercher quelque chose qui leur manquoit, Scarron fit briller les charmes de son esprit, & étala sa pássion aux yeux de Guillemette. Il lui dit, qu'il pouvoit bien conjecturer qu'une personne aussi bien faite comme elle l'étoit, ne seroit pas bien aise de s'embarrasser d'un demi-monstre comme lui : *Mais pourtant*, disoit-il, *Mademoiselle, si j'osois me priser moi-même, je dirois que je n'ai que l'étui de mon ame mal composé, & possible y loge-t'il un esprit, qui à peine se trouve dans ces personnes dont la taille est si avantageusement pourvûe par la nature. D'ailleurs une personne comme moi sera toûjours obligée de rester dans un certain respect, au cas qu'on eût le bonheur de vous agréer. Je vous déclare peut-être*

trop

trop nettement mon sentiment : mais, Mademoiselle, la longueur n'est pas bonne dans de telles occasions. Comme elle alloit répondre, il entra une des sœurs de Scarron, qui lui fit retenir ce qu'elle avoit à dire, tellement qu'elle ne s'en expliqua point pour cette fois : mais à l'autre visite qu'elle lui rendit, la vieille la sût si adroitement persuader, qu'elle lui promit d'être sa femme. Il en eut toute la joie imaginable ; & depuis cet heureux aveu il ne manquoit journellement de lui écrire des billets doux, qu'il dictoit agréablement : ce qui ne servit pas peu à la tenir toûjours dans le même sentiment, où elle ne demeura pas long-temps, car il arriva entr'eux une petite rupture. Sa vieille se remit aux champs pour raccommoder leur affaire ; mais Guillemette demeura ferme dans sa résolution, & jura de ne le voir ni de l'entendre jamais. Lorsque le pauvre Scarron sût cela, il en fut au désespoir, & encore

encore plus de ce qu'elle avoit rebuté toutes ſes lettres. Il étoit preſque à bout de ſon rôle, auſſi bien que ſa confidente ; mais comme il avoit infiniment d'eſprit, il ſe ſouvint qu'elle avoit marqué d'aimer fort les Vers, & qu'elle avoit pris un indicible plaiſir à lui en entendre réciter : il voulut donc la tenter par-là, il lui écrivit pluſieurs Billets de cette maniere. D'abord elle les rebuta comme les autres ; après elle les lût, mais n'y vouloit point faire de réponſe. Néantmoins notre Amant ne ſe laſſa jamais de lui envoyer ſes billets doux : ſa conſtance, ſes ſoins reſpectueux, à quoi joint les aſſiduités de la Confidente, le firent rentrer dans ſes bonnes graces ; & comme il avoit éprouvé l'inconſtance du ſiecle, il ne crut pas à propos de prolonger long-temps cette affaire : il la preſſa donc, & y réuſſit ſi bien que dans peu ils acheverent leur mariage, de crainte de quelque autre déſaſtre, car le ſieur Scarron

ron avoit tout sujet de se méfier de lui-même, connoissant son état & sa foiblesse. Mais au lieu de trouver son bonheur & son repos dans son mariage, il y trouva tout le contraire; & n'ayant pas rencontré dans sa nouvelle Epouse la satisfaction & la pudeur qu'il s'attendoit, & qu'un Mari souhaite en telle occasion, il eut recours aux plaintes & aux reproches. Mais la nouvelle mariée, qui n'étoit pas sotte, se prévalant de la mauvaise constitution de son Epoux, le traita d'abord du haut en bas, & bien loin de dénier la chose, elle ne se mit pas beaucoup en peine de l'événement; car elle lui dit d'un ton impérieux, que ce n'étoit pas à une posture comme la sienne de posséder tout entier une femme comme elle, & qu'il devoit encore être trop heureux de ce qu'elle le souffroit. Ce discours qu'il n'attendoit pas, le réduisit au dernier des chagrins: & comme cela lui pésoit extrèmement sur le cœur, il s'en

voulut décharger entre les mains d'une de ses sœurs, ne croyant pas qu'il pût être mieux confié, & qu'elle voulût elle-même publier l'infamie de sa famille. Mais il se trompoit beaucoup de faire fond du secret sur un sexe autant fragile & inconstant que celui-là. Il le lui découvrit donc enfin, après lui en avoir fortement exagéré la conséquence, & combien il leur importoit que la chose demeurât secrette. Elle ne manqua pas de lui promettre tout ce qu'il voulut, dans la demangeaison où elle étoit de savoir l'affaire, qu'elle n'eût pas plûtôt sû qu'elle en avoit une plus grande de s'en décharger : ainsi tous les jours dans une irrésolution féminine, elle se disoit la même chose. Un jour entr'autres elle se disoit :

Je ne l'ai dit qu'à moi, & si je me défie
Que moi-même envers moi je ne sois ennemie,
En disant un secret que j'ai pris sur ma foi,
Je ne le dirai point. Mais pourrai-je le taire ?
Non, non, je le dirai, mais se pourroit-il faire

Que je pusse trahir ainsi mon frere & moi ?
Oui da. je le dirai; je m'imagine & pense
Que ne le disant point, je perdrai patience:
Si je le dis, j'en aurai grand regret;
Si je ne le dis point, j'en serai bien en peine.
Mais quoi, si je le dis, la chose est bien certaine;
Que je ne pourrai plus rappeller mon secret.
Je ne le dis donc point, crainte de me dédire;
Mais si je le disois, à quoi pourroit-il nuire?
Je ne le dirai point, j'ai peur de m'en fâcher.
Je le dirai pourtant, qu'est-ce que j'en dois craindre?
Oui, oui, je le dirai, à quoi bon de tant feindre,
S'il lui importoit tant, il devoit le cacher.

Après tant d'irrésolutions & d'agitations si différentes, elle arrêta d'en faire confidence à une amie : celle-là à une autre, & en peu tout le quartier en fut imbû, & toute la conversation des Compagnies ne rouloit que là-dessus. Cependant comme chaque chose a son tems, une autre affaire fit évanoüir celle-ci; mais cela ne modéra néantmoins pas le chagrin du pauvre Scarron; il s'y laissa emporter, & d'autant plus que le tout venoit de lui & rejaillissoit sur lui. Il fut

donc tellement accablé des remords de ſa propre faute, qu'il en mena une vie languiſſante, & qui finalement l'ôta du monde. Sa femme n'en parut affligée qu'autant que la bienſéance le requéroit. Ce qu'elle hérita de ſes biens la fit ſubſiſter pendant quelque tems : mais comme cela ne pouvoit pas toûjours durer, elle ſe réſolut à pourſuivre ſon premier deſſein, & de chercher condition chez quelque Dame de qualité, & qui ne fût pas ſur-tout ſcrupuleuſe ſur la galanterie. L'occaſion ne s'en étoit jamais préſentée plus belle, car elle avoit une de ſes Compagnes du Poitou qui avoit eu le bonheur de parvenir juſqu'à avoir une place aſſez avantageuſe chez Madame de Monteſpan, & cette Compagne réuſſit à lui en procurer une de Gouvernante dans une maiſon de qualité ; mais c'étoit en Portugal & il falloit s'y tranſporter, à quoi elle conſentit volontiers ; & pendant que tout ſe préparoit pour le

le voyage des perſonnes qui la devoient emmener, elle fut par diverſes fois chez Madame de Monteſpan pour remercier ſa Couſine, & tâcher d'avoir une audience auprès de cette Favorite, ce qu'elle obtint par ſa faveur, & ſût ſi bien prendre Madame de Monteſpan, qu'elle voulut la voir une ſeconde fois. Elle lui plût tellement, que croyant qu'elle pourroit lui être utile à quelque choſe, elle la retint, & ayant fait rompre le voyage de Portugal, la garda auprès d'elle, où elle s'inſinua ſi bien, qu'en peu elle fut ſa confidente. Rien ne ſe faiſoit pour lors auprès du Roi que par la faveur de la Monteſpan, & rien auprès d'elle que par la Scarron. Elle ſût ſi bien ménager ſa fortune, que jamais elle n'en a ſouffert de revers : au contraire ſa grande faveur lui attiroit journellement quantité de préſens, & ſingulierement un d'aſſez grande importance pour en rapporter ici la cauſe, & pour marquer ſon

pouvoir dans ces commencemens ; lequel n'a fait qu'augmenter depuis.

Le premier Medecin du Roi étant mort, Sa Majesté résolut de n'en prendre plus par faveur, mais d'en choisir un de sa main ; & pour remplir cette place il avoit jetté les yeux sur Monsieur Vallot ; & il est à croire que si la mort ne l'eût ravi, il l'auroit possédée. Sa mort fit réveiller grand nombre de prétendans, qui n'avoient osé paroître de son vivant, & chacun employa les brigues & les prieres de ses amis pour y parvenir : mais toutes les prieres ne servirent pas de grand'chose, & la priere sans don étoit sans efficace ; ce qui fit bien voir à plusieurs qui étoient mal en bourse qu'ils n'avoient rien à y prétendre. Celui qui trouva le plus d'accès fut Monsieur d'Aquin : car il ne débuta pas par de foibles & simples oraisons, mais par une promesse à Madame Scarron de lui compter vingt mille écus, incontinent

qu'elle

qu'elle lui en auroit fait avoir le Brevet. L'offre étoit trop belle pour être refusée, ainsi elle s'y employa de tout son pouvoir auprès de la Montespan avec toutes les voies dont elle se put imaginer, & ne lui déguisa même pas le gain qu'elle feroit si son affaire réussissoit. La Montespan, qui l'aimoit beaucoup, ne fut pas fâchée de trouver l'occasion de lui faire gagner cette somme, & elle employa pour cet effet toute sa faveur auprès du Roi, en quoi elle réussit, & donna ce beau gain à notre Héroïne. Pour lui en faire paroître plus ses reconnoissances, elle redoubla tellement ses soins auprès d'elle, qu'il lui étoit presque impossible d'en souffrir une autre; car c'étoit elle qui gardoit tous ses secrets, & entre les mains de laquelle la Montespan ne faisoit point de difficulté de laisser les lettres que le Roi lui écrivoit, & même souvent de se servir de sa main pour y répondre. Elle en dicta une un jour si charmante & si spiri-

tuelle, que le Roi qui eſt fort éclairé, connut bien qu'elle n'étoit pas de ſa Maîtreſſe : il réſolut de s'éclaircir de quelle main elle partoit, & commença même d'avoir quelques ſoupçons jaloux, dans la crainte de quelque choſe de funeſte à ſon amour; & s'étant rendu chez Madame de Monteſpan, il lui déclara qu'il vouloit ſavoir quelles perſonnes avoient dicté cette Lettre : Car pour vous, Madame, dit-il, il y a aſſez longtemps que je vous connois pour ſavoir quel eſt votre ſtile : point ici de déguiſement, dites-moi qui c'eſt ? Quand je vous l'aurai dit, Sire, lui dit-elle, vous aurez peine à le croire, mais pour ne vous point laiſſer l'eſprit en ſuſpens, c'eſt la Scarron qui me l'a dictée, & moi je l'ai tranſcrite; & afin que Votre Majeſté n'en faſſe aucun doute, j'en vais rapporter l'original de ſa main. En effet, elle l'apporta & le lui préſenta. Le Roi fut ſatisfait de cela, & demanda à voir Mademoiſelle

Mademoiſelle Scarron, qui pour lors ne ſe trouva point : mais un jour qu'elle étoit auprès de la Monteſpan, le Roi arriva ; d'abord elle voulut ſe retirer par reſpect, mais il n'y voulut pas conſentir, & lui dit mille loüanges ſur ſon beau génie à écrire des Lettres. Elle répondit avec tant d'eſprit à ce qu'il lui dit, qu'il l'en admira de plus en plus, & qu'il commença de la diſtinguer des autres Domeſtiques ; & en ſortant il la recommanda à Madame de Monteſpan, à laquelle il écrivoit beaucoup plus ſouvent qu'à l'ordinaire, pour avoir le plaiſir de voir les réponſes que la Scarron dictoit, & il les trouvoit ſi agréables qu'il en redoubloit ſes viſites, à toutes leſquelles il ne manquoit point d'entrer en converſation avec elle. Cela ne plaiſoit pas beaucoup à ſa Maîtreſſe, qui commença de s'appercevoir, qu'à l'exemple de Madame, elle avoit fait connoître au Roi une créature pour la ſupplanter. La Scar-

ron qui auſſi s'appercevoit de l'altération que ſa faveur cauſoit à la Monteſpan, fit tout ſon poſſible pour affermir ſon eſprit, & ſe rendoit toûjours de plus en plus aſſidue auprès d'elle, ce qui la remit un peu.

Le Roi prenoit un tel plaiſir dans ſa converſation, qu'il ſembloit qu'il y avoit un peu d'amour : en effet il s'apperçut qu'il étoit touché de cette paſſion en ſa faveur. Il ne ſe mit pas beaucoup en peine d'y réſiſter, car il crut qu'elle s'évanoüiroit auſſi-tôt comme elle étoit venue, mais il ſe trompa; car ſa paſſion redoubla tellement, qu'il réſolut de lui parler de ſon amour. En effet, un jour que la Monteſpan avoit la fievre, & qu'elle avoit beſoin de repos, le Roi paſſa dans la chambre de la Scarron. D'abord toutes les filles ſortirent par reſpect; & le Roi ſe trouvant ſeul avec elle, il lui dit : Il y a déja quelques jours, Mademoiſelle, que je me ſens pour vous un je ne ſai quoi plus fort

que

que de la bienveillance ; j'ai cherché diverses fois les moyens de vous le déclarer, & en même-tems de vous prier d'y apporter du remede ; mais le tems ne s'étant jamais trouvé si favorable qu'à présent, je vous conjure de m'accorder ma demande, & de recevoir l'offre que je vous fais d'être Maîtresse absolue de mon cœur & de mon Royaume. Ce discours donna à notre Héroïne une étrange émotion, & toute pénétrée de joie Hélas ! Sire, lui répondit-elle, que Votre Majesté est ingénieuse à se railler agréablement des gens ! Quoi ! n'est-ce pas assez de sujet que celui que vous aviez sur ma maniere d'écrire, sans en trouver un nouveau ? Je me dois néantmoins estimer heureuse de pouvoir contribuer au plaisir du plus grand Monarque du monde.

Non, non, Mademoiselle, lui répliqua-t-il précipitamment, ce ne sont point des sujets de raillerie, & c'est la vérité toute pure que je vous

dis ; je ſuis ſincere, croyez-moi ſur ma parole, & répondez à mon amour. Seroit-il bien poſſible, Sire, pourſuivit-elle, qu'un grand Roi voulût jetter les yeux ſi bas ? Je ne ſuis pas digne d'un tel honneur, Sire, & un nombre innombrable de beautés les plus rares du monde dont votre Cour eſt remplie, ſont plus propres à engager le cœur d'un ſi grand Prince ; on traiteroit votre Majeſté d'aveugle dans ce choix ; & à moi, on me donneroit un nom qui ne m'appartient pas. Enfin, Sire, outre mon âge avancé & mon peu d'attraits, Votre Majeſté ne peut ignorer que je ſuis Veuve ; ainſi elle ne ſauroit faire un choix marqué de tant d'imperfections ſans s'attirer le mépris de tout le beau Sexe. Ah ! Mademoiſelle, reprit le Roi, il ne faut pas tant chercher de détours pour faire un refus, je vois bien que c'en eſt un. Vous voulez donc que je mene une vie languiſſante ? Hé bien, il faudra vous contenter,

ter, & vous faire voir que bien que je ſois au-deſſus du reſte des hommes, j'ai pourtant un cœur ſuſceptible pour les belles choſes : j'appelle belles choſes, cet eſprit brillant que l'on voit en vous, cette grandeur d'ame que vous faites paroitre juſques dans les moindres choſes, en un mot vos perfections qui m'ont charmé.

Il n'en dit pas davantage pour lors ; & en ſortant il lui fit une profonde révérence, & lui dit : Songez, ſongez à ce que je vous ai dit, Mademoiſelle. Elle n'eut pas le tems d'y répondre, parce que le Roi entra chez la Monteſpan, où ſon chagrin ne lui permit pas de demeurer long-tems.

Lorſqu'il fut parti, Mademoiſelle Scarron repaſſa toute ſa converſation dans ſon eſprit ; elle ſe repréſentoit la paſſion avec laquelle le Roi s'étoit exprimé, & ne douta plus qu'elle ne fût aimée. Elle prit néantmoins la réſolution de diſſimuler encore un peu, afin que ſon peu de réſiſtance pût

augmenter

augmenter le desir du Roi : en quoi elle réussit admirablement bien, car ayant encore souffert deux de ses visites sans vouloir se déclarer, elle le mit dans une forte passion, & résolu de la vaincre, il lui écrivit la Lettre suivante.

Lettre du Roi à Mademoiselle Scarron.

JE dois avoüer, Mademoiselle, que votre résistance a lieu de m'étonner, moi qui suis accoûtumé qu'on me fasse des avances, & à n'être jamais refusé. J'ai toûjours cru qu'étant Roi il n'y avoit qu'à donner une marque de desir pour obtenir : mais je vois dans vos rigueurs tout le contraire, & ce n'est que pour vous prier de les adoucir que je vous écris. Au nom de Dieu, aimez-moi, ma Chere, ou du moins faites comme si vous m'aimiez. Je vous irai voir sur le soir ; mais si vous ne m'êtes pas plus favorable que dans mes précédentes visites,

tes, vous réduirez au dernier désespoir le plus passionné des Amans,

LOUIS.

Elle eut une joie incroyable de cette Lettre, & résolut de se rendre dès ce même soir à ses volontés, afin de ne le point aigrir par une résistance affectée. Madame de Montespan, qui s'apperçut de cette intrigue, en fut, comme l'on peut croire, au désespoir : mais comme elle a beaucoup de politique, elle dissimula son ressentiment, & n'en fit rien paroître. Cependant le Roi arrivant dans sa chambre, elle tâcha de le retenir auprès d'elle par ses caresses : mais il avoit autres choses en tête; il vouloit savoir l'effet qu'avoit fait sa Lettre. Il la quitta donc assez précipitamment, & courut à l'appartement de sa nouvelle Maîtresse. D'abord qu'elle l'apperçut, elle se mit en devoir de pleurer. Le Roi en voulut savoir la cause. Hélas!

Sire,

Sire, je pleure, dit-elle, ma foiblesse qui laisse vaincre mon devoir & mon honneur : car enfin il m'est à présent impossible de plus résister à votre volonté : vous êtes mon Roi, je vous dois tout..... Mais, non, Mademoiselle, lui dit-il, je ne veux pas que vous fassiez rien par un devoir forcé : je me dépouille auprès de vous de ma qualité de Souverain : dépouillez-vous de celle de cruelle, & agissez par un amour réciproque, en aimant celui qui vous aime.

Il lui dit ensuite quantité de choses fort tendres, auxquelles elle se laissa gagner, & ainsi le Roi vint dans ce moment à bout de son dessein; & après diverses caresses réïtérées, ils se séparerent. A quelques jours de-là le Roi lui fit meubler un magnifique appartement, qu'il la pria d'accepter, & ne voulant pas qu'elle fût en rien moindre que ses autres précédentes Maîtresses, il lui chercha

un

un titre, & enfin il lui donna celui de Marquiſe de Maintenon : mais comme ce n'étoit qu'un titre honoraire, le Roi lui achetta cette Terre du Marquis de Maintenon, lequel la vendit volontiers, & eut tant de Sa Majeſté, que d'elle, de grandes gratifications : car il a eu pendant quatre ou cinq ans une Frégate dans l'Amérique, défrayée par le Roi à ſon profit, & encore la permiſſion de pirater ſur les Eſpagnols : & s'il avoit eu du cœur, & eût ſû ménager ſa fortune, lorſque les Flibuſtiers le prirent pour aller avec eux, ſans contredit, il ſeroit l'homme de la France le plus puiſſant en argent; mais bien loin d'entreprendre rien, il a toûjours eu aſſez de lâcheté pour ſe dérober de la Flotte, lorſqu'il a fallu en venir aux coups. Cependant lors du partage, il n'en faiſoit pas de même, car il aimoit bien d'avoir ſon lot; mais on le chargeoit de confuſion : & à préſent il eſt tellement haï

de

de ces gens-là, qu'un parti d'entr'eux l'ayant ſaiſi dans l'année 1685. qu'il venoit d'Europe à la Martinique, le voulut tuer lui & ſa femme, après les avoir pillés : néantmoins la compaſſion l'emporta, & ils lui laiſſerent la vie, & lui ayant ôté ſon Navire, ne lui laiſſerent qu'une petite Chaloupe pour ſe rendre à terre. Mais ſi jamais il eſt rencontré une ſeconde fois, il ne le ſera jamais une troiſieme. Le Roi ayant donc fait cet achat, n'épargna rien pour le rendre un lieu agréable.

Madame Scarron, que nous nommerons à préſent Madame de Maintenon, n'oublioit rien pour en marquer au Roi ſes reconnoiſſances : elle étoit aſſiduement deux heures le jour ſeule avec lui, & le Roi ſouvent lui communiquoit des affaires d'importance, & ſuivoit auſſi quelquefois ſes avis, qu'il avoit trouvés bons en diverſes occaſions.

Cependant elle ne s'enorgueilliſ-

ſoit

ſoit point auprès de Madame de Monteſpan, & agiſſoit toûjours avec elle avec reſpect & modération; ce qui les a tenus aſſez long-tems de bonne intelligence enſemble.

Les Révérends Peres Jéſuites n'eurent pas plûtôt apperçû cette élévation de la Maintenon, qu'ils réſolurent de la gagner auſſi de leur côté: ils lui rendirent toutes ſortes de devoirs & de ſoumiſſions, de quoi ils ſont aſſez larges, quand il s'agit de leur profit: ils ordonnerent aux Révérends Peres la Chaiſe & Bourdaloue, d'en louer Sa Majeſté, & de lui inſinuer qu'il ne pouvoit faire un choix plus digne d'entretenir l'eſprit d'un grand Prince, que celui qu'il avoit fait en elle. Ils s'inſinuerent donc tellement dans ſon eſprit, qu'elle avoit de la joie de les voir chez elle. Et pour témoigner la confiance qu'elle avoit en leur Ordre, elle en choiſit un pour le Directeur de ſa conſcience, ſe fit du Tiers-Ordre de

de la Société, & voulut même porter le nom de Fille de la Société.

Mais comme le changement que le Roi faisoit souvent de Maîtresse donnoit de la peine à la Société, parce qu'il falloit à chaque fois faire de nouvelles intrigues pour s'aquérir les bonnes graces de la Dame aimée ; & cette derniere, qui craignoit aussi de son côté de tomber du Pinacle où elle se voyoit élevée, crut que pour pouvoir s'y maintenir, elle devoit s'acquérir les bonnes graces des Révérends Peres Jésuites, & en particulier l'amitié du Confesseur du Roi, ce qui ne lui fut pas fort difficile, parce que les Révérends Peres avoient un même désir. Il y eut pour ce sujet plusieurs assemblées des plus notables du Corps au Collége de Montaigu ; mais enfin ils ne trouverent pas de meilleur moyen pour fixer le Roi à Madame de Maintenon, & l'attacher entierement à la Société, que de faire trouver bon

à

à ce grand Monarque de faire avec elle un mariage de conſcience, & de l'épouſer ſecrettement de la main gauche, puiſque que c'étoit la ſeule Maîtreſſe qui lui étoit reſtée, & qui apparemment lui plaiſoit le plus. Cet avis ne fut pas rejetté, au contraire il fut généralement approuvé; & comme il n'y avoit que le Pere la Chaiſe ſon Confeſſeur qui pût diſpoſer les affaires pour l'accompliſſement de ce mariage, l'on trouva bon avant toutes choſes, de le charger d'en dire quelques mots à cette Dame, & de lui faire eſpérer cet honneur, pourvû qu'elle voulût bien ſe dévoüer entierement à la Société. Le Pere Bourdaloue, qui avoit l'avantage de lui plaire par ſes Prédications, fut auſſi député de ſon côté pour faire les mêmes propoſitions, & il eſt facile de ſe perſuader qu'elle les reçut avec une grande joie, & des témoignages de reconnoiſſance & avec une entiere ſoumiſſion; non

pas, dit-elle, pour les honneurs, mais pour mettre ma conſcience en repos. C'eſt, leur dirent les Révérends Peres, le ſeul motif qui nous a pouſſés à travailler à cette grande affaire. Cette bonne Dame, pénétrée de joie, baiſa pluſieurs fois la main du Révérend Pere la Chaiſe qui portoit la parole, & lui dit, mon Révérend Pere, je remets entre vos mains mon corps & mon ame, auſſi bien que le bonheur de ma vie. Après que leurs Révérences lui eurent donné la bénédiction, & quelque inſtruction ſur ce qu'elle devoit faire, & comme elle ſe devoit comporter auprès du Roi, ils lui recommanderent deux perſonnes, & la prierent de les recevoir à ſon ſervice; ce qu'elle accepta avec empreſſement. Il étoit néceſſaire à la Société d'avoir chez elle des perſonnes affidées, afin de pouvoir être informés de tout ce qui ſe paſſeroit, pendant qu'ils travailleroient à diſpoſer le Roi.

Madame

Madame de Maintenon, toute occupée de ses grandes espérances, ne manquoit pas de caresser le Roi autant qu'il étoit possible. Elle ne lui refusoit aucun plaisir, suppléoit en tout à sa foiblesse, & tâchoit même de se rendre utile dans les incommodités dont ce Prince est atteint; enfin elle sût si bien gagner le cœur de ce Monarque par ses services & ses soûmissions, qu'il avoit de la peine à se passer d'elle, & ne pouvoit être un jour sans la voir pour la consulter sur quelque affaire. D'autre côté le Pere la Chaise avoit déja donné son consentement au choix que ce Monarque avoit fait de Madame de Maintenon, & approuvé le congé donné à la Montespan, tâchant de persuader Sa Majesté de se tenir à ce dernier choix, parce que la pluralité étoit un beaucoup plus grand péché que non pas un attachement particulier à une seule personne. Que le mariage étoit pourtant l'état le plus

plus parfait pour une perſonne qui ne pouvoit demeurer dans le célibat, mais que ne le pouvant pas, pour des raiſons d'Etat, il étoit néceſſaire pour ſa conſcience de ne s'attacher qu'à une ſeule; ce que le Roi lui promit pour l'avenir. Le Pere la Chaiſe qui étoit tout-à-fait content de l'acquiſition que la Société venoit de faire de cette dévote, ne faiſoit plus de difficulté de lui communiquer tout ce qui ſe paſſoit dans cette affaire, afin qu'elle prît là-deſſus ſes meſures dans les converſations qu'elle avoit journèllement avec le Roi.

Mais il arriva un petit contre-tems dans leur commerce galant : c'eſt que le Roi qui eſt d'une complexion amoureuſe a de la peine à voir une belle ſans concevoir d'abord de l'amour pour elle. Madame de Soubiſe, qui a beaucoup de charmes & d'agrémens, eut l'honneur de plaire à Sa Majeſté; mais comme cette Dame

est d'une vertu exemplaire, & avoit reconnu depuis quelque tems au langage muet des yeux de ce Monarque, qu'il avoit pour elle plus que de l'estime, & que le Roi cherchoit les momens de lui parler en particulier; elle fit son possible pour l'éviter, jusqu'à ce que finalement après quelque déclaration que le Roi lui avoit faite, elle pria son Epoux de la mener à une de ses Terres pour y passer le reste de la belle saison, & tâcher de rompre par son absence tous les desseins du Roi. Cependant ce petit commerce avec Madame de Soubise avoit en quelque façon altéré la liaison qu'il avoit avec Madame de Maintenon. Elle s'en apperçut d'abord, & ne manqua pas d'en avertir le Pere la Chaise : elle ne voyoit plus au Roi cette assiduité qu'elle lui avoit remarquée auparavant. Néantmoins elle n'osoit en parler au Roi, de crainte de le chagriner, ou même de le perdre entierement :

car ce Prince ne veut pas être contredit dans ses volontés impérieuses.

Madame de Maintenon qui ne manque pas d'adresse, & qui savoit qu'autrefois elle avoit sû lui plaire par le doux stile de ses billets amoureux, jugea que peut-être elle pourroit encore réussir par cet endroit. Elle prit donc la résolution de lui écrire. Le Roi, qui vouloit prendre conseil d'elle sur quelque affaire, l'alla trouver dans son appartement, car il ne faisoit pas souvent de façon d'aller secrettement chez elle comme pour la surprendre. Ce Monarque la trouva la plume à la main, & elle n'eut que le tems d'enfermer son papier dans sa cassette. Le Roi qui est naturellement curieux & soupçonneux, voulut voir ce qu'elle écrivoit. Elle s'en défendit le plus qu'il lui fut possible: mais elle lui avoüa enfin qu'elle écrivoit une Lettre. Le Roi la voyant ainsi embarrassée, est-ce à quelque amant, poursuivit-il? A ces paroles

elle

elle rougit un peu, & sa contenance obligea le Roi à la presser davantage; & enfin ne pouvant plus résister, elle dit, qu'il étoit vrai qu'elle écrivoit à un galant, & que si Sa Majesté vouloit voir la Lettre, elle la lui feroit voir. Voyons-là, dit le Roi, puisque vous me voulez bien faire confidence de vos secrets. Madame de Maintenon sans hésiter plus long-tems, ouvrit la cassette, & donna au Roi sa lettre: mais il fut un peu surpris, d'abord qu'il eut jetté la vûe sur le papier, de voir à la tête de la lettre le mot de SIRE en gros caractere. Hélas! dit le Roi, en embrassant sa belle, pourquoi faire tant de façon pour me faire voir une lettre qui m'appartient. Elle crut que le Roi se contenteroit d'avoir vû ce mot: elle avança la main pour reprendre son papier, mais il retira la sienne, & voulut avoir le plaisir de lire le reste, dont voici le contenu:

 SIRE,

SIRE,

Un jour d'absence de V. M. m'est un siecle. Je suis persuadée que lorsque l'on aime, on ne peut vivre tranquillement sans voir la personne aimée. Pour moi, SIRE, qui fais consister tout mon bonheur, & les plaisirs de ma vie à voir V. M. qu'elle juge dans quelle inquiétude & dans quelle peine je suis dès que je la perds de vûe. Je puis vous assûrer que votre absence me coûtera la vie; car après les honneurs que j'ai reçus de V. M. je ne sai encore quelle sera ma destinée : mais je tremble, & suis dans de continuelles émotions en écrivant ce billet à V. M. & Dieu veuille que ce ne soit pas de présentimens de ce que j'appréhende le plus au monde! La mort me seroit mille fois plus douce & plus agréable que la nouvelle de....

Elle en étoit-là, lorsque le Roi entra dans la chambre. Je ne m'étonne

pas, dit le Roi, de vous trouver dans l'embarras où je vous trouve, car il y avoit sujet d'y être. Je crois, poursuivit le Roi, que qui vous auroit tâté le pouls dans le moment que je suis entré, l'auroit trouvé en grand désordre. Je l'avoue, Sire, répondit Madame de Maintenon, mais votre présence a remis le calme dans mon cœur agité.

Le Roi qui est savant dans le commerce d'amour, & qui comprend d'abord le moindre mouvement que l'on y fait, connut fort bien ce que sa Dame appréhendoit. Il voulut aussi avoir la bonté de la rassûrer, & en l'embrassant tendrement, jura qu'il ne l'abandonneroit jamais, & qu'il espéroit même qu'elle pourroit lui être plus utile à l'avenir qu'elle n'avoit été jusqu'alors; & en effet l'on a vû qu'elle a toûjours, préférablement à tous autres, assisté Sa Majesté dans toutes ses incommodités, & qu'elle fut choisie, à l'exclusion de

ceux de la Famille Royale, pour être présente à la grande opération qu'on fit à ce Monarque, & elle s'offrit de prendre soin d'essuyer & bander une petite fistule qui lui est restée. Le Roi pénétré de reconnoissance & d'amour de toutes les soûmissions de sa Vénus, prit dans la Semaine-Sainte la résolution de satisfaire au conseil pieux du Pere la Chaise, & d'en faire sa Junon, espérant par-là de mettre en quelque maniere sa conscience en repos. Mais comme Jupiter ne laissa pas d'avoir des Concubines, ce grand Héros, Dieudonné, ne prétendoit pas aussi se priver du doux plaisir de l'amour; c'est pourquoi lorsqu'il en fit la déclaration à la Dame, il lui dit en même tems qu'il souhaitoit deux choses d'elle: la premiere, qu'elle renonçât pour toûjours aux honneurs du Diadème, & qu'elle seroit épousée de la main gauche: mais ensuite le Roi lui dit, soit en se divertissant ou au-

 trement,

trement, qu'il prétendoit qu'elle ne deviendroit jamais jalouse, comme ordinairement les femmes peu commodes le sont. Il ne faut pas douter qu'elle ne donnât fort agréablement les mains, & de bon cœur à tout ce que Sa Majesté demanda d'elle: c'est pour ce sujet que dans la crainte qu'étant devenue vieille, & le Roi qui a une longue jeunesse, ne se dégoûtât d'elle comme de plusieurs autres, elle fut assez fine & industrieuse pour ériger la Congrégation des jeunes Demoiselles de Saint Cyr, afin de pouvoir en tout tems divertir le Roi, & lui fournir de nouveaux objets qui pussent lui plaire. L'on peut dire à la loüange de Madame de Maintenon, qu'elle n'a jamais été de ces maîtresses importunes, ni de ces femmes fâcheuses & goulues, qui n'en veulent que pour elles. Je sai bien que les Critiques traitent cette Maison de Sérail: mais ils ont tort; car plusieurs Demoiselles en sortent aussi

pucelles qu'elles y ſont entrées. Cependant Madame de Maintenon a cru par-là ſe rendre la maîtreſſe des petits plaiſirs du Roi, & avoir trouvé un moyen de ſe maintenir en tout âge dans les bonnes graces de Sa Majeſté, qui en matieres d'amourette a toûjours aimé les plus commodes. Je ne m'étudierai pas ici à rapporter tout ce qui ſe paſſe en particulier dans cette belle maiſon, où tout le monde n'a pas permiſſion d'entrer. Mais je ſai très-bien, ſur de très-bons rapports, que dès auſſi-tôt que le Roi a jetté les yeux ſur quelque Nymphe, Madame de Maintenon prend un grand ſoin de la catéchiſer, & de l'inſtruire de la maniere qu'elle doit recevoir l'honneur que le Roi lui fait. Ce qu'il y a de bon dans cette illuſtre Ecole, c'eſt que le ſecret y regne; car chacune eſt bien aiſe de ſauver les apparences, pour ſe pouvoir marier à quelque Officier. Et ſi un domeſtique qui

ne juge ſouvent des choſes que par l'écorce, avoit divulgué ce qui ſe paſſe dans la Maiſon, il ſeroit mis entre quatre murailles pour tout le reſte de ſa vie. L'on dit à l'honneur de la Fondatrice, qu'elle prend ſoin de couvrir promptement & adroitement les petits accidens qui arrivent dans cette Société, par des mariages qu'elle fait réuſſir. C'eſt ſur ces mariages qu'on a fait cette Chanſon, que l'on chantoit dans les rues de Paris.

En France il n'eſt a pas de Mari
Quoique bien fait & bien joli,
Qui n'ait pour ſa Deviſe,
Hé bien,
Les armes de Moïſe,
Vous m'entendez bien.

Ces eſprits médiſans ſont la cauſe que pluſieurs de ces jolies Demoiſelles n'ont pas encore goûté les douceurs de l'hymen : mais elles ne doivent pas en ſavoir mauvais gré à

Madame de Maintenon, car elle n'épargne ni ses soins, ni son crédit auprès du Roi pour les faire réussir, puisque nous avons vû qu'elle a fait donner des Compagnies, & des Majorités d'Infanterie à quelques-uns des Galans de ces Demoiselles, pour faire avancer leur mariage. Quoi qu'il en soit, c'est une commodité pour le Roi, qui peut se satisfaire & se divertir sans grand'peine, & à petits frais dans ce tems de guerre, où l'argent est si nécessaire pour l'entretien des Armées de notre Héros. Mais laissons Jupiter préparer des Foudres contre ses ennemis, pour nous attacher à une matiere plus conforme à notre sujet que la guerre, qui est ennemie déclarée de la galanterie & la meurtriere de l'Amour.



AVIS
DU LIBRAIRE
AU LECTEUR.

CETTE *Histoire s'étant trouvée dans un Cabinet long-tems après qu'elle a été composée, je n'ai pas jugé à propos d'y toucher, pour la laisser dans son naturel. Ainsi le Lecteur n'attribuera pas à l'Auteur qu'il a eu peu de connoissance des choses du monde, lorsqu'il parle de certaines gens qui sont morts, comme s'ils étoient encore vivans. Madame de Cœuvres est de celles-là; & il faudroit qu'il ne sût guere ce qui se passe, s'il ne savoit qu'elle est morte peu de tems après son malheur. Quand il fait dire au Duc de Saux qu'on va bâtir les Invalides, c'est encore une marque que cette Histoire n'est pas écrite depuis peu.*

 Cependant

Cependant il semble par la même raison qu'il ne devoit appeller ce Seigneur que Comte, puisqu'il n'a été fait Duc que quelques années avant de mourir. Ce n'est pas qu'il ne le fût de naissance, puisqu'il étoit fils aîné d'un Pere qui l'étoit; on sait aussi qu'il ne lui fallut pas attendre après sa mort pour le devenir, & que le Roi fit cela pour lui, afin de lui donner un rang qu'il méritoit mieux que beaucoup d'autres. Quoi qu'il en soit, ce que j'en dis ici n'est que pour excuser l'Auteur envers ceux qui ne feroient pas toutes ces réflexions. Le Lecteur saura donc que quand on l'appelle Duc avant le tems, c'est moi qui ai réformé le Manuscrit en cela, afin qu'on ne crût pas que ce fût d'un autre Duc de Saux dont on fit mention, que du dernier mort.

LES

LES VIEILLES

AMOUREUSES.

SOUS le regne du grand Alcandre, la plûpart des femmes qui étoient naturellement coquettes, l'étant encore devenues davantage par la fortune où elles voyoient monter celles qui avoient le bonheur de lui plaire, il n'y en eut point qui ne tâchât de lui donner dans la vûe : mais comme quelques belles parties qui fussent en lui, il lui étoit impossible de satisfaire toutes celles qui lui en vouloient, il y en eut beaucoup qui lui échapperent, non pas manque d'appétit, mais peut-être de puissance.

Celles qui ne furent pas du nombre des élûes ne s'en désespérerent pas, sur-tout celles qui recherchoient le

plaisir

plaisir de la chair, & qui avoient moyen de prendre parti ailleurs. Car elles considéroient qu'excepté leur ambition qu'elles ne pourroient contenter, elles trouveroient peut-être mieux leur compte avec un autre; & qu'à bien examiner toutes choses, un Roi valoit quelquefois moins sur l'article qu'une personne de la plus basse condition : que d'ailleurs elles auroient le plaisir de changer, si elles ne se trouvoient pas bien, ce qui ne leur auroit pas été permis, si leur destinée les eût appellées à l'amour de ce Monarque.

Entre celles-là il n'y en eut point qui en furent plûtôt consolées que la Maréchale de la Ferté & Madame de Lionne. Elles étoient déja assez vieilles toutes deux pour renoncer aux vanités du monde : mais comme il y en a que le péché n'abandonne point, elles voulurent, après avoir eu des pensées si relevées, faire voir qu'elles valoient encore quelque chose ; ainsi

ainsi, sans songer à ce qu'on en pourroit dire, elles se mirent sur les rangs & il ne tint pas à elles qu'elles ne fissent des conquêtes.

De Fiesque étoit Amant aimé de Madame de Lionne il y avoit longtems; & pour les plaisirs qu'il lui donnoit, elle le secouroit dans sa pauvreté, de sorte que par son moyen il tâchoit de se soûtenir comme les autres. Il n'auroit pas été fâché qu'elle eût eu le désir de plaire au Roi, & il auroit été encore plus aise qu'elle y eût réussi. Mais voyant que sans songer qu'il lui rendoit service depuis sa jeunesse, elle vouloit se pourvoir ailleurs, il lui dit franchement qu'elle songeât bien à ce qu'elle alloit faire: qu'il étoit déja assez rebuté d'avoir les restes de son mari, pour ne pas vouloir avoir ceux d'un autre; que s'il avoit donné les mains à l'amour du Roi, elle savoit bien que ce n'étoit que sous promesse que ce Monarque ne partageroit que les plaisirs du corps

ſans partager ſon affection ; que ce qu'elle faiſoit tous les jours lui montroit aſſez qu'elle cherchoit quelque nouveau ragoût : que ce procédé ne lui plaiſoit pas, & qu'en un mot ſi elle ne réformoit ſa conduite, elle pouvoit s'attendre à tout le reſſentiment qu'un Amant outragé eſt capable de faire éclater en pareille occaſion.

Ces reproches ne plurent point à la Dame ; & comme elle croyoit qu'en le payant, comme elle avoit toûjours fait, il feroit encore trop heureux de lui rendre ſervice, elle lui dit qu'il étoit fort plaiſant de lui parler de la ſorte, que ce feroit tout ce que ſon mari pourroit faire ; mais qu'elle voyoit bien d'où lui venoit cette hardieſſe : que les bontés qu'elle avoit pour lui, lui faiſoient préſumer qu'elle ne pouvoit jamais ſe retirer de ſes mains ; qu'elle lui feroit bien voir le contraire devant qu'il fût peu, & qu'elle y alloit travailler. De Fieſque

ſe

se mocqua de ses menaces, & comme le commerce qu'il avoit avec elle depuis si long-tems, lui avoit fait croire qu'il ne l'aimoit pas davantage qu'un mari fait sa femme, il crut, qu'à l'intérêt près, il se consoleroit facilement de sa perte. Mais il éprouva un retour de tendresse surprenant. Il ne fut pas plûtôt sorti de chez elle qu'il souhaita d'y retourner; & si un reste de fierté ne l'eût retenu, il lui auroit été demander pardon à l'heure même. Cependant il ne se put empêcher de lui écrire, & il le fit en ces termes:

Lettre de Monsieur de Fiesque à Madame de Lionne.

SI j'eusse pû souffrir votre procédé sans être jaloux, ce seroit une marque que je ne vous aurois guere aimée. Mais aussi tout doit être de saison, & ce seroit outrer les choses que de demeurer plus long-tems en colere. Je vous avoue que je ne puis cesser de vous aimer, toute coquette

coquette que vous êtes. Cependant faites réflexion que si je vous pardonne si aisément, ce n'est que parce que je me flatte que j'ai pû me tromper : mais sachez aussi qu'il n'en seroit pas de même si vous aviez ajoûté les effets à l'intention.

Soit que Madame de Lionne trouvât quelque nouvelle offense dans cette Lettre, ou comme il est plus vraisemblable, qu'elle eût trop bon appétit pour se contenter du Comte de Fiesque, qui avoit la réputation d'être plus gentil que vigoureux, elle jetta sa Lettre dans le feu, & dit à celui qui la lui avoit apportée, qu'elle n'avoit point de réponse à y faire. Ce fut un redoublement d'amour pour cet Amant ; il s'en fut en même-tems chez elle & lui dit, qu'il venoit mourir à ses piés si elle ne lui pardonnoit ; qu'après tout il ne l'avoit point tant offensée qu'il ne dût y avoir un retour à la miséricorde : que la femme de son Notaire, nommé le Vasseur, venoit

noit bien de pardonner à ſon mari, qui l'avoit fait déclarer P..... par Arrêt du Parlement, & qui outre cela l'avoit tenue long-tems enfermée dans les Madelonnettes : que ſon crime n'étoit pas de la nature de celui de ce mari : que les maris, quoiqu'ils puiſſent voir, doivent garder le ſilence, que c'étoit un article de leur contrat de mariage ; mais que pour les Amans, il ne ſe trouvoit point de loi qui les aſſujettît à cette contrainte : qu'au contraire la plainte leur avoit toûjours été permiſe, & que de la leur ôter ce ſeroit entreprendre ſur leurs droits.

Quoique toute la différence qu'il y eût entre Madame de Lionne & la femme de le Vaſſeur, fût que l'une étoit femme d'un Notaire, & l'autre d'un Miniſtre d'Etat ; que celle-là d'ailleurs étoit déclarée P..... comme je viens de dire, par Arrêt du Parlement ; au lieu que celle-ci ne l'étoit encore que par la voix de Dieu ; cependant la comparaiſon ne lui plut

pas

pas. Elle dit à de Fiesque qu'il étoit bien effronté de la mettre en parallele avec une femme perdue. De Fiesque lui auroit bien pû dire là-dessus tout ce qu'il savoit de sa vertu ; mais étant parti de chez lui dans le dessein de se raccommoder, à quoi il étoit peut-être porté par l'utilité qu'il en retiroit, il continua sur le même ton qu'il avoit commencé, ce qui néantmoins ne lui servit de rien ; car Madame de Lionne qui ne vouloit pas être gênée, & qui, après avoir fait banqueroute à la vertu, ne se soucioit plus de garder les apparences, lui dit que pour le faire enrager elle feroit un Amant à sa barbe, & que plus elle verroit qu'il y prendroit de part, plus elle y prendroit de plaisir. De Fiesque après une réponse si rude, fut tellement outré de douleur, qu'il prit un Luth qui étoit dans sa chambre, avec quoi il avoit coûtume de la divertir, & le cassa en mille pieces. Il lui dit que puisqu'elle lui plongeoit ainsi le poignard dans

le sein, il vouloit s'en venger sur cet instrument, qui lui avoit donné autrefois tant de plaisir: que comme il se pourroit faire qu'elle choisiroit peut-être quelqu'un qui le touchât aussi bien que lui, du moins il étoit bien aise que tout ce qui lui avoit servi, ne servît pas à un autre. Mais à peine eut-il lâché la parole, qu'elle lui répondit, que celui qu'elle choisiroit n'auroit pas besoin comme lui de s'animer par ces préludes : qu'elle avoit feint plusieurs fois de prendre plaisir à ce jeu, parce qu'elle savoit que sans cela il n'y avoit rien à espérer avec lui, mais qu'elle n'en avoit pas moins pense pour cela : qu'il avoit bien fait de casser ce Luth, parce qu'en le voyant elle n'auroit pû s'empêcher de se ressouvenir de sa foiblesse : que maintenant que cet objet n'y étoit plus, rien ne pouvoit rappeller une idée si désagréable ; & qu'enfin il n'avoit fait en cela que prévenir le dessein qu'elle en avoit.

Comme un reproche en attire un

autre ;

autre, cette converſation, quelque déſagréable qu'elle pût être, n'auroit pas fini ſi-tôt, ſi le Duc de Saux ne fût entré. Il apperçut d'abord les débris du Luth, ce qui lui fit juger qu'il y avoit quelque querelle ſur le tapis. Son ſoupçon ſe convertit en certitude dès qu'il eut jetté ſes yeux ſur ces Amans : & comme il étoit libre de lui-même, & qu'il ſe plaiſoit à rire aux dépens d'autrui : Madame, dit-il à Madame de Lionne, à ce que je vois, l'on n'eſt pas toûjours bien enſemble, & l'un de vous deux s'eſt vengé ſur ce pauvre Luth qui n'en pouvoit mais. Si c'eſt vous qui l'avez fait, continua-t-il, peut-être en avez vos eu vos raiſons, & je ne veux pas vous en blâmer ; mais ſi c'eſt notre ami, il a eu tous les torts du monde, & il n'a pas vécu juſques aujourd'hui ſans ſavoir qu'on amuſe ſouvent une femme avec peu de choſe. Il devoit ſavoir, dis-je, que cela nous donne le tems de nous préparer à leur rendre ſervice.

Ce discours étoit assez intelligible pour offenser une femme délicate, ou même une qui ne l'auroit été que médiocrement : mais Madame de Lionne qui trouvoit le Duc de Saux à son gré, ne songea qu'à lui persuader qu'elle rompoit pour jamais avec le Comte de Fiesque, afin que si le cœur lui en disoit, comme elle eût bien désiré, il ne perdît point de tems. C'est pourquoi, sans prendre garde qu'elle alloit se deshonorer elle-même, & que d'ailleurs un Amant délicat aimoit mieux se douter de quelque intrigue de sa Maîtresse que d'en être éclairci, & encore par elle-même : Que voulez-vous, Monsieur, lui dit-elle ? Les engagemens ne peuvent pas toûjours durer. Je ne me défends pas d'avoir eu de la considération pour Monsieur le Comte de Fiesque, mais c'est assez que nous soyons liées pour toute notre vie à nos Maris, sans l'être encore à nos Amans ; autrement ce seroit être encore plus malheureuses

malheureuſes que nous ne ſommes : l'on ne prend un Amant que pour s'en ſervir tant qu'il eſt agréable, & cela ſeroit étrange qu'il nous fallût le garder quand il commence à nous déplaire. Ajoûtez, Madame, dit le Duc de Saux, quand il commence à ne vous plus rendre de ſervice. C'eſt pour cela uniquement que vous autres femmes les choiſiſſez ; & quelle tyrannie ſeroit-ce que d'apprêter à parler au monde ſans en recevoir l'utilité pour laquelle on ſe réſout de ſacrifier ſa réputation ? Pour moi, continua-t-il, j'approuverois fort que, ſelon la coûtume des Turcs, l'on fît bâtir des Serrails, non pas à la vérité pour y renfermer, comme ils font, les femmes invalides, car ils me permettront de croire, avec tout le reſpect que je leur dois, que quelqu'âge qu'elles ayent, elles ont encore meilleur appétit que moi, qui crois en avoir beaucoup, mais pour ſervir de retraite aux pauvres Amans qui ſe
ſont

ſont tellement uſés au ſervice de leurs Maîtreſſes, qu'ils ſont incapables de leur en rendre davantage. Si cela étoit, & que j'euſſe quelque part à cette direction, je vous aſſûre que je donnerois dès-à-préſent ma voix à notre ami pour y loger. Qu'en dites-vous, Madame, cela ne lui eſt-il pas bien dû ? & dans les Invalides qu'on dit que le Roi va faire bâtir, n'y entrera-t-il pas tous les jours des perſonnes qui ſe porteront bien mieux que lui ! Que vous êtes fou ! Monſieur le Duc, répondit auſſi-tôt Madame de Lionne, & ſi l'on ne ſavoit que vous n'entendez pas malice à ce que vous dites, qui eſt-ce qui ne rougiroit pas des diſcours que vous tenez ? Elle mit auſſi-tôt un éventail devant ſon viſage, pour lui faire accroire qu'elle étoit encore capable d'avoir de la confuſion : mais le Duc de Saux, qui ſavoit combien il y avoit de tems qu'elle étoit dépyaſée, ſe moqua en lui-même de ſes façons,

ſans ſe ſoucier de la pouſſer davantage.

Le Comte de Fieſque avoit écouté tout cela ſans prendre part à la converſation ; & il éprouvoit qu'une longue attache eſt preſque comme un mariage, dont on ne reſſent jamais la tendreſſe, que quand les liens ſont prêts à ſe rompre. Il rêvoit, il ſoûpiroit, & la préſence du Duc de Saux n'étoit pas capable de le jetter dans la contrainte. Car comme ils étoient bons amis, ils s'étoient dit mille fois leurs affaires, & il n'y avoit pas deux jours que ce Duc l'avoit même prié de le ſervir auprès de la Marquiſe de Cœuvres, fille de Madame de Lionne. Ce fut pour cela qu'il réſolut de s'en aller à l'heure même, eſpérant que le Duc de Saux parleroit plus ſérieuſement en ſon abſence. Mais lui à qui ce caractere ne convenoit pas avec les femmes, ne ſe mit pas en peine des intérêts de ſon ami : au contraire il voulut voir juſqu'où pour-

roit aller la folie de Madame de Lionne. Elle lui donna beau jeu si-tôt qu'elle vit le Comte de Fiesque sorti. Elle lui dit cent choses qui tendoient à lui découvrir sa passion, non pas à la vérité en termes formels, mais qui étoient assez intelligibles pour être entendus d'un homme qui auroit eu moins d'esprit que lui. Aussi si le Duc de Saux n'eût pas appréhendé qu'en la contentant elle eût mis obstacle à l'amour qu'il avoit pour la Marquise de Cœuvres, il n'étoit ni assez cruel, ni assez scrupuleux pour la faire languir davantage. Mais craignant qu'après cela cette jeune Marquise, qui n'avoit pas encore l'ame si dure que sa mere, ne se fît un scrupule de l'écouter, il fit la sourde oreille, & aima mieux passer pour avoir l'esprit bouché, que de se faire une affaire avec sa Maîtresse.

Il trouva en sortant le Comte de Fiesque, qui l'attendoit au coin d'une rue, & qui lui demanda s'il n'avoit

rien fait pour lui. Non, mon pauvre Comte, lui dit il, car je ne te crois pas assez fou pour prendre tant d'intérêt en une vieille P..... Mais maintenant que je connois ton foible, je te dirai en deux mots, que si tu ne me sers auprès de la Marquise de Cœuvres, je te desservirai si bien auprès d'elle qu'il n'y aura plus de retour pour toi. Ecoute, entre nous je crois que mon gras de jambe & mes épaules larges commencent à lui plaire davantage que ton air dégagé & ta taille mince; & si elle en goûte une fois, c'est à toi à juger ce que tu deviendras. Le Comte de Fiesque le pria de parler sérieusement. Le Duc de Saux lui dit qu'il le prît comme il le voudroit, mais qu'il lui disoit la vérité. L'autre étant obligé de le croire, après plusieurs sermens qu'il lui en fit, il le conjura de ne pas vouloir courir sur son marché, lui avoüant ingénuement qu'il l'aimoit par plusieurs raisons, c'est-à-dire, parce qu'elle lui donnoit

donnoit de l'argent & du plaisir. Si le Comte de Fiesque eût fait cet aveu à un autre, il auroit couru risque d'exciter en lui des désirs, plûtôt que de les amortir ; toute la jeunesse de la Cour s'étant mise sur le pié d'escroquer les Dames. Mais le Duc de Saux, qui étoit le plus généreux de tous les hommes, lui dit en même tems de dormir en repos sur l'article : qu'il ne vouloit ni du corps ni de l'argent de Madame de Lionne : & qu'excepté le plaisir qu'il pouvoit avoir de faire un Ministre d'Etat cocu, il trouvoit que, quelque récompense qu'on lui pût donner, on le payoit encore moins qu'il ne méritoit. Cependant, qu'il ne s'assûrât pas tellement sur cette promesse, qu'il négligeât le service qu'il attendoit de lui : qu'on faisoit quelquefois par vengeance, ce qu'on ne faisoit pas par amour : qu'en un mot, s'il ne lui aidoit à le bien mettre avec la Marquise de Cœuvres, il se mettroit

bien avec la mere ; & qu'après cela, il lui feroit difficile, comme il lui avoit dit, de redevenir le patron.

Quoique tout cela fût dit en riant, il ne laissa pas de faire impression sur l'esprit du Cómte dé Fiesque : mais comme il lui étoit impossible de vivre sans savoir si sa Maîtresse étoit infidéle, il lui écrivit ces paroles, comme si c'eût été le Duc de Saux. Ainsi il fut obligé d'emprunter une autre main que la sienne, qui étoit trop connue de Madame de Lionne, pour pouvoir s'en servir.

Vous aurez fait un bien méchant jugement de moi, de la maniere que j'ai reçû toutes les honnêtetés que vous m'avez faites. Mais en vérité, Madame, quand on est entre les mains des Chirurgiens, ne fait-on pas mieux de ne pas faire semblant d'entendre, que d'exposer une Dame à des repentirs, qui font avec juste raison succéder la haine à l'amour ? Si l'on me dit vrai, je serai

ſerai hors d'affaire dans huit jours ; c'eſt bien du tems pour un homme, qui a quelque choſe de plus que de la reconnoiſſance dans le cœur. Mais ſouffrez que j'interrompe cet entretien, il excite en moi des mouvemens, qu'on veut qui me ſoient contraires juſqu'à une entiere guériſon. Je ſouhaite que ce ſoit bientôt, & ſouvenez-vous que je ſuis encore plus à plaindre que vous ne vous ſauriez l'imaginer ; puiſque ce qui ſeroit un ſigne de ſanté pour les autres, eſt pour moi un ſigne de maladie, ou du moins que cela aggrave la mienne.

Il eſt impoſſible de dire, ſi à la vûe de cette Lettre, Madame de Lionne eut plus de triſteſſe que de joie. Car ſi d'un côté, elle étoit bien aiſe des eſpérances qu'on lui donnoit, d'un autre elle fut fâchée de l'accident qui l'obligeoit d'attendre. Ainſi partagée entre l'un & l'autre, elle fut un peu de tems ſans ſavoir ſi elle feroit réponſe : mais celui qui lui avoit apporté la Lettre la preſſant

de se déterminer, son tempérament l'emporta sur toutes choses, & croyant de bonne foi avoir affaire au Duc de Saux, elle prit de l'encre & du papier, & lui écrivit ces paroles :

Lettre de Madame de Lionne au Duc de Saux.

JE croyois, il n'y a qu'un moment que le plus grand de tous les maux, étoit d'avoir affaire à une bête : mais à ce que je puis voir, celui d'avoir affaire à un débauché, est encore autre chose. Si vous n'étiez que bête, j'aurois pû espérer en vous parlant François encore mieux que je n'avois fait, vous faire entendre à la fin mon intention : mais que me sert maintenant que vous l'entendiez, si vous n'y sauriez répondre ? Je suis au désespoir de cet accident, & qui m'assûrera qu'on puisse jamais prendre confiance en vous ? Il y a tant de Charlatans à Paris, & si par

par malheur vous êtes tombé entre leurs mains, à quelle extrémité réduiriez-vous celles qui tomberont ci-après entre les vôtres? Si la bienſéance vouloit que je vous envoyaſſe mon Chirurgien, c'eſt un habile homme, & qui vous tireroit bien-tôt d'affaire. Mandez-moi ce que vous en penſez; car puiſque je vous pardonne déja une faute comme la vôtre, je ſens bien que je ne me pourrai jamais défendre de faire tout ce que vous voudrez.

O la folle, ô l'emportée, ô la gueuſe! s'écria le Comte de Fieſque, dès le moment qu'il eût vû cette Lettre; & ne faudroit-il pas que j'euſſe le cœur auſſi lâche qu'elle, ſi je la pouvois jamais aimer après cela? S'imaginant que c'étoit là ſon véritable ſentiment, il mit cette Lettre dans ſa poche, & s'en fut chez elle, où étant entré avec un viſage compoſé & contraint: Comme j'ai été long-tems de vos amis, Madame,

lui dit-il, il m'eſt impoſſible de renoncer ſi-tôt à vos intérêts : je viens vous en donner des marques, en vous offrant un homme qui eſt à moi, & qui eſt incomparable ſur de certaines choſes. Je veux parler de mon Chirurgien, vous ne le devez pas refuſer, & vous en aurez affaire ſans doute devant qu'il ſoit peu, prenant le chemin que vous prenez. Ce diſcours embarraſſa fort Madame de Lionne ; elle ſe douta en même tems de quelque ſurpriſe : mais le Comte de Fieſque, à qui la couleur étoit montée au viſage, & qui n'étoit pas ſi tranquille qu'il le croyoit ; Infame, continua-t-il, en tirant ſa Lettre, & la lui montrant, voilà donc les preuves que vous me deviez donner toute votre vie de votre amitié ! Qui eſt la femme, quelque perdue qu'elle fût, qui voulût écrire en ces termes ? Il faut que Monſieur de Lionne le ſache, & c'eſt une vengeance que je me dois.

Il m'en fera raiſon, puiſque je ne puis me la faire moi-même ; s'il a la lâcheté de le ſouffrir, j'aurai le plaiſir du moins de le dire à tant de monde, que je vous ferai connoître pour ce que vous êtes à tout Paris.

Il lui fit bien d'autres reproches, qu'elle ſouffrit avec une patience admirable ; car comme elle étoit convaincue, & qu'elle ſe voyoit entre ſes mains, elle avoit peur encore de l'irriter. Elle eut recours aux pleurs : mais il y parut inſenſible ; de ſorte qu'il ſortit tout furieux. Ses larmes, qui n'étoient qu'un artifice, furent bien-tôt eſſuyées : elle envoya querir en même tems le Duc de Saux, qu'elle conjura de la ſortir de cette affaire, lui diſant que comme on la lui avoit faite en ſe ſervant de ſon nom, il y étoit engagé plus qu'il ne penſoit. Pour l'obliger à ne lui pas refuſer ſon ſecours, elle lui promit le ſien auprès de ſa fille, & lui

tint parole en femme d'honneur. Car après avoir sû du Duc de Saux, les termes où il en étoit avec elle, elle acheva de disposer son esprit, qui étoit déja prévenu en sa faveur.

Cependant elle stipula avec lui, que cette intrigue se feroit sans préjudicier à ses droits; & pour s'assûrer contre l'avenir, elle lui demanda des arrhes de ses promesses. Le Duc de Saux avoit passé la nuit avec Louison d'Arquien, fameuse Courtisane, & n'étoit guere en état de lui en donner; mais croyant qu'un homme de son âge avoit de grandes ressources, il lui demanda si elle vouloit de l'argent comptant, ou remettre le payement à la nuit suivante. Madame de Lionne, qui savoit que tout le monde est mortel, crut que l'argent comptant étoit préférable à toutes choses: elle lui dit pourtant, que s'il n'avoit pas toute la somme sur lui, elle lui feroit crédit du reste jusqu'au tems qu'il lui demandoit.

Le

Le Duc de Saux entendit bien ce que cela vouloit dire : on prit une pile de carreaux, pour faire une table où compter l'argent; mais lorsqu'il vint à tirer sa bourse, elle se trouva vuide, au grand étonnement de l'un, & à la grande confusion de l'autre. Elle se déroba de ses bras avec un dépit plus aisé à comprendre, qu'à représenter, & comme il faisoit quelques efforts pour la retenir, & qu'il lui donnoit encore des baisers languissans : Que voulez-vous faire, Monsieur, lui dit-elle, & cherchez-vous à me donner de plus grandes marques de votre impuissance ? Je cherche à mourir, Madame, lui répondit le Duc de Saux, ou à réparer mon honneur; & il faut que l'un ou l'autre m'arrive dans un moment. Est-ce d'une mort violente, que vous prétendez mourir, lui dit-elle, en se moquant de lui ? Si cela est, vous avez besoin d'une corde; car il ne faut pas croire que votre

épée suffise pour cela. Et de fait, après n'avoir pas trouvé une seule goute de sang sur vous, lorsque vous en aviez tant de besoin, à plus forte raison n'en trouveriez-vous pas davantage, lorsque vous vous porteriez à une action si contraire à la nature. Elle fut se jetter sur une autre pile carreaux, en achevant ces paroles, & pour cacher son dépit, elle prit entre ses mains un écran qui se trouva par hasard auprès d'elle. Le hasard voulut encore justement que ce fût un de ceux, où les Barbouilleurs qui travaillent à ces sortes de choses, avoient peint l'histoire du Marquis de Langés, qui avoit été démarié à cause de son impuissance. Le congrès, ordonné par le Parlement, y étoit marqué comme le reste, & Madame de Lionne y ayant jetté les yeux : Vous voici dépeint, lui dit-elle, on ne peut pas mieux; & si vous vous souvenez de ce que vous nous disiez l'autre jour en parlant

lant de vos forces, vous trouverez que sans avoir demandé le congrès, comme l'homme que voici, vous avez aussi-bien operé l'un que l'autre. Vous n'avez plus qu'à vous marier après cela, c'est le moyen d'étendre votre réputation bien loin, & je ne désespere pas de vous voir aussi bien que lui sur ma cheminée.

Vous avez raison, Madame, lui dit le Duc de Saux, de m'insulter comme vous faites, & mon offense est d'une nature à ne me la jamais pardonner. Pour moi, je ne me connois plus, & après avoir bien rêvé à mon malheur, je ne puis l'attribuer qu'à une chose. Vous connoissez, continua-t-il, la poudre de Polleville; j'en ai mis ce matin par-tout. Que maudit soit la Vienne, (*a*) qui m'a donné cette belle invention, & qui pour me faire sentir bon, me fait devenir insensible! Mais, Madame,

(*a*) Fameux Baigneur en ce tems là, maintenant premier Valet-de-Chambre du Roi.

dame, le charme ne durera que jusqu'à ce que je me sois baigné : donnez-moi ce tems-là, je vous conjure, & si j'ai manqué à vous satisfaire quand j'y étois obligé, j'en payerai plûtôt l'intérêt. Souvenez-vous cependant que je ne suis pas le seul que la Vienne ait engagé dans cette malheureuse affaire : il en est arrivé autant au Comte de S. Pol : & pour marque que je vous dis vrai, c'est que l'autre jour il demeura court, comme moi auprès d'une belle-fille. J'avois traité cela de bagatelle : mais après l'avoir éprouvé moi-même à mon grand regret, ce seroit une héréfie que de ne le pas croire. Ces paroles consolerent Madame de Lionne : elle avoit oüi parler de l'aventure du Comte de S. Pol, & en ayant demandé les particularités au Duc de Saux, il lui dit ce qu'il en savoit. Cependant pour lui donner encore plus d'impression de la vérité, il lui chanta un couplet de chanson, qui

qui avoit été fait ſur cette aventure. C'étoit ſur un air du Balet de Pſyché ; en voici les paroles :

Qui l'eût crû qu'à vingt & deux ans,
Le plus vigoureux des Amans
Fût tombé aux piés d'une fille,
Sans vigueur & ſans mouvement ?
Foin du Polville,
Quand on a poudré ſon devant.

Elle lui laiſſa achever ce couplet ſans l'interrompre, car elle vouloit entendre tout au long l'effet, non pas de cette admirable pôudre, mais de cette poudre qu'elle jugeoit bien plus digne du feu, que les ouvrages de Petit, qui avoient été condamnés néantmoins par Arrêt du Parlement. Cependant quand il voulut pourſuivre la chanſon qui avoit un autre couplet : Alte-là, lui dit-elle, Monſieur le Duc, quoique vous ayez une des qualités des plus néceſſaires à un Muſicien, toutes les autres vous manquent, hors celle-là. Ainſi l'on

l'on peut dire que vous êtes de ceux à qui l'on donneroit une pistole pour chanter, & dix pour se taire. Le Duc de Saux lui fit réponse qu'il n'avoit rien à dire contre ses reproches, qu'après ce qu'il avoit fait, elle ne le maltraitoit pas encore assez. Cependant comme il s'humilioit si fort, il sentit une partie en lui qui commençoit à le vouloir dédire, & croyant, que sans attendre le bain, il pourroit rétablir sa réputation, il vint aux approches, qui lui donnerent encore l'espérance d'un heureux succès. Madame de Lionne fut extrêmement surprise, & grandement aise en même tems d'un changement si inopiné; néanmoins se défiant de son bonheur, elle voulut mettre la main dessus pour n'en plus douter; mais comme il est difficile de la tromper sur l'article, elle n'eut pas plûtôt touché, qu'elle connut bien que ce seroit se repaître de chimeres, que de se flatter d'une meilleure fortune.

Le

Le Duc de Saux en jugea de même, voyant que cette partie commençoit à pleurer, lors qu'il s'attendoit à lui voir prendre une figure plus décente. Il s'en alla dans un déſeſpoir, où il ne s'étoit jamais vû, & peu s'en fallut qu'il n'en donnât de triſtes marques.

Madame de Lionne ne le voulut pas laiſſer ſortir, ſans lui faire une nouvelle raillerie. Au moins, lui dit-elle, ne croyez pas, que pour ce qui vient d'arriver, je ne veuille pas être de vos amies. Une marque de cela, c'eſt que je vous ménagerai auprès de ma fille : bien-loin de lui dire que vous l'aimez, je ferai enſorte que vous ne vous trouviez jamais tête-à-tête avec elle. Ce ſera le moyen de conſerver votre réputation, & d'entretenir la bonne opinion qu'elle peut avoir de vous. Je crois, continua-t-elle, que c'eſt le meilleur ſervice que je vous puiſſe rendre en l'état où vous êtes, & je prétens bien

auſſi que vous m'en ayez obligation.

Le Duc de Saux ne jugea pas à propos de lui répondre, & s'en étant allé du même pas chez la Vienne : Tu me viens de perdre de réputation, lui dit-il, avec ton maudit Polleville, & je brûlerai la maiſon, & toi dedans tout le premier, ſi tu ne me promets de jetter dans l'eau tout ce qui t'en reſte. La Vienne qui le voyoit en colere, ne ſavoit ce que cela vouloit dire : mais le Duc de Saux lui ayant conté ſon malheur, ſans lui dire néantmoins le nom de la perſonne : Ma foi, lui dit la Vienne, vous nous la donnez belle avec votre Polleville : demeurez ici ſeulement trois ou quatre jours ſans voir Louiſon d'Arquien, le Comte de Tallard, ni perſonne qui leur reſſemble, & vous verrez ſi c'eſt ma poudre qui vous empêche de faire votre devoir. C'eſt une excuſe, ajoûta-t-il, qu'inventa aſſez adroitement le Comte de S. Pol, pour ſe diſculper envers

la

la Mignard, qu'il pressoit depuis long-tems de lui accorder un rendez-vous ; mais qui après avoir promis monts & merveilles à cette pauvre fille, ne put jamais faire la troisieme partie de ce que je ferois, moi qui ai deux fois plus d'âge que lui. Je ne lui veux point de mal de s'être tiré d'affaire comme il a pû : mais je lui aurois été plus obligé, de ne le pas faire à mes dépens. J'ai pour dix mille écus de Polleville chez moi, & vous n'avez qu'à débiter comme lui vos rêveries, pour m'envoyer à l'Hôpital.

La Vienne étoit sur le point de longue-main de dire à ces Messieurs-là, toutes leurs petites vérités, tellement que le Duc de Saux ne se fâcha point de s'entendre dire les siennes. Il lui dit au contraire, qu'il vouloit éprouver s'il avoit plus de raison que lui, & que pour cela il ne vouloit pas sortir de sa maison de quatre jours : qu'il seroit témoin

lui-même qu'il s'abſtiendroit de voir le Comte de Tallard, & Louiſon d'Arquien, & qu'il eût ſoin ſeulement de faire tirer en bouteilles, une piece de vin de Champagne que ſes gens avoient découverte dans le Cimétiere Saint Jean, aux deux torches : que pour ne la lui pas laiſſer boire tout ſeul, il allât avertir le Marquis de Sablé, & deux ou trois autres de ſes amis, qu'il leur donneroit à manger chez lui : qu'ils y pouvoient amener Madame du Meſnil, s'ils étoient aſſez habiles pour détourner la bête de l'enceinte de ſon vieux Maréchal, (1) qui ſe vantoit d'avoir une partie ſur ſon corps, auſſi dure que ſa jambe de bois. Que s'il demandoit cette femme, ce n'étoit pas pour faire la débauche avec elle, que les reſtes du Maréchal de Grancey n'étoient bons que pour le Marquis de Sablé, & non pas pour lui, qui

(1) *Le Maréchal de Grancey.*

qui aimeroit bien mieux coucher avec une femme médiocremene belle, & qui eût un galant bien fait, qu'avec une qui seroit toute charmante, & qui se produiroit comme elle à un aussi vilain homme qu'étoit ce Maréchal.

La Vienne lui dit qu'il faisoit bien d'être si délicat, & qu'il le donnoit assez à connoître en couchant tous les jours avec Louison d'Arquien, qui étoit le reste de toute la terre. Qu'au reste, comme ce n'étoit pas ses affaires, il n'avoit garde d'en parler; mais qu'à l'égard de la du Mesnil, il étoit bien-aise de l'avertir de bonne heure de ne la pas faire venir chez lui pour faire de sa maison une maison de scandale & de débauche: qu'ils y boiroient & mangeroient tout leur soû; mais que pour le reste, il n'avoit que faire de s'y attendre.

Il s'en fut après cela où le Duc de Saux lui avoit dit, & les conviés n'ayant pas manqué de s'y rendre

avec

avec la du Mesnil, on fit si bonne chere, que le Duc de Saux sentit dès ce jour-là, que le charme du Polleville ne dureroit pas long-tems. Sur la fin du repas, c'est-à-dire, entre la poire & le fromage, on leur vint dire qu'un homme demandoit le Marquis de Sablé. On lui fit dire d'entrer s'il vouloit, & l'on fut tout surpris de voir un Garde de Messieurs les Maréchaux de France. Il dit au Marquis de Sablé, qu'il avoit ordre de le mener au Fort-l'Evêque, ce qui effraya la Compagnie, qui ne savoit pas qu'il lui fût arrivé aucune affaire. Pour lui, il n'en fit que rire, & comme on s'apprêtoit de lui en demander le sujet; Va, va, retourne-t-en, dit-il à ce Garde, dire à ton vieux fou de Maréchal, que nous allons boire, à sa santé; qu'après cela nous baiserons sa Maîtresse, & que s'il en veut avoir sa part, il faut qu'il nous vienne trouver. Qu'on lui donne à boire, dit-il en même-tems,

s'addreſſant au buffet ; voilà tout ce qu'il a la mine d'avoir de ſa courſe.

Chacun connut bien, à ce qu'avoit dit ce Marquis, que le compliment venoit du Maréchal de Grancey ; & devant que le Garde eût le tems de boire ſon coup, l'on en fit tant de railleries, que quoiqu'il fût un des plus fieffés ivrognes qu'il y eût dans toute la Connétablie, il laiſſa la moitié de ſon verre, pour dire à ces Meſſieurs, qu'il priſſent garde à ne pas manquer de reſpect envers Monſeigneur le Maréchal. Chacun lui rit au nez à ce diſcours, & le Duc de Saux, qui étoit le plus près du buffet, ſe leva, ſous prétexte de lui faire boire le reſte de ſon vin : mais il le lui répandit malicieuſement ſur ſes habits, & ſur ſon linge. Le Garde voulut ſe fâcher : mais le Marquis de Sablé le rappaiſa en lui préſentant une autre raſade, & le priant de la boire à la ſanté de Monſeigneur le Maréchal. On lui en donna une autre après celle-là, &

enfin en un moment on l'enivra si bien, qu'il étoit le premier à médire de celui qui l'avoit envoyé. Quand ils l'eurent mis de si belle humeur, ils le renvoyerent, & comme le Maréchal de Grancey, impatient de savoir quel succès auroit eu sa députation, l'avoit conduit lui-même jusques à cent pas de la porte, il ne le vit pas plûtôt revenir, qu'il se jetta hors de la portiere de son carrosse pour lui demander, d'où venoit qu'il avoit été si long-tems. Il reconnut à la premiere parole que lui dit le Garde, qu'il étoit soû, & se mettant dans une colere nompareille, il demanda s'il n'y avoit point de canne dans son carrosse. Ne s'en étant point trouvé, il dit à un de ses Domestiques, nommé Gendarme, qui lui servoit de Valet-de-Chambre & de Sécretaire, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, qu'il lui défit sa jambe de bois, & qu'elle lui serviroit de bâton. Mais Gendarme lui

ayant dit que cela ne se pouvoit pas, il se jetta sur sa perruque, & déchargea sa colere sur lui. Gendarme se vengea, en lui écartant la dragée, & comme il étoit aussi grand parleur que son Maître, il eut le plaisir de lui disputer le terrein à coups de langue. Le Maréchal étant soû de le battre, fit approcher le Garde, qui s'étoit écarté, & l'ayant interrogé de nouveau, sa colere fut bien plus grande, quand il apprit que la du Mesnil étoit de la débauche. Car jusques-là, tout ce qui l'avoit fâché, étoit de savoir qu'elle eût vû le Marquis de Sablé en particulier, & il n'avoit point eu d'autre sujet de vouloir l'envoyer en prison.

Si-tôt que le Garde eut lâché la parole, il s'écria qu'il étoit perdu, & tenant la main à Gendarme : Ça, lui dit-il, oublions le passé, & dis-moi si je ne suis pas bien malheureux. Que ferons-nous, mon ami ? & sur-tout ne va pas dire cela à ma femme ; car

tu ſais qu'elle ne ceſſe de me dire que cette carogne ne vaut rien. Gendarme n'eût pas voulu, pour les coups qu'il avoit reçûs, que cela ne lui fût arrivé. Il ſe prit à rire dans ſa barbe, & ne lui vouloit point répondre. Le Maréchal le conjura encore une fois de mettre toute ſorte de rancune à bas, & pour l'obliger à être de belle humeur, il lui promit l'habit qu'il portoit ce jour-là. Gendarme ſe radoucit à cette promeſſe : néantmoins étant bien aiſe de le mortifier, ne vous l'avois-je pas bien dit, lui dit-il, auſſi-bien que Madame la Maréchale, que ce n'étoit qu'une P..... Si j'étois à votre place, je chaſſerois, dès que je ſerois au logis, ce coquin de bâtard qui ne vous appartient pas, & que vous nourriſſez cependant de la meilleure foi du monde, pendant que vous avez des filles, qui faute d'avoir dequoi, peut-être autant que par inclination ......; mais il ne s'agit pas

pas de cela maintenant, c'eſt pourquoi.... Ah traître, interrompit le Maréchal, tu raiſonneras donc toûjours ? Quoi, mon fils n'eſt pas à moi ? il ne me reſſemble pas comme deux gouttes d'eau ? il n'a pas les oreilles de Grancey, (1) marque indubitable qu'il eſt de la Maiſon ? Je te ferai pendre, & après t'avoir ſauvé de la corde à Thionville, il faut que je te renvoye à ta premiere deſtinée.

Gendarme ne put s'empêcher de répondre à ces invectives, quand même il eût ſçû qu'il l'eût dû encore plus maltraiter, qu'il n'avoit fait. Voilà qui eſt beau vraiment, lui dit-il, de prendre le parti d'un bâtard, & d'abandonner celui de ſes filles ! Je croyois que toute cette colere ne venoit que de ce que j'avois dit d'elles : mais à ce que je vois, c'eſt de quoi vous vous ſouciez le moins.

(1) *De grandes oreilles plattes.*

moins. Il eſt vrai, il a vos grandes oreilles ; mais eſt-ce une marque ſi indubitable qu'il vous appartient, comme vous croyez ? Combien de femmes mettent des enfans au monde, qui ont quelque choſe de particulier, parce que les Meres ſe ſont arrêtées à quelque objet déſagréable ? Votre M .. ne peut-elle pas avoir regardé .... il vouloit dire un âne, mais il n'oſa lâcher la parole, & ſe mit à bredouiller entre ſes dents. Comme cela lui étoit naturel, le Maréchal n'y prit pas garde, & s'étant radouci, parce qu'il lui avoit accordé les oreilles : Eh bien que ferons-nous donc, lui dit-il, & laiſſerai-je entre les mains de ces ſcélérats, une enfant qu'ils ont ſans doute enlevée par force ? Gendarme qui les ſavoit en débauche, & qui avoit ſoif à force d'avoir parlé & craché, crut qu'il pourroit gagner quelques verres de vin au buffet, s'il pouvoit obliger le Maréchal à les

aller trouver. C'eſt pourquoi après avoir fait ſemblant de rêver en lui-même, pour faire l'homme d'importance : Ma foi ſi vous me croyez, lui dit-il, nous irons de ce pas où ils ſont : cela ſervira à deux fins ; l'une, que vous ramenerez Madame du Meſnil chez elle, l'autre que vous empêcherez peut-être qu'il n'arrive quelque choſe qui ne vous plairoit pas. Car que ſait-on, il y en a quelquefois qui ont le vin paillard, & qui font rage dans ces ſortes d'occaſions. Mais n'eſt-ce point trop me commettre, lui répondit le Maréchal ? La belle délicateſſe que voilà ! lui dit Gendarme : & vous qui allez tous les jours où vous ſavez, ne pouvez-vous pas entrer chez la Vienne, où vont tous les gens de qualité ?

Ces raiſons ſuffirent pour réſoudre le Maréchal : mais étant bien aiſe de ſe faire accompagner d'un Garde, il voulut que celui qui étoit venu

avec

avec lui, le ſuivît. Cependant il ne ſe trouva point, & il étoit allé ſe repoſer ſur une boutique, où il étoit ſi bien enſeveli dans le ſommeil, que lorſqu'on l'eut trouvé, il fut impoſſible de le réveiller. Le Maréchal étoit d'avis que Gendarme endoſsât ſon harnois : mais celui-ci qui ne vouloit point être obligé de faire aucun compliment fâcheux, à des gens dont il n'étoit aſſûré ni de la diſcrétion ni du reſpect, le fit reſſouvenir, qu'il étoit trop connu de la Compagnie, pour ſe revêtir d'une autre figure. Le Maréchal s'étant rendu à ſes raiſons, il laiſſa cuver le vin à ce Garde, ſans interrompre ſon ſommeil.

Etant arrivé chez la Vienne, il monta auſſi-tôt en la Chambre où étoient ces Meſſieurs, ſans qu'on eût le tems de les avertir de ſa venue. Ils furent extrèmement ſurpris de le voir : mais celle qui le fut le plus, fut Madame du Meſnil ; & elle crut

bien

bien qu'après cela, il ne fourniroit plus à l'appointement. Le Duc de Saux, comme le plus considérable, prit la parole le premier, & dit au Maréchal, qu'ayant voulu faire debauche, il avoit été prendre ceux qu'il voyoit, & que de là ils avoient été enlever Madame du Mesnil, laquelle s'étoit extrèmement défendue; que cela les avoit obligés de la porter sur leurs bras jusques dans le Carrosse; mais qu'on voyoit bien que leur compagnie ne lui plaisoit pas, qu'elle n'avoit ni bû ni mangé, & qu'une autre fois ils n'ameneroient jamais personne par force.

Le Maréchal goba ce discours, & étant bien aise de le faire remarquer Gendarme, qu'il croyoit derriere lui, mais qui étoit déja au buffet à trousser un verre de vin, il donna un coup sur le bras d'un Laquais qui apportoit un ragoût pour le faire boire, & le fit tomber. Cela interrompit le discours qui étoit sur le

tapis, & il se crut obligé de s'excuser de ce qu'il avoit fait. Ils lui dirent tous que ce n'étoit rien, & qu'ils avoient fait si grande chere, qu'il y en avoit encore assez pour lui, & pour eux. Au même tems le Duc de Saux le prit par le bras, & l'obligea de s'asseoir entre Madame du Mesnil & lui, si bien qu'on recommença à manger de plus belle, & à boire de même. La du Mesnil, qui en avoit jusqu'à la gorge, affecta une grande sobriété, & une grande mélancolie, en quoi elle se contraignoit plus en l'un qu'en l'autre. Chacun lui disoit qu'elle devoit manger, maintenant qu'elle avoit ce qu'elle aimoit auprès d'elle : mais comme le Maréchal ne lui en parloit point, & qu'elle vouloit que ce fût lui, elle se défendoit avec un air languissant, ce qui donnoit sujet de rire à tous ceux qui savoient comment elle s'en étoit aquittée avant qu'il entrât. Le Maréchal, qui mouroit de faim, ne songeoit qu'à

qu'à remplir sa panse, & lâchoit bien quelquefois quelque parole, pour l'obliger à en faire de même; mais elle vouloit qu'il l'en pressât davantage. Enfin après qu'il eut rassasié sa grosse faim, il fut plus galant; & eut plus de soin d'elle. Elle fit mine de se rendre à ce qu'il vouloit, & quoique cela fût capable de lui faire mal, elle recommença à manger.

Chacun se récria là-dessus, & dit qu'on voyoit bien ceux qui avoient du pouvoir sur elle. Cela faisoit rire sous cape le Maréchal, & il donna si bien dans le panneau, qu'il ne fit que marcher sur les piés de sa Dame, en signe d'amitié. On poussa la débauche jusqu'à l'excès; & après avoir médit de tout le genre humain, ils médirent d'eux-mêmes. Le Maréchal dit au Duc de Saux, qu'il ne falloit pas s'étonner, s'il étoit si gros & si gras, & le Marquis de Ragni son frere si mince & si maigre; qu'il avoit été fait entre deux

portes, au lieu que l'autre avoit été fait dans un lit : que les coups fourrés étoient toûjours mieux fournis que les autres, & qu'il l'avertissoit, s'il ne le savoit pas, qu'il étoit obligé de porter respect au Duc de Roquelaure, comme à son propre pere. Le Duc de Saux, pour lui rendre le change, lui dit, qu'il ne pouvoit pas lui parler si précisément du sien, parce que sa mere avoit eu tant de galans, qu'il étoit impossible de dire auquel il devoit sa naissance ; que c'étoit dommage que ses filles n'eussent été élevées de la main d'une si habile femme, qu'elles ne seroient pas si glorieuses : que cependant il n'y avoit point de différence entre leur températment, & celui de leur grand'mere, sinon qu'elles avoient deux Princes pour galans, au lieu qu'elle avoit toûjours le premier venu : que cependant le bruit étoit qu'elles n'avoient pas eu toûjours le cœur si relevé : que si l'on en croyoit

la

la médiſance, elles n'avoient pas haï un de leurs domeſtiques : qu'il n'en falloit pas parler de peur de leur faire tort, & que même il étoit prêt de ſigner, pour leur faire plaiſir, que ce n'étoit qu'un conte inventé par quelque médiſant.

Le Maréchal de Grancey jura que c'étoit une fauſſeté ; qu'il étoit bien vrai que ce Domeſtique leur étoit plus agréable que les autres, parce qu'il étoit bien fait de ſa perſonne, qu'il ſe mettoit bien, & qu'il avoit de l'eſprit ; mais que voyant qu'on en parloit dans le monde, il l'avoit chaſſé, pour couper racine à toutes ces médiſances. Pour autoriſer ce qu'il venoit de dire, il demanda du vin, & dit qu'il vouloit boire encore quatre coups d'une main, & autant de l'autre : qu'après cela il jureroit la même choſe, & que c'étoit une preuve, qu'il n'avoit rien dit contre la vérité, puiſqu'on ſavoit bien que les ivrognes n'avoient pas l'eſprit de la déguiſer.

déguiser. On n'eut garde de lui contester une chose si authentique, & l'on se retrancha sur l'amour de Monsieur pour Mademoiselle de Grancey, & sur celui de Monsieur le Duc pour la Comtesse de Maré sa sœur. Cela donna lieu à un de la compagnie de faire cette chanson, qu'il chanta à l'heure même, sur l'air d'un Noël :

Laissez baiser vos Filles,
Illustre Maison de Grancey,
Laissez baiser vos Filles,
Leur cœur est bien placé :
Leur bonheur n'eut jamais d'égal,
C'est lui qui fait, par leur canal,
Couler chez vous le sang Royal ;
Ces deux Beautés si tendres,
Pouvoient-elles, dans leur saison,
Vous procurer deux Gendres
De meilleure Maison !

Le Maréchal étoit tellement en pointe de vin, qu'il voulut apprendre la Chanson, & la chanta avec les autres. Ils firent *chorus* long-tems sur le même air, après quoi chacun prit le

le parti de s'en retourner chez ſoi. Le Duc de Saux, ſans ſe ſouvenir de ce qu'il avoit promis à la Vienne, monta en carroſſe, réſolu d'aller coucher avec la du Meſnil, ſi le Maréchal de Grancey, qui l'avoit fait entrer dans le ſien, la pouvoit laiſſer en liberté. Pour cet effet il commanda à un de ſes Laquais de les ſuivre, & de lui en venir dire la réponſe, à un endroit qu'il lui marqua. Le Laquais ne tarda guere à revenir, & lui ayant appris que le Maréchal, après l'avoir remenée chez elle, s'en étoit retourné chez lui; il s'y fit mener, & y paſſa la nuit.

Comme il y avoit du vin ſur jeu, & qu'il n'étoit pas ſur le pié de ſe beaucoup contraindre, il ne s'apperçût pas ſi le charme du Polleville étoit rompu, & remit toutes choſes au lendemain. Mais il étoit encore endormi, lorſque Gendarme vint à la porte; & comme c'étoit de la part du Patron, & qu'on ne pouvoit pas la lui refuſer, la du Meſnil n'eut

n'eut le tems que de l'éveiller, & de le prier de se cacher derriere le rideau. Gendarme, qui pour faire enrager son Maître, remarquoit jusqu'aux moindres choses, apperçût, en lui faisant son compliment, qu'il y avoit une autre place que la sienne, qui étoit foulée; & impatient de l'aller redire au vieillard, il courut plus vîte qu'à l'ordinaire, si-bien que quand il arriva à l'Hôtel de Grancey, il étoit tout hors d'haleine.

Le Maréchal lui demanda pourquoi il étoit si échauffé. Pour vous dire, répondit-il, que vous êtes la plus grande dupe qu'il y eût jamais; que pendant que vous dormez ici tranquillement, on vous fait de belles affaires: que tous les enfans que vous pensez à vous, ont d'autres peres, malgré leurs belles oreilles; & qu'en un mot vous êtes cocu. Levez-vous seulement, continua-t-il, & vous verrez encore la bête au gîte, ou tout du moins le gîte si bien marqué, qu'il

sera

fera aifé de la fuivre à la pifte. Le Maréchal, qui favoit le plaifir qu'il prenoit à lui donner des foupçons, lui dit qu'il prît garde à ce qu'il difoit; qu'il y alloit de fa vie, & qu'il ne le lui pardonneroit plus. Cependant il demandoit fa jambe, fon caleçon, & fes habits: & il étoit fi preffé de fe lever, & Gendarme fi preffé de lui montrer ce qu'il avoit promis, que l'un oublia de lui demander fon brayer, & l'autre de le lui mettre.

Le branle du carroffe fit que le Maréchal s'apperçut le premier de la bévûe; il fallut retourner au logis pour le querir, & pendant ce tems-là le Duc de Saux s'habilla, & fortit. La du Mefnil, qui favoit que Gendarme ne l'aimoit pas, fit refaire fon lit en même-tems, & fe coucha tout au beau milieu. Ce fut un opera, que d'accommoder le brayer dans le carroffe. Gendarme juroit comme un charretier, que le Maréchal l'avoit fait exprès, pour donner le tems à l'oifeau de prendre

dre l'essor ; le Maréchal au contraire, que cela venoit de lui pour avoir une excuse : enfin c'étoit quelque cho- chose de fort divertissant que de voir leur dispute, & ils parloient si haut, que le monde s'amassoit déja autour du carrosse. Les Laquais qui étoient accoûtumés à ce manege, ayant fait retirer ceux qui vouloient s'arrêter, le Maréchal tira les rideaux, pour ne pas faire voir son infirmité à ceux qui ne la savoient pas.

La chose s'étant achevée avec grand'peine, ils continuerent leur chemin, & étant arrivés chez la du Mesnil, Gendarme fut fort étonné, de ne voir qu'une place foulée, au lieu de deux qu'il avoit remarquées. Le Maréchal, qui s'apperçut de sa surprise, eut peur qu'il ne voulût enfiler la porte, & pour le prevenir, y courut avec précipitation : mais n'ayant pas la jambe sûre, il tomba, & se fit beaucoup de mal. Gendarme, qui vit bien, que quoiqu'il n'eût pas

tort,

tort, tout alloit tomber ſur lui, prit ce tems-là pour s'échapper ; ce qui mit le Maréchal dans une furieuſe colere. Il jura qu'il le feroit pendre, ce qui raſſûra la du Meſnil, qui avoit eu peur d'abord qu'il n'eût plus de créance en lui qu'en elle.

Elle lui donna la main pour ſe relever, & quand il eut repris haleine, il lui avoüa franchement ce qui s'étoit paſſé, & lui demanda pardon de ſon ſoupçon. Comme elle le vit en ſi beau chemin, elle lui fit une forte réprimande, lui demanda ſi c'étoit-là la récompenſe de ce qu'elle faiſoit tous les jours pour lui, & n'oublia rien de ce qui pouvoit lui prouver ſon innocence, & engendrer en lui un extrème repentir.

Il lui en donna toutes les marques qu'elle pouvoit ſouhaiter : mais rien ne la perſuada tant, qu'un cierge d'une livre, qu'il envoya querir à l'heure même, pour le porter aux Quinze-vingts, en reconnoiſſance, diſoit-

disoit il, de ce que Dieu avoit permis qu'il eût découvert la méchanceté de Gendarme. Car quoiqu'il fît tous les jours une offrande de même nature à cette Eglise, comme celle-ci étoit plus forte de moitié que les autres, elle jugea qu'il étoit véritablement touché.

Pendant que le Maréchal se reposoit tranquillement à l'ombre de sa bonne fortune, le Duc de Saux songeoit à rétablir sa réputation auprès de Madame de Lionne. Cependant quelque confiance qu'il eût en son tempérament, & en sa jeunesse, non seulement il s'abstint de voir le Comte de Tallard, & Louison, mais il mangea encore de tout ce qui pouvoit contribuer à une vigoureuse santé. Ne doutant plus alors qu'il ne fût en état de combattre, il s'en fut sur le champ de bataille : mais il y trouva un autre combattant. Le Comte de Fiesque étoit revenu plus amoureux que jamais, & quoique ce qu'il avoit
fait,

fait, lui dût donner un grand mépris pour Madame de Lionne, & que Madame de Lionne de son côté ne dût pas souhaiter de le revoir, ils ne s'étoient pas plûtôt vûs, qu'ils s'étoient raccommodés. Il n'eut pas lieu d'en douter en arrivant. Comme on savoit qu'il étoit des amis de la maison, on le laissa entrer sans annoncer sa venue, & ne trouvant personne dans la chambre, il s'avisa de regarder au-travers de la serrure du cabinet. Il vit-là qu'ils étoient aux prises, ce qui ne l'auroit pas étonné, s'il n'eût sû leur querelle. Cependant, quoiqu'il vînt pour la même chose, & qu'il ne dût pas être content de voir la place prise, il s'assit tranquillement dans un fauteuil, se doutant bien que comme le Comte de Fiesque n'étoit pas un rude joüeur, il auroit bien-tôt achevé sa partie. En effet, elle ne fut pas plûtôt faite, qu'ils vinrent tous deux dans la chambre, & leur surprise fut grande de voir

voir un homme qu'ils n'attendoient pas, & qu'ils n'avoient eu garde de demander.

Le Duc de Saux, qui ſavoit que le ſilence augmenteroit encore leur confuſion, voulut les tirer de celle où il les voyoit, en le rompant. Et comme il n'y avoit que de la débauche à ſon fait, il avoit pris ſon parti à l'heure même, ſi bien qu'il ſe trouvoit une certaine liberté d'eſprit, qu'il n'eût eu garde d'avoir, ſi ſon cœur eût pris le moindre intérêt à ſon aventure. Je vous croyois de mes amis tous deux, leur dit-il. Sur ce pié-là je m'attendois que vous ne feriez point de réjoüiſſance ſans moi; vous ſavez qu'un raccommodement vaut une nôce, & cependant vous venez de vous donner les joies du Paradis, ſans m'y avoir appellé. Je n'ai jamais été curieux qu'aujourd'hui, mais j'en ſuis rebuté pour toute ma vie. La ſotte choſe de voir le plaiſir des autres

par

par le trou d'une ſerrure ! & je crois que ſi j'euſſe été encore au Collége, il m'en auroit coûté un péché mortel. Que ne laiſſez-vous, du moins, Madame, dit-il en s'adreſſant à Madame de Lionne, quelque Femme-de-chambre ici, on s'amuſeroit à peloter, en attendant partie. C'eſt un conſeil que je vous donne, & dont vous vous trouverez fort bien. Cela ôtera du moins la curioſité qu'on peut avoir, & vos affaires pourroient tomber entre les mains d'un homme qui n'en uſeroit pas auſſi bien que moi.

Quelque banqueroute qu'on ait fait à la vertu, il reſte toûjours une certaine confuſion dès que nos affaires ſont découvertes, ſur-tout à une femme qui a la pudeur en partage. Le Duc de Saux put remarquer cette vérité en Madame de Lionne, elle fut encore plus confuſe qu'auparavant; & quand ç'auroit été ſon mari qui lui eût parlé, je ne ſai ſi elle auroit fait

une

une autre figure. Elle avoit les yeux baissés, & si elle les levoit quelquefois, ce n'étoit que pour regarder le Comte de Fiesque, qu'elle sembloit exciter à prendre sa défense. Mais il étoit encore plus sot qu'elle; tellement que voyant qu'il n'avoit pas l'esprit de la tirer de ce mauvais pas: Voilà de quoi vos folies sont cause, dit-elle à ce Comte, vous avez fermé la porte contre ma volonté, & Monsieur le Duc aura vû sans doute que vous vous êtes émancipé à quelque bagatelle. Pardonnez-moi, Madame, en vérité, lui répondit le Duc de Saux, ce n'est point une bagatelle que ce que j'ai vû, à moins que vous n'appelliez de ce nom-là ce que nous appellons nous autres bonne fortune. Mais n'en rougissez pas, le Comte de Fiesque en vaut bien la peine; & avouez-moi seulement que le plaisir en est tout autre, quand on a eu quelque petite brouillerie.

Madame de Cœuvres entra sur ces entrefaites,

entrefaites, & tira sa Mere d'un grand embarras. Car le Duc de Saux, qui se sentoit pour elle, non pas une grande passion, mais du moins assez d'attachement pour prendre plaisir à l'entretenir, la tira dans la ruelle, & donna moyen à ces Amans de se remettre de leur trouble. Madame de Lionne, qui avoit le cœur grand, c'est-à-dire, à qui un seul Amant ne suffisoit pas, ne fut pas plûtôt sortie d'une inquiétude, qu'elle entra dans une autre. En effet, quoiqu'elle eût promis secours au Duc, il lui sembla que sa fille écoutoit trop attentivement ses raisons, & à chaque parole qu'il lui disoit, elle prêtoit l'oreille pour voir si elle ne se trompoit point.

Le Comte de Fiesque remarqua sa distraction, & lui en fit la guerre: mais il lui fut impossible de la détourner de son dessein. Enfin elle s'apperçut effectivement, comme elle se l'étoit imaginé, que sa fille étoit toute attendrie; & elle n'en douta plus,

principalement quand elle vit que, ſans ſe faire aucune violence, elle lui donnoit ſa main à baiſer. Le Duc de Saux ſortit dans le même tems, ce qui lui fit préſumer que leurs affaires étoient bien avancées, & que c'étoit ſans doute des arrhes d'une plus grande promeſſe. Elle ſe réſolut, ſi cela étoit, de traverſer ces Amans de tout ſon pouvoir, & s'étant défaite du Comte de Fieſque, elle envoya querir une chaiſe à porteurs, & fit ſemblant d'avoir à faire ce jour-là des emplettes. Cependant elle ne ſortit point qu'elle ne vît les chevaux au carroſſe de ſa fille, & s'étant miſe dans la chaiſe, elle ſe défit de ſes Laquais, ſous prétexte de quelque commiſſion. Cette affaire faite, elle fit arrêter les porteurs au coin de la rue, & leur commanda de ſuivre le caroſſe quand il ſortiroit. Elle ne fut pas long-tems en embuſcade : le caroſſe fut aux Tuilleries, du côté des Ecuries du Roi, & elle y fut preſque auſſi-tôt que ſa fille.

Comme elle s'étoit déguisée, elle eſpéra qu'elle ne la reconnoîtroit pas. Néantmoins ſe défiant de ſa taille & de ſon air coquet, qui la faiſoit remarquer entre mille autres, elle fit la boiteuſe & la ſuivit. La Marquiſe de Cœuvres fit deux tours d'allée, pour dépaïſer quelques perſonnes qu'elle avoit reconnues en entrant ; mais après cela, elle prit le chemin de la porte du Pont rouge, ce qui obligea ſa mere de doubler ſes pas. Comme elle avoit laiſſé quelque diſtance entre deux, il lui fut impoſſible d'y arriver ſi-tôt qu'elle eût voulu, tellement que quand elle vint à la porte, ſa fille étoit déja diſparue. Elle jetta les yeux de tous côtés, pour voir ſi elle n'en reconnoîtroit point du moins les veſtiges : mais tout ce qu'elle vit, fut un carroſſe ſans armes & ſans couleurs, qui s'éloigna ſi fort dans un moment, qu'elle l'eut bien tôt perdu de vûe. Elle fut fort fâchée de n'avoir pas une voiture toute prête pour le ſuivre ;

& elle résolut de n'y être pas attrapée la premiere fois, se doutant bien que si ses soupçons étoient véritables, ces Amans n'en demeureroient pas à cette entrevûe.

Mais elle n'avoit garde de se tromper, elle étoit trop habile sur cette matiere, & c'étoit justement dans ce carrosse qu'étoient entrés la Marquise & le Duc. Il la mena à Auteuil dans une maison que le Maréchal de Grancey avoit loüée à la du Mesnil, & dont elle lui permettoit de disposer quand il vouloit.

Ils n'y furent pas plûtôt arrivés, qu'il voulut voir s'il étoit encore ensorcelé. Mais il trouva que deux ou trois jours de repos aux hommes de son âge, étoient un remede merveilleux contre toutes sortes de charmes. Après l'avoir caressée deux fois, il fut bien aise de l'entretenir de quelque chose de divertissant, & il crut que rien ne le pouvoit être davantage, que ce qui lui étoit arrivé avec sa mere. La Marquise de Cœuvres lui

lui dit que cela ne se pouvoit pas, & que sa mere étoit trop attachée au Comte de Fiesque, pour avoir voulu essayer ses forces. Mais comme l'histoire n'étoit pas trop à son avantage, & qu'il n'y avoit point de sermens qu'il ne fît pour la lui affûrer, elle fut obligée d'y ajoûter foi, & l'empêcha par-là de jurer davantage.

Cependant elle eut encore d'autres marques que c'étoit la vérité, mais dont elle se seroit bien passée. Je veux dire que le Duc de Saux ayant voulu recommencer à la caresser, le charme se renouvella sur toutes les parties de son corps, de sorte qu'il devint perclus de ses membres. La Marquise de Cœuvres, qui étoit une des plus jolies femmes de Paris, crut que c'étoit lui faire affront, & s'en sentit touchée. Elle ne se contenta pas de lui en faire paroître quelque chose sur son visage, mais elle lui témoigna encore son ressentiment en ces termes: Je n'ai jamais été gourmande

ſur l'article, & ſi vous ſaviez ce que Monſieur de Cœuvres dit de moi là-deſſus, vous verriez bien que ce n'eſt pas ce qui me fait parler. Auſſi ai-je de la peine quelquefois à le ſouffrir, & cela lui fait dire ſouvent que je ne ſuis pas fille de ma mere, & qu'il faut qu'on m'ait changée en nourrice. Cependant quoique ma froideur le doive rebuter, il ne m'a jamais fait l'affront que vous me faites, je ne l'ai jamais vû demeurer en chemin; & il me ſouvient que la premiere nuit de mes nôces .... mais je n'ai garde de vous le dire, je vous ferois trop de honte: cependant c'eſt un Mari, & vous êtes un Amant. Mais quel Amant! Un Amant qui n'a pris ce nom-là que pour m'abuſer, & qui dès la premiere entrevûe me fait voir quelle confiance je dois avoir en lui. Mais encore vaut-il mieux que je n'aye pas été trompée plus long-tems; il y a remede par-tout, & je ſai le parti que je dois prendre. Le Duc de Saux n'étoit

n'étoit guere honteux de lui-même, toutefois il le fut à ces reproches, & pria Madame de Cœuvres de se laisser voir à découvert, lui assûrant que cela rétabliroit toutes ses forces.

C'étoit quelque chose qu'une promesse comme celle-là, & il y en auroit eu à sa place qui n'auroient pas hésité à lui accorder ce qu'il demandoit. Mais soit qu'elle se défiât de ses beautés cachées, ou qu'elle crût cela fort inutile, elle n'en voulut rien faire; de sorte que dès cette premiere entrevûe ils commencerent à être mécontens l'un de l'autre.

S'étant séparés de la sorte, ils ne prirent pas d'autre rendez-vous si-tôt; ce qui désespera Madame de Lionne, qui étoit tellement alerte sur ce qui les regardoit, que le Marquis de Cœuvres n'eût sû l'être davantage. Cependant, comme ce qu'elle avoit vû ne lui permettoit pas de douter de leur intelligence, elle crut qu'ils étoient encore plus fins qu'elle, &

prit un étrange parti là-dessus. Ce fut de faire avertir le Marquis de Cœuvres de prendre garde à la conduite de sa femme. C'étoit un si pauvre homme que ce Marquis, qu'il résolut d'assembler sa famille sur cette affaire. Tout y fut mandé jusqu'au grand'-pere le Maréchal ; & comme son rang & son âge lui acquéroient, sans contestation, la premiere place dans le Conseil, il écouta attentivement tout ce qu'on disoit, sans découvrir la moindre chose sur son sentiment. La plûpart furent d'avis qu'il falloit mettre la Marquise en Religion, & dirent que c'étoit-là ce qu'on devoit attendre d'un mariage si mal assorti : qu'il ne falloit jamais s'encanailler, & que si leur parent avoit épousé une personne de sa condition, il ne seroit pas réduit, comme il étoit maintenant, à demander justice. Quelques-uns rencherirent encore là-dessus, & dirent qu'un méchant arbre ne portoit jamais que de méchans fruits ; que la

mere ayant fait profeſſion toute ſa vie de galanterie, il falloit bien s'attendre que ſa fille lui reſſembleroit. Qu'il y avoit déja aſſez de P...... dans leur race, ſans y mettre encore celle-là : qu'il falloit non-ſeulement la mettre en Religion, mais encore lui empêcher de porter jamais le nom de la Maiſon.

Le bon-homme le Maréchal avoit rougi pendant ce diſcours, & tout ce qu'il y avoit de gens dans la compagnie qui l'avoient remarqué, avoient cru que c'étoit à cauſe du reſſentiment qu'il en avoit, ou de quelque mal inopiné qui lui étoit venu. Mais on vit bien, lorſqu'on eut ceſſé de parler, que ce n'étoit rien moins que cela, & l'on n'en put plus douter, ſi-tôt qu'on lui eût oüi tenir ce diſcours : J'enrage, corbleu, quand je vous entends parler de la ſorte. Vous faites bien les délicats, vous qui ne ſériez pas ici, non plus que moi, ſi nos meres n'avoient forligné. Nous

ſavons ce que nous ſavons, mais ſachez que le plus beau de notre nez ne vient que d'emprunt, & nous avons en ligne directe, auſſi bien qu'en collateralle, tant de ſujets de nous loüer des habiles femmes que nous avons dans notre Maiſon, que je m'étonne que vous en vouliez bannir celles qui leur reſſemblent. Quand j'ai marié mon petit-fils de Cœuvres avec Mademoiſelle de Lionne, croyez-vous que j'aye conſidéré ni qu'elle étoit fille d'un Miniſtre d'Etat, ni qu'elle avoit du bien, ni qu'elle avoit du crédit ? Ce ſont des vûes trop bornées pour un homme de mon âge & de mon expérience ; & toute ma penſée a été, qu'étant belle comme elle étoit, elle pourroit faire revivre la grandeur de notre Maiſon, laquelle, comme vous ſavez, tire ſa conſidération, non pas du côté des mâles, mais du côté des femelles. Si je me ſuis trompé, ce n'eſt pas ma faute ; mon intention a été bonne en cela,

cela, auſſi bien que dans mon mariage avec Mademoiſelle de Manicamp. En effet, ma femme étoit aſſez belle pour faire notre fortune à tous : mais la réputation de ſon frere lui a beaucoup préjudicié. Devant que je l'euſſe épouſée, je ſai qu'on lui fit une propoſition qui ne lui fut pas agréable, parce qu'elle a l'eſprit tourné du bon côté, & non pas comme ſon frere. Depuis cela, il lui eſt encore arrivé la même choſe : mais elle aimeroit mieux mourir que de ne ſe pas conformer aux ſentimens de la Maiſon où elle eſt entrée. La Maiſon d'Eſtrées pour être voiſine de Villers Coterets, ne s'accommode pas à ſon uſage, nous allons droit à Saint Germain ; & ſi la Marquiſe de Cœuvres a fait autrement, c'eſt en cela que je me déclare ſon ennemi capital. A-t-elle commerce avec le Chevalier de Lorraine, qu'on la brûle. A-t-elle commerce avec le Chevalier de Châtillon, qu'on la noye. A-t-elle commer-

ce avec le Duc de Luxembourg ; qu'on la pende. Et enfin ſi c'eſt de cela qu'on la veut accuſer, on n'a que faire de chercher d'autre bourreau. Mais ſi ce n'eſt que d'avoir recherché les plaiſirs que la nature nous permet, je me déclare ſon protecteur. Que tout cela cependant ſe paſſe entre nous, ſans que la Cour en ſoit abreuvée : les plus courtes folies ſont les meilleures, & nous n'avons que faire que tout le monde rie à nos dépens.

Le commencement de ce diſcours avoit ſcandaliſé toute la compagnie : mais elle trouva tant de bon ſens dans la fin, qu'elle réſolut de s'y conformer. On n'eut pas le tems néantmoins de recueillir les voix, car un Laquais étant venu dire au Maréchal que Leſſé, du Bail, & deux ou trois autres fameux joüeurs de trois dez, l'attendoient, il tira la révérence, en diſant qu'il tinguoit tout ce qu'ils feroient au préjudice de ſa déclaration.

L'E-

L'Evêque de Laon demeura le Président du Conseil de guerre, après que son pere fut sorti, & comme il étoit tout politique, & qu'il prétendoit que la faveur de Monsieur de Lionne ne lui nuiroit pas à lui faire obtenir le chapeau de Cardinal, qu'il a eu depuis, il dit qu'il s'étonnoit extrèmement de deux choses; l'une, qu'on fit le procès à sa Niéce sur un simple soupçon; l'autre, qu'on médît de sa famille. Que pour l'un, il falloit que les choses fussent claires comme le jour, avant que d'en venir-là; que pour l'autre, l'on savoit bien que la maison de Lionne s'étoit toûjours distinguée parmi les autres maisons de Noblesse de la province du Dauphiné. Que la malice qu'on avoit de nier une chose si avérée, étoit une preuve assez authentique du peu de foi qu'il falloit ajoûter à tout ce qui se disoit d'ailleurs. Que tant qu'il avoit été à Paris, il lui avoit tenu assez bonne compagnie, pour remar-

remarquer s'il y eut eu quelque déréglement dans sa conduite ; mais qu'il ne lui avoit jamais reconnu que des sentimens, dont toute sa famille devoit être contente. Qu'il y alloit prendre garde encore de plus près, & que tant que les négociations où il étoit appellé, lui permettroient de demeurer auprès d'elle, il s'y attacheroit tellement, qu'il en pourroit répondre mieux que personne.

Le Marquis de Cœuvres se crut obligé de le remercier de la peine qu'il vouloit bien se donner, & en lui faisant son compliment, il lui dit qu'on voyoit bien peu d'Oncles prendre les choses si fort à cœur qu'il faisoit. Mais il fut le seul de la compagnie, qui ne pénétrât par son dessein. Le bon Prélat étoit devenu amoureux de sa Niece, & comme il n'avoit pas le tems de filer le parfait amour, il avoit résolu de lui faire valoir ce service, & d'en demander une prompte récompense. En effet, l'assem-

l'aſſemblée ne fut pas plûtôt rompue, qu'il fut trouver la Marquiſe, & la prevenant par un regard, qui découvroit aſſez qu'elle en étoit la ſource, pour peu qu'elle y eût pris garde: Je ne ſai, Madame, lui dit-il, ſi vous ne vous êtes point déja apperçue de l'extrème paſſion que j'ai pour vous. Si je vous en avois parlé dès le moment que je l'ai ſentie, ç'auroit été dès le premier jour que je vous ai vûe: mais ces ſortes de déclarations n'appartiennent qu'à des étourdis, & j'ai toûjours cru pour moi, qu'avant que d'en venir-là, il falloit avoir prevenu la perſonne par quelque ſervice conſidérable. Si vous avez bien remarqué mon procédé, je n'ai guere laiſſé paſſer d'occaſion ſans le faire: cependant ç'a toûjours été ſi peu de choſe, en comparaiſon de ce que j'aurois voulu, que je n'ai pas eu la hardieſſe de me découvrir juſques-ici. Aujourd'hui les choſes changent de

de face, je viens de réduire dans le devoir une famille qui se déchaînoit contre vous, & qui ne parloit pas moins que de vous envoyer en religion. Je sai bien, Madame, qu'on ne vous rendoit pas justice ; mais enfin c'en étoit fait, si je n'eusse pris votre parti. Cela mériteroit quelque récompense pour un autre ; mais pour moi, je serai toûjours trop satisfait si vous me permettez seulement de vous voir, & de vous aimer.

La Marquise de Cœuvres avoit été tellement étonnée de sa déclaration, qu'elle avoit eu peine à croire ce qu'elle entendoit. Mais comme elle étoit sur le point de lui témoigner son ressentiment, ce qu'il lui venoit de dire d'ailleurs la surprit si fort, qu'elle oublia tout le reste pour lui demander ce qu'elle avoit fait, pour être si maltraitée. Je ne vous le puis dire, Madame, lui répondit l'Evêque, si ce n'est que

votre mari eſt jaloux. Il ne ſpécifie rien cependant de particulier, & tout ce que je puis comprendre, c'eſt que vous avez quelqu'un qui vous veut du mal, & qui vous a deſſervie auprès de lui. Mais n'appréhendez rien, il ſe repoſe maintenant ſur tout ce que je lui dirai de votre conduite, & je me ſuis chargé de vous éclairer de ſi près, que rien n'échappera à ma pénétration. Là-deſſus il lui fit le détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans l'aſſemblée, à la reſerve néantmoins de ce qu'avoit dit le bon-homme le Maréchal: car il vouloit que ce fût à lui ſeul qu'elle eût de l'obligation de l'avoir tirée d'affaire.

La Marquiſe fut ravie qu'on n'eût rien découvert de ſon intrigue, c'eſt pourquoi ſe tenant bien forte : Je ſuis bien malheureuſe, Monſieur, dit-elle, de me voir accuſée injuſtement, & quoique je ne veuille pas nier que je ne vous ſois obligée, vous me permettrez néantmoins de

vous dire, que vous effacez bien-tôt cette obligation par votre procédé. Vous devriez vous ressouvenir de votre caractere, & de ce que je dois à mon mari. Mais je vois bien ce que c'est, les contes qu'on a faits de moi, vous ont donné cette audace : & j'aurois encore lieu de vous estimer, si vous n'aviez cru, qu'ayant déja quelque penchant au crime, j'aurois moins d'horreur pour celui que vous me proposez. Je ne vous propose rien de criminel, répondit aussi-tôt l'Evêque, & vous avez tort de m'en accuser. Mais que demandez-vous donc, lui dit Madame de Cœuvres ? Que vous souffriez seulement que je vous adore, répliqua l'Evêque, & que je cherche toutes les occasions de vous rendre service. Quoi donc, lui répondit-elle, vous traitez de bagatelle qu'un Evêque aime une femme mariée, & qu'un Oncle tâche de séduire sa Niece ? Croyez-moi, si j'ai quelque cas à con-

consulter, vous ne ferez jamais mon Casuiste. Cependant obligez-moi, non pas de ne me voir jamais, puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher; mais de ne me tenir jamais de tels discours; car je n'aurois peut-être pas assez de discrétion pour le cacher à Monsieur de Cœuvres.

Ces paroles furent un coup de foudre pour cet Evêque, & quelque esprit qu'il eût, il demeura si court, qu'il ne put dire un seul mot. Un pauvre malheureux Prestolet, qui sollicitoit un dimissoire depuis longtems, s'étant présenté à lui un moment après, essuya tout son chagrin. Il lui dit mille choses fâcheuses, & ses gens, qui ne l'avoient jamais vû de si méchante humeur, ne sûrent à quoi attribuer un si grand changement. Cependant ils eurent eux-mêmes à souffrir de ce qui lui étoit arrivé: quand il fut à table, il trouva tout si mauvais, qu'il demanda si on le vouloit empoisonner. Enfin s'il eût

osé,

osé, il auroit battu tout le monde. Son amour ne s'éteignit pas pour cela, au contraire il augmenta par la difficulté: mais n'osant plus rien dire à la Marquise, de la maniere qu'il en avoit été reçû, il résolut de veiller de si près à sa conduite, qu'il lui fit faire par crainte, ce qu'il n'avoit pû lui faire faire par amour.

Cet Argus, malgré tous ses yeux, ne put rien découvrir de quelques jours; & quoique le Duc de Saux vînt à toute heure dans la maison, comme on le croyoit bien avec Madame de Lionne, & qu'il la demandoit le plus souvent, il prit si bien le change, que ce fut celui qu'il soupçonna le moins. Cependant comme il est difficile de tromper long-tems un amant, l'Evêque s'imagina bien-tôt que Madame de Lionne ne servoit que de prétexte, & que la Marquise recevoit les offrandes. Le Duc de Saux, qui n'avoit pas encore trouvé moyen de se raccommoder avec elle,

en cherchoit toutes les occasions. C'étoit pour cela qu'il venoit si souvent voir la mere, & comme il connoissoit le caractere de son esprit, & les nécessités de son tempérament: Madame, lui dit-il, dès la premiere fois qu'il la revit, voici un criminel qui se vient justifier devant vous, & quoique j'aye à mon tour à vous accuser, comme c'est moi qui ai fait la premiere faute, il est bien juste que je calme votre ressentiment, pour rendre le mien légitime. De quoi vous plaignez-vous, Monsieur, lui répondit-elle? est-ce de m'avoir trouvée avec Monsieur de Fiesque? Quel intérêt y prenez-vous, & après ce que j'ai vû, voulez-vous encore vous moquer de moi? Le Duc de Saux croyant qu'elle vouloit lui reprocher son impuissance. Je n'ai rien à dire, Madame, lui dit-il, & je vous ai déja avoüé que j'étois le plus criminel de tous les hommes. Mais à tout péché miséricorde, & me voici

tout

tout prêt à réparer ma faute. A ces mots il se mit en état de faire ce qu'il disoit ; mais quoique Madame de Lionne, n'eût jamais refusé personne sur l'article, elle lui dit d'un air méprisant qu'il se meprenoit, & qu'elle n'étoit pas Madame de Cœuvres. Que voulez-vous dire, Madame, répondit le Duc de Saux, en s'arrêtant, & pourquoi citer ici une femme qui ne songe pas à nous, & à qui nous ne devrions pas songer aussi? Me prenez-vous pour une bête, lui dit Madame de Lionne, & ne la vis-je pas entrer moi-même l'autre jour avec vous? Quoique le carosse fut masqué aussi-bien que vos Laquais, ne la suivis-je pas jusqu'à la porte des Tuilleries, & cela m'empêcha-t-il de démêler toute l'intrigue? Vous l'avez vûe, Madame, lui dit le Duc de Saux d'un air résolu? Oui, Monsieur, répondit Madame de Lionne, d'un même air, & de mes propres yeux. Et bien, Madame

Madame, lui dit-il d'un grand sérieux, en lui tendant la main, frappez-là, nous n'avons rien à nous reprocher l'un & l'autre, & j'ai vû aussi-bien que vous, des choses dont-il n'est pas besoin de rappeller la mémoire. Ne vous souvenez plus de l'aventure du carrosse, j'oublierai celle du cabinet. Qu'en dites-vous, & n'est-ce pas là se mettre à la raison? Cet entretien parut trop cavalier à la Dame, pour lui accorder aucune faveur, & continuant de se picoter l'un l'autre, ils se séparerent si chagrins, qu'ils crurent tous deux n'avoir jamais rien à se demander. Le Duc de Saux s'en étant retourné chez lui, n'y fut pas un quart d'heure, qu'il reçut ce billet de la Marquise de Cœuvres.



Lettre de Madame de Cœuvres, au Duc de Saux.

J'Avois dessein, il n'y a qu'une heure ou deux, d'envoyer savoir comment vous vous portiez de votre paralysie : mais je vous ai vû monter si gaiement dans votre carrosse, en sortant de chez Madame de Lionne, que j'ai cru qu'il seroit inutile de vous envoyer faire mon compliment. Une autre que moi s'étonneroit qu'elle eût fait ce miracle, après avoir essayé inutilement d'en venir à bout : mais je vois bien ce que c'est ; je n'ai pas l'expérience qu'elle a en beaucoup de choses, outre qu'il faut avoir beaucoup d'accès auprès des Saints, de quoi je ne me vante pas. Mandez-moi si elle a découvert la châsse pour cela, & si vous avez eu beaucoup de dévotion pour les reliques.

Le Duc de Saux ne fut point surpris de la guerre qu'elle lui faisoit. Cependant

pendant comme le Comte de Tallard étoit à la Campagne depuis quelques jours, que Louiſon d'Arquien étoit malade pour avoir été trop dévote, & qu'enfin il ſe ſentoit d'humeur à ne pas demeurer plus long-tems ſans compagnie, il lui fit cette réponſe :

Lettre du Duc de Saux à Madame de Cœuvres.

SI j'ai été chez Madame de Lionne, ce n'étoit que pour vous y voir : mais les perſonnes comme vous, ne ſe mettent pas à tous les jours, & il ſuffit qu'elles ſachent qu'on meurt pour elles, pour prendre plaiſir à la mort d'un malheureux. Je vous cherche depuis mon malheur pour vous dire, qu'il n'y a que vous qui me puiſſiez guérir. Si vous en voulez faire l'expérience ſur les deux heures après minuit, je ſai un ſecret infaillible de me rendre à la porte de votre appartement. Vous ſavez que vous ne riſquez rien, votre époux ne devant

revenir de Versailles que demain au soir. Pour peu que vous aimiez ma santé, vous accepterez le parti : vous savez qu'un vieux mal est dangereux ; & si vous laissez davantage enraciner le mien, prenez garde qu'il ne devienne incurable.

Madame de Cœuvres n'étoit pas si fâchée, qu'une offre comme celle-là n'appaisât sa colere. C'est pourquoi elle dit à celui qui lui avoit donné cette Lettre, qu'il n'avoit qu'à venir. Cependant celui-ci s'en étant retourné à l'Hôtel de Lesdiguieres, ne prit pas garde que l'Evêque de Laon étoit entré dans le cabinet du Duc de Saux, où il écrivoit une Lettre, & lui cria dès la porte : Bonne nouvelle, bonne nouvelle ! Le Duc de Saux lui fit signe des yeux de ne rien dire : mais c'en étoit assez pour cet Evêque, qui étoit alerte, & qui redoubla ses soupçons, quand il vit que celui qui avoit parlé, étoit l'Agent d'amour du Duc. Il ne put pourtant asseoir aucun jugement ;

gement ; mais comme il se doutoit que c'étoit quelque rendez-vous pour la nuit suivante, il résolut de faire si bonne garde, qu'il pût reconnoître si sa niece n'y avoit point de part. Car, comme j'ai dit ci devant, il s'étoit déja douté de la vérité, & cela parce que ce Duc, qui étoit l'indiscrétion même, avoit lâché des paroles devant lui, qui lui faisoient connoître qu'il n'avoit pas assez d'estime pour Madame de Lionne, pour lui rendre tant de visites. Ayant quitté le Duc, il eut beaucoup d'impatience que la nuit fût venue ; & quoique le plus grand déplaisir qui lui pût arriver, fut de voir ce qu'il cherchoit, toutefois son unique espérance fut qu'il découvriroit bien-tôt tout le mystere. L'heure qu'il souhaitoit étant enfin arrivée, il fit le pié de grue autour de l'Hôtel de Lionne ; & pour ne se point tromper, dès qu'il passoit quelqu'un, il l'alloit regarder sous le nez. Cela n'étoit pas trop beau pour un Evêque, & encore

pour lui qui faiſoit tant le ſérieux ; mais il avoit eu ſoin d'en ôter le ſcandale, s'étant défait de ſa croix, & ayant couvert ſa couronne d'une perruque, tellement que comme il avoit l'épée au côté, on l'eût pris pour un Cavalier d'importance.

Voilà dequoi l'amour étoit cauſe ; mais ce n'étoit pas dans ſa tête ſeulement qu'il rouloit ; & le bon homme Monſieur de Lionne, malgré toutes ſes occupations, & ſon âge, qui étoit déja avancé, n'en étoit pas plus exempt que les autres. Soit qu'il ſoit impoſſible à un homme de ſe paſſer de femme, ou qu'il crût faire enrager la ſienne, en faiſant une Maîtreſſe, il en avoit une qui étoit la femme d'un bon Bourgeois ; & pendant qu'il avoit donné à ſon mari un emploi qui l'éloignoit de ſa maiſon ; il ſe délaſſoit avec elle des grandes affaires, dont le Roi ſe repoſoit ſur lui. Il arriva que ce ſoir même, il venoit de la quitter ; & comme il s'en revenoit tout

tout ſeul à pié avec un Valet-de-Chambre, de qui il ſe ſervoit dans ſon amour, l'Evêque, qui croyoit que tout le monde dût être le Duc de Saux, s'en fut à lui pour le regarder ſous le nez, & le valet-de-Chambre de Monſieur de Lionne, qui craignoit que ce fût un voleur, lui appuya en même-tems ſur le ventre un piſtolet qu'il tenoit ſous ſon manteau. L'Evêque, dont le métier n'étoit pas d'être brave, dit à ce Valet-de-chambre, qu'il prit de ſon côté pour un voleur, de ne le pas tuer, & que s'il ne falloit que lui donner la bourſe, il étoit prêt de le faire. Comme il étoit tous les jours chez Monſieur de Lionne, ſa voix fut auſſi-tôt reconnue du Maître & du Valet; ſi bien que ce dernier tout ſurpris, lui répondit auſſi-tôt, qu'il n'avoit rien à craindre, & que c'étoit Monſieur de Lionne. Monſieur de Lionne, qui vouloit ſe cacher, fut fâché que ſon Valet-de-chambre l'eût découvert par

son imprudence : mais comme la chose étoit faite, & qu'il avoit aussi reconnu la voix de l'Evêque, il prit la parole, & lui demanda par quelle aventure il s'étoit déguisé comme il étoit. Le bon Prélat fut au désespoir de cette rencontre, & quoiqu'il passât pour avoir l'esprit présent en toutes choses, il fut fort embarrassé. S'il eût pû s'esquiver, il l'auroit fait volontiers : mais Monsieur de Lionne, & son Valet-de-chambre avoient reconnu son visage, aussi-bien que sa voix, malgré le déguisement; & le dernier lui demandoit déja pardon de lui avoir presenté le pistolet, lui disant qu'il n'étoit pas si criminel, personne ne le pouvant reconnoître en l'état qu'il étoit.

Ces excuses donnerent le tems au bon Prélat de prendre son parti, & ayant avoüé une partie de la vérité à Monsieur de Lionne, c'est-à-dire, qu'il étoit là pour prendre garde s'il ne verroit pas venir le Duc de Saux, qu'il

qu'il ſoupçonnoit de vouloir débaucher la Marquiſe de Cœuvres ; il lui tût l'autre, qui étoit pourtant la véritable cauſe de la peine qu'il ſe donnoit. Monſieur de Lionne, qui connoiſſoit la foibleſſe humaine, & qui par conſéquent croyoit ſa fille capable de tout, loüa ſon zele, & s'offrit de faire le pié de grue avec lui. Cependant il envoya toûjours devant ſon Valet-de-chambre, à qui l'Evêque n'avoit pas jugé à propos de découvrir ſon ſecret, ayant parlé exprès tout bas à l'oreille de ſon Maître. Ils ſe ſéparerent tous deux pour mieux découvrir les allans & les venans ; mais leurs peines auroient été inutiles, ſi le Valet-de-chambre, qui étoit curieux de ſon naturel, n'eût veillé de ſon côté, pour voir ce que tout cela vouloit dire.

Comme il avoit les yeux alertes de toutes parts, il vit qu'un homme eſcaladoit les murailles du jardin ; ce que les ſentinelles ne purent voir,

pour être d'un autre côté. De-là il le vit entrer par une fenêtre qui répondoit sur le parterre, qu'on lui tenoit ouverte ; après quoi ayant disparu, ce lui fut un sujet d'une profonde méditation. En effet, comme il se doutoit bien qu'il falloit qu'il y eût de l'amour sur le jeu, & qu'il ne pouvoit l'appliquer qu'à sa Maîtresse, ou à la fille du logis, il étoit incertain s'il en devoit aller avertir son Maître, à qui il ne savoit si son avis seroit agréable ou non. Pendant qu'il raisonnoit en lui-même sur ce qu'il devoit faire, le Duc de Saux, qui étoit entré, tâchoit de se couler dans l'appartement de la Marquise de Cœuvres, qui n'étoit pas éloigné de-là. Mais il se sentit tout d'un coup arrêté par le bras, & celle qui l'arrêtoit étoit Madame de Lionne, qui avoit donné rendez-vous au Comte de Fiesque, & qui croyoit que c'étoit lui. Est-ce toi, lui dit-elle en même-tems, mon cher

Comte?

Comte ? Hé que tu as tardé à venir !

Le Duc de Saux, qui reconnoiſſoit bien la voix de Madame de Lionne, garda le ſilence : ce qui la ſurprit, craignant qu'elle ne ſe fût mépriſe. Pour s'en éclaircir, elle lui jetta ſes bras au col, & ayant ſenti qu'il étoit plus gros & plus gras que ſon ami, elle fit un grand cri, qui auroit réveillé toute la maiſon, ſi chacun, à la réſerve du Valet-de-chambre, n'eût été enſéveli dans un profond ſommeil. Le Duc de Saux, qui avoit peur que ſon imprudence ne leur fît des affaires à tous deux, prit alors le parti de rompre le ſilence, ce qu'il fit en ces termes, mais le plus bas qu'il lui fut poſſible : A quoi penſez-vous, Madame, lui dit-il, & n'avez-vous pas le jugement de voir que vous nous allez perdre ? S'il n'y avoit que mon intérêt qui me fît parler, je ne dirois rien, & me tirerois d'affaire comme je pourrois : mais que dira votre mari, & quelque ex-

cuſe que vous puiſſiez chercher, ne croira-t-il pas que c'eſt vous qui m'avez fait venir ?

Ces paroles, cette voix, qu'il lui fut facile de reconnoître, firent faire réflexion à Madame de Lionne qu'il avoit raiſon. Quoi ! c'eſt donc vous, Monſieur le Duc, lui dit elle, & que venez-vous chercher ici ? Je ne vous mentirai point, Madame, lui dit-il, je ne vous cherchois, non plus que ce n'étoit pas moi que vous cherchiez : c'eſt pourquoi ſi vous m'en croyez, vous me laiſſerez continuer mon aventure, de peur que je n'interrompe la vôtre ; & voilà comme entre gens comme nous, il faut vivre dans le ſiecle où nous ſommes. La propoſition étoit fort honnête, & fort raiſonnable, comme il eſt aiſé de juger : mais ſoit qu'il y eût déja long-tems qu'elle eût envie de tâter de lui, ou que le tems du rendez-vous du Comte de Fieſque étant paſſé, il lui fût inſuportable de paſſer

la nuit toute ſeule, pendant que ſa fille la paſſeroit en compagnie, Non, non, Monſieur le Duc, diſoit-elle, cela n'ira pas comme vous le penſez. Je ſai que c'eſt à ma fille que vous en voulez: mais ne lui en déplaiſe, ni à vous, je profiterai de l'occaſion, puiſqu'elle s'offre ſans que j'y penſe. Apparemment le charme du Polleville eſt paſſé, & il faut que vous m'en donniez des marques tout à l'heure.

A ces mots, qui ſe diſoient le plus bas qu'elle pouvoit, de peur que quelqu'un ne l'écoutât, elle voulut l'emmener dans ſa chambre. Mais lui, qui ne pouvoit conſentir au change: Ah, Madame, lui dit-il en ſe faiſant tirer de force, j'ai promis à Madame de Cœuvres que je l'irois trouver, je ne puis lui manquer de parole, & permettez du moins, que je m'aille dégager d'avec elle, après quoi je vous promets de vous donner toute ſorte de contentement. La Dame ne fut pas ſi crédule, qu'elle ſe voulût

fier à lui ; comme elle avoit éprouvé ſes forces, & qu'elle ſavoit qu'elles n'étoient pas ſuffiſantes pour toutes deux, elle ne voulut jamais ſouffrir qu'il la quittât : mais lui de ſon côté s'étant obſtiné à n'en rien démordre, elle propoſa un milieu à cela, qui fut d'aller querir elle-même ſa fille. Il accepta ſa propoſition, ne ſe pouvant tirer autrement de ſes mains. Mais avant qu'elle y allât, elle le conduiſit dans ſa chambre, où elle l'obligea de ſe mettre au lit, lui diſant qu'elle alloit amener ſa fille, & qu'il coucheroit entre deux. Si le ſcrupule eût été grand chez le Duc de Saux, une pareille propoſition étoit capable de l'effrayer : mais les gens de Cour n'ayant peur de rien, il lui fit réponſe qu'il les attendroit de pié ferme, & qu'il y avoit long-tems qu'il n'avoit mis du Polleville. La Dame étoit ſi preſſée de ſes néceſſités, qu'elle eût vû volontiers à l'heure même s'il lui diſoit vrai ou non : mais lui n'en étant

pas

pas d'accord, il lui fallut aller querir ſa fille, qui attendoit le Duc en bonne dévotion. Ainſi elle ne fut point ſurpriſe d'entendre marcher dans ſon antichambre : mais quand au lieu de lui, elle vit ſa Mere, elle le fut beaucoup. Si Madame de Lionne n'eût pas craint de perdre le tems, elle lui auroit demandé volontiers pourquoi elle veilloit ſi tard, & ſi c'étoit ſon mari qu'elle attendoit : mais lui étant extrèmement cher, elle ne lui fit point de queſtions inutiles. En effet, tout ſon compliment aboutit, qu'elle vint dans ſa chambre, & qu'elle avoit quelque choſe de conſéquence à lui apprendre.

Quoique ce compliment fût poſitif, Madame de Cœuvres, qui appréhendoit de manquer ſon rendez-vous, chercha à s'en excuſer : mais ſa Mere lui ayant dit encore une fois la même choſe, & même y ayant ajoûté, que c'étoit pour ſon bien, elle ſe conforma à ſa volonté. Ce ne fut pas cependant

pendant ſans une crainte extraordinaire, ne pouvant s'imaginer autre choſe, ſinon que ſes affaires étoient découvertes, & que c'étoit ſans doute quelque avis qu'elle avoit à lui donner touchant ſa conduite. Cette penſée, jointe à cela l'heure indûe qu'il étoit, l'ayant fait marcher ſans dire une ſeule parole, elles arriverent dans la chambre, où la Marquiſe de Cœuvres fut grandement ſurpriſe de trouver le Duc de Saux au lit. Cependant elle entra en même-tems dans une furieuſe colere contre lui, croyant qu'il l'avoit ſacrifiée, & elle alloit un peu décharger ſa bile, quand Madame de Lionne, qui voyoit que la nuit s'avançoit, & qui n'en vouloit pas perdre les reſtes inutilement, lui dit le plus ſuccintement qu'il lui fût poſſible, comme elle avoit trouvé le Duc, & de quoi ils étoient convenus enſemble. Cela appaiſa un peu la colere de la jeune Dame; & quoiqu'elle fût fâchée d'être obligée de faire

faire part à sa Mere d'une chose quoi elle s'étoit attendue toute seule elle l'aima néantmoins encore mieux, que si le Duc lui eût fait une infidélité. Cependant elle fit beaucoup de façons devant que de se résoudre à accepter le parti qu'on lui proposoit : mais Madame de Lionne, qui voyoit que cela lui faisoit perdre du tems, l'ayant menacée de la perdre si elle n'obéissoit, & le Duc de Saux l'en conjurant d'un autre côté, elle se deshabilla, moitié par obéissance, moitié parce qu'elle eût déja voulu être au lit. Madame de Lionne en fit autant de son côté, & comme elles savoient bien toutes deux qu'il leur devoit arriver cette nuit-là une bonne fortune, elles s'étoient munies d'un habit fort aisé à ôter, tellement que cela fut bien-tôt fait. On eût dit même qu'on auroit promis quelque grande récompense à celle qui seroit deshabillée la premiere, tant elles paroissoient pressées.

Pendant

hors du Royaume, l'ambition prit la place de l'amour & finit un inceste, à quoi la Marquise ne s'étoit abandonnée qu'à son corps défendant.

Pour ce qui est de Madame de Lionne, son mari ne la pouvant plus souffrir devant ses yeux, la mit en Religion : ce qui donna lieu de causer au public, qui ne douta point néanmoins que ce ne fût pour quelque amourette. Car la Dame avoit la réputation d'être fragile, en quoi certes l'on ne se trompoit pas. Cependant comme chacun étoit en peine de savoir au vrai tous les tenans & tous les aboutissans, le Duc de Saux prit soin de les apprendre. Il publia lui-même son aventure ; & quoiqu'il crût bien que cela ne lui donneroit pas bonne réputation, il aima mieux passer pour indiscret, que de se priver du plaisir de parler. Le bruit s'étant répandu dans Paris, on trouva cette aventure si rare, que ce fut le sujet de tout l'entretien pendant quelques jours ;

&

& cela donna lieu à un homme de la Cour de faire ces deux couplets de chanſon, ſur le même air qu'étoient faits ceux touchant le Polleville.

Un jour de Lionne, dit-on,
Trouva de Saux en caleçon,
Qui portoit ſon ſac & ſes quilles,
Sans appréhender le hola.
Pour du Polleville,
Il n'en avoit point ce jour-là.

D'abord il voulut faire gille, (*bis*)
Mais de Lionne en courroux,
Lui dit, pourquoi fuyez-vous?
Si vous cherchez ma fille,
Profitons du rendez-vous:
Mais accordons-nous,
Faiſons cocu mon époux,
Et puis je la laiſſe à vous;
Mais accordons-nous,
Je ſuis Mere facile,
Profitons du rendez-vous.

Ainſi finit l'intrigue du Duc de Saux, & de Madame de Lionne & de ſa fille. Pour ce qui eſt de Monſieur de

de Lionne, il mit ſa femme en Religion, & conçut tant de regret de ce qu'il avoit vû, qu'il en mourut bientôt après. Elle ne fut pas fâchée de ſa mort : mais elle eſt devenue ſi vieille & ſi couperoſée, qu'elle eſt obligée maintenant de ſe contenter du Comte de Fieſque, que la néceſſité oblige de ſon côté de paſſer par-deſſus beaucoup de choſes, qui n'accommoderoient pas un Amant plus délicat. Pour ce qui eſt de ſa fille, ſoit que ſon mari ait eu quelque avis ſecret de ſon intrigue, ou qu'il ſoit inconſtant de ſon naturel, il ne paroît pas beaucoup s'en ſoucier, ſi bien qu'elle eſt preſque toûjours à la campagne.



HISTOIRE

HISTOIRE DE LA MARÉCHALE DE LA FERTÉ.

CE que je viens de dire de Madame de Lionne, est une étrange chûte pour une femme qui avoit aspiré au cœur du Roi. Cependant ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai à conter de la Maréchale de la Ferté, qui est mon autre Héroïne, mais une Héroïne illustre, & dont on auroit peine à trouver la pareille, quand on chercheroit dans tout Paris, qui cependant est un lieu merveilleux pour ces sortes de découvertes. Quoi qu'il en soit, elle ne se vit pas plûtôt déchûe des espérances dont j'ai parlé ci-dessus, qu'elle chercha à s'en consoler ; ce qui ne lui

lui fut pas bien difficile, puisque celui qui lui fit perdre une si belle idée, fut un homme qui n'en valoit guere la peine. Elle étoit de bonne race, & le Maréchal de la Ferté en l'épousant, avoit été plus hardi que dans toutes les entreprises de la guerre qu'il avoit jamais faites. Car il falloit ou qu'elle eût été changée en nourrice, ou qu'elle ressemblât à toutes ses parentes, qui avoient été du métier; en quoi on voyoit un bel exemple dans sa sœur la Comtesse d'Olonne, que Bussi a tâché, autant qu'il a pû, de rendre fameuse, mais où il n'a perdu que ses peines, la copie qu'il en a faite n'approchant en rien de l'original. Cette femme, quoique d'une beauté fort médiocre, & beaucoup au-dessous de celle de sa sœur, présumoit néantmoins tant d'elle-même, qu'elle croyoit que tout le monde dût être enchanté de son mérite. Son mari, le plus brutal homme qui fut jamais, se doutant bien qu'il avoit beaucoup

risqué

rifqué en l'époufant, lui avoit fait un compliment fort cavalier le lendemain de fes nôces. Corbleu, Madame, lui avoit-il dit, vous voilà donc ma femme, & vous ne doutez pas que ce ne vous foit un grand honneur : mais je vous avertis de bonne heure, que fi vous vous avifez de reffembler à votre fœur, & à une infinité de vos parentes qui ne valent rien, vous y trouverez votre perte. La Dame, qui avoit pris fa brutalité de la nuit pour un excès d'amour, fut détrompée par ces paroles ; & comme il paffoit dans le monde pour n'y avoir point de raillerie à faire avec lui, elle fe contint quelque tems, mais non pas fans faire grande violence à fon tempérament.

Les emplois qu'il avoit à la guerre, & qui l'éloignoient d'elle une grande partie de l'année, lui donnoient cependant beau jeu pour le tromper. Mais il y avoit pourvû en laiffant des gens auprès d'elle, qui l'obfervoient fi exactement, qu'elle ne pouvoit faire

un pas ſans qu'il en fût averti. Il lui avoit défendu en partant de voir la Comteſſe d'Olonne, craignant qu'une ſi méchante compagnie, joint à cela ſon tempérament, dont il avoit reconnu les néceſſités dans le particulier, n'aidât beaucoup à la corrompre. La Comteſſe qui ſavoit cette défenſe, lui en vouloit un mal à mourir, prétendant que cela la décrioit plus dans le monde que ſa conduite; & comme la vengeance eſt ordinairement le péché mignon des Dames, elle n'eut point de repos qu'elle ne l'eût rendu ſemblable à ſon mari, c'eſt-à-dire, qu'elle ne lui eût fait porter des cornes. Pour cet effet, s'étant ouverte au Marquis de Beuvron qui l'aimoit, elle l'excita à lui rendre ce ſervice; eſpérant que comme il étoit bien fait & qu'il avoit de l'eſprit, il lui ſeroit facile de ſupplanter un jaloux, & qui n'avoit pû plaire à ſa ſœur, que parce qu'il avoit fait ſa fortune.

Le

Le Marquis de Beuvron ressembloit au Duc de Saux, & il n'étoit pas assez scrupuleux pour appréhender l'inceste qui lui étoit proposé, supposé que la Dame lui eût plû : mais s'imaginant que la proposition qui lui étoit faite, n'étoit à autre fin que de l'éloigner, & donner beau jeu au Duc de Candale dont il commençoit à devenir jaloux, il la reçut si mal, que la Comtesse d'Olonne vit bien qu'il falloit qu'elle s'adressât à un autre, si elle vouloit réussir dans son projet.

De se fier à un inconnu dans une affaire si délicate, c'est-à-dire, à un homme sur qui elle ne pût pas compter absolument, c'étoit risquer beaucoup, puisque c'étoit mettre son honneur en compromis, & faire dire des choses qui n'auroient pas été fort agréables. Cependant comme elle ne s'étoit pas encore abandonnée à ce nombre infini de gens, comme elle a fait depuis, elle fut fort embarrassée sur qui faire tomber son choix. Enfin,

après y avoir pensé, ce fut sur son mari, en qui elle crut avoir remarqué autrefois quelques regards pour sa sœur, qui n'étoient pas tout-à-fait indifférens, & à qui d'ailleurs elle se croyoit obligée en bonne politique de donner de l'occupation, afin qu'il ne prît pas garde de si près à ses affaires. Elle ne se trompoit pas dans ce qu'elle avoit cru connoître de ses sentimens, il l'auroit volontiers changée pour la Maréchale, en quoi néantmoins il n'auroit pas beaucoup gagné. Mais comme ce n'étoit pas un esprit, ni un homme fait comme il falloit pour cette conquête, ce fut en vain qu'elle l'anima, & le pauvre sot n'eut pas l'esprit d'en avoir les gants; quoique la défense du Maréchal ne fût pas pour lui, mais seulement pour sa femme, ce qui lui donnoit moyen de la voir à toute heure. La Comtesse qui savoit tout ce que faisoit son mari, par le moyen du Marquis de Beuvron, qui
avoit

avoit trouvé le secret de se mettre aussi bien auprès de lui, qu'il étoit auprès d'elle, ayant appris combien ses affaires étoient peu avancées, vit bien qu'il falloit encore changer de batterie : de sorte qu'après avoir roulé diverses choses dans son esprit, elle s'arrêta sur une où elle crut mieux trouver son compte. Elle avoit remarqué, pendant qu'elle voyoit sa sœur, qu'elle avoit un Valet-de-chambre parfaitement bien fait, qui même sentoit son bien ; ainsi croyant que si elle lui pouvoit inspirer le dessein d'aimer sa Maîtresse, à quoi son âge, & l'occasion qu'il avoit d'en devenir amoureux, vouloient qu'il prêtât l'oreille facilement, ce lui seroit un moyen de signaler sa vengeance.

S'étant mise cette affaire en tête, elle envoya querir un matin ce Valet-de-chambre, & fut fort contente de son esprit, qui étoit la piece la plus nécessaire pour faire réussir son dessein.

fein. Ce qui lui plût encore beaucoup, c'eſt que ce garçon, qui étoit d'une honnête famille, & que la néceſſité avoit obligé à ſe mettre en condition, ne lui voulut rien dire de ſa naiſſance; ſur quoi elle inventa une choſe fort adroite, & qui ne lui ſervit pas peu. Ce fut de faire inſinuer à ſa ſœur par le Marquis de Beuvron, que c'étoit une perſonne de qualité, & qu'il falloit abſolument qu'il fût amoureux d'elle, pour s'être déguiſé de la ſorte. La Maréchale, qui n'avoit peut-être point fait de réflexion juſques-là ſur ſa bonne mine, eut plus d'attention après cela à le regarder; & comme elle le trouva parfaitement bien fait, & qu'on ſe met facilement en tête ce que l'on ſouhaite, elle prit pour une vérité la fable qu'on lui avoit débitée. Pour en être plus ſûre, elle l'interrogea elle-même ſur ſon pays, & ſur ſa naiſſance: mais les mêmes raiſons qui l'avoient obligé de cacher l'un &

l'autre

l'autre à la Comtesse d'Olonne, subsistant toûjours pour lui, il eut les mêmes réserves avec elle, tellement qu'elle expliqua son silence à son avantage.

Le Marquis de Beuvron, qui ne l'alloit voir que pour découvrir ses sentimens, la trouva fort réservée sur l'article : car elle avoit fait réflexion qu'il lui faudroit chasser ce Valet-de-chambre, si elle témoignoit être persuadée que ce fût un homme de qualité. Ainsi elle tourna la chose en raillerie : mais comme elle avoit affaire à un fin Normand, il découvrit sa ruse, & malgré tous ses artifices, il s'en retourna dire à la Comtesse qu'elle avoit donné dans le panneau. Cet avis fit que, pour rendre la piece parfaite, la Comtesse envoya querir pour une seconde fois ce garçon, à qui elle dit qu'elle avoit découvert que sa sœur ne le haïssoit pas, mais qu'il y alloit de sa vie à se conduire si bien, que personne

n'en pût rien remarquer : qu'elle ne lui disoit point de faire retraite, parce que si le tempérament de sa Maîtresse étoit de faire l'amour, il valoit mieux qu'elle se servît de lui que d'une personne dont l'intrigue fit plus d'éclat : qu'il prît soin cependant de se conduire en toutes choses avec respect, & sur-tout de ne pas détromper sa sœur d'une pensée qui lui étoit venue, qu'il étoit tout autre qu'il ne paroissoit.

Si le commencement de ce discours avoit étonné ce garçon, la suite le rassûra ; & les questions que la Maréchale lui avoit faites, lui faisant présumer qu'on ne lui disoit rien que de vrai, il s'abandonna à des pensées de vanité, qui lui étoient bien pardonnables. En effet, ce n'étoit pas une petite fortune pour lui, que ce qu'on venoit de lui apprendre. Car sans considérer la qualité de sa Maîtresse, elle étoit tout-à-fait charmante dans une médiocre beauté,

si

ſi bien qu'il y en avoit mille autres qui étoient plus belles, & qui cependant n'étoient pas ſi agréables. Pour ſe rendre plus digne d'en être aimé, il mit tout ce qu'il avoit pour être propre, & cela joint à l'aſſiduité qu'il avoit auprès d'elle, la Maréchale préſuma bien-tôt que tout ce qu'elle penſoit de lui étoit vrai. Enfin l'occaſion qu'il avoit de la voir habiller & deshabiller, à quoi elle l'employoit encore plus volontiers que les autres, le rendit ſi amoureux, qu'il fut aiſé de voir que l'amour n'eſt pas toûjours un effet de la deſtinée.

La Maréchale s'apperçut bien tôt, que tout ce qu'il faiſoit pour elle, partoit d'une cauſe plus noble, que celle qui fait agir ordinairement les Valets. Et comme elle ſe confirmoit tous les jours de plus en plus, qu'il étoit bien éloigné d'une naiſſance ſi obſcure, elle ne fut pas ingrate aux témoignages ſecrets qu'il lui donna de ſon amitié. Cependant,

pour n'avoir point de reproche à se faire, elle s'efforça de lui faire dire ce qu'il étoit : tellement que celui-ci voyant qu'il n'y avoit plus que cela qui fît obstacle à sa bonne fortune, prit le nom d'un Gentilhomme de son pays ; ce que la Maréchale crut aisément, parce qu'elle le desiroit. Il ne s'étoit pas trompé dans la pensée qu'il avoit eue, que cela avanceroit ses affaires. La Dame, qui ne voyoit plus de honte à aimer un homme si bienfait, répondit si bien à sa passion, qu'il eût été impossible de dire lequel aimoit le plus des deux. Cependant manque de hardiesse, il la fit languir encore deux mois : si bien que pour ne se pas voir consumer davantage, elle résolut de la lui donner si belle, qu'à moins qie d'être tout-à-fait bête, il ne pût plus douter du bonheur où il étoit appellé.

Elle avoit remarqué qu'il aimoit passionnément les cheveux, & comme elle étoit bien-aise de rendre sa

passion plus forte, elle avoit souffert qu'il l'eût peignée deux ou trois fois, quoique ce fût aux dépens de sa tête, qu'il n'entendoit pas à manier. Mais le feu qu'elle lui voyoit briller dans les yeux, avoit été cause qu'elle n'avoit pas pris garde au mal qu'il lui avoit fait ; & croyant que cela seroit encore capable de l'animer, elle le fit appeller un jour qu'elle étoit à sa toilette, sous prétexte de lui faire écrire quelques lettres. Etant venu, elle fit retirer ses gens, comme si elle eût eu quelque chose de particulier à lui dicter : mais lui présentant ses peignes au lieu d'une plume, elle le mit si bien en humeur, à force de lui dire des choses obligeantes, qu'il devint rouge comme du feu. C'en eût été plus qu'il n'en falloit à un homme du monde : mais lui qui avoit peur de manquer de respect, & de faire quelque chose qui le fît chasser, auroit encore été assez bête pour ne pas profiter de l'occasion,

ſi elle qui voyoit ſa ſotiſe, ne l'eût attiré ſur ſes genoux, où elle lui fit tant d'avances, qu'il ne put plus douter de ſa bonne fortune. Ce lui fut donc un ſignal auquel il ſe rendit, & le lit n'étant pas encore fait, il en uſa ſi bien en une demi-heure de tems, qu'il demeura avec elle, qu'elle conçut une grande eſtime de ſon mérite. Elle auroit bien voulu n'avoir point de meſures à garder, pour profiter encore une heure ou deux de ſon entretien : mais ayant peur que ſes gens n'en jugeaſſent mal, elle lui dit de fermer deux ou trois feuilles de papier blanc, comme ſi c'étoient des lettres, & après qu'elle ſe fut remiſe d'un certain déſordre inévitable dans ces ſortes de rencontres, elle fit venir une bougie, comme s'il eût été beſoin de cacheter ces lettres.

Perſonne ne ſe douta de cette intrigue, & ſi le reſſentiment que la Comteſſe d'Olonne avoit contre le Maréchal, lui eût pû permettre d'être un

un peu moins méchante, elle auroit duré long-tems sans que personne s'en fût apperçû. Mais ayant pris à tâche de le faire enrager, elle les fit si bien observer l'un & l'autre, qu'elle ne douta point que ses desseins n'eussent réussi. Chaque jour elle se confirma dans cette opinion, par les différens rapports que lui firent ceux qu'elle avoit mis en campagne. Ainsi tenant la chose aussi sûre qu'un article de foi, elle ne sût pas plûtôt que le Maréchal devoit revenir de l'armée, qu'elle emprunta une main, pour lui faire part d'une nouvelle si charmante. Il reçut cette lettre comme il étoit sur le point de son départ, & la voyant sans signature, & d'un caractere inconnu, sa premiere pensée fut qu'on lui vouloit faire piece. Cependant, comme il étoit jaloux naturellement, il résolut de profiter de l'avis, & d'examiner si bien la conduite de l'un & de l'autre, que rien ne pût échapper à sa pénétration.

Il arriva à Paris dans ces sentimens : & la dissimulation lui étant nécessaire, il traita sa femme avec tant d'amitié, qu'il eût fallu qu'elle eût été devine, pour savoir ce qui se passoit dans son ame. Le croyant si éloigné de soupçon, elle n'eut garde de ne pas traiter son favori, comme elle avoit fait avant sa venue ; & le pauvre cocu n'ayant pas été longtems sans s'en appercevoir, il fut plus politique qu'on n'auroit cru de lui. Car quoiqu'il fût la brutalité même, il prit le parti pour assûrer sa vengeance, de ne rien témoigner ; ce qui trompa si bien sa femme, qu'elle lui fit voir plusieurs fois, sans qu'il en pût plus douter, qu'il étoit de la grande confrairie. Son ressentiment ne fut pas moins grand pour en être caché, au contraire il ne lui laissoit repos ni jour, ni nuit : ce qui donna beaucoup de joie à la Comtesse d'Olonne, qui étoit trop clair-voyante, pour ne pas voir au-travers de tous

ses

ses déguisemens, qu'il avoit tout ce qu'elle pouvoit desirer. Car elle sût qu'il tenoit des gens en campagne pour observer la Maréchale, & que même il avoit fait marché avec eux pour assassiner le Valet-de-chambre.

En effet, ce fut d'abord son premier dessein : mais ayant fait réflexion que ces sortes de gens étant sujets à beaucoup d'aventures, pourroient un jour l'accuser, il le rompit pour prendre des mesures plus justes. La Comtesse d'Olonne, qui découvroit tous les jours de plus en plus son inquiétude, triomphoit cependant ; faisant voir par-là, qu'une femme peut être touchée en même tems de deux grandes passions, puisqu'on voyoit en elle dans un même degré, & le désir de la vengeance, & le soin de faire l'amour.

Le Marquis de Beuvron étoit toûjours son tenant : mais comme il lui falloit partager sa bonne fortune avec

un nombre infini de gens de toutes sortes de conditions, le chagrin lui prit, & pour se venger, il fut dire à la Maréchale la piece que sa sœur lui avoit faite. Il est aisé de comprendre l'embarras & la colere où elle se trouva à cette nouvelle, & l'on en peut juger par la résolution qu'elle prit. Quoique l'amour qu'elle avoit pour son favori fût grand, aussi-bien que le penchant à la débauche, néantmoins le soin de sa propre vie allant encore beaucoup au-delà, elle rompit toute sorte de commerce avec lui, si-bien qu'elle voulut qu'il sortît de sa maison. Plusieurs pour-parlers précéderent une déclaration si surprenante, afin de lui faire trouver la chose moins fâcheuse. Elle lui fit part même de l'avis qu'elle avoit reçû, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que la nécessité qui l'y obligeât: mais soit qu'il crût que tout cela ne fût qu'un prétexte, ou que sa destinée l'entraî-
nât

nât dans le précipice où il tomba bientôt, il lui demanda huit jours pour se résoudre; ce que ne lui ayant pû refuser, il divulgua pendant ce tems-là sa sortie, dont le Maréchal ayant été averti, il le fit passer du service de sa femme au sien, de peur que sa retraite ne le mît à couvert de la vengeance qu'il méditoit.

La pensée que ce Valet-de-chambre eut, que sa présence réveilleroit des feux qui lui avoient été si agréables, lui fit accepter le parti, sans en avertir la Maréchale. Ce qui étant venu à sa connoissance, elle en pensa mourir de douleur. Car elle croyoit éteindre le souvenir de ce qui s'étoit passé par sa retraite, supposant que son mari n'en étant pas instruit à fond, il se déferoit peu-à-peu des soupçons qu'il auroit pû concevoir. Le Maréchal, pour mieux assûrer son ressentiment, fit meilleure mine à ce nouveau venu, qu'il ne faisoit à ses anciens domestiques, & se servant de lui

lui préférablement à tous les autres ; il le conduisit insensiblement dans le précipice, où il le fit tomber. Car s'en étant allé quelque tems après dans son Gouvernement de Lorraine, il l'assassina lui-même, afin que personne ne pût dire ce qu'il étoit devenu. La chose se passa de cette maniere. Il fit semblant d'avoir fait une amourette, & y alla deux ou trois fois, ne menant avec lui que ce Valet-de-chambre ; ce qui donnoit de la jalousie aux autres, croyant qu'il n'y avoit plus que lui qui eût l'oreille de leur Maître. Mais un jour, lui ayant dit de mettre pied à terre pour raccommoder quelque chose à son étrier, il lui tira un coup de pistolet dans la tête, dont il tomba roide mort sur la place. Cette belle action étant faite, il s'en revint de sang froid à Nanci, où feignant d'être en peine tout le premier de ce qu'étoit devenu ce malheureux, qu'il disoit avoir envoyé quelque part, enfin sa destinée

se découvrit, ayant été reconnu par quelques troupes. Comme la garnison de Luxembourg couroit, on lui attribua ce meurtre, dont le Maréchal feignant d'être fort en colere, il envoya brûler un village de ce Duché, quoiqu'il payât contribution.

Comme personne ne savoit le sujet qu'il avoit de vouloir du mal à ce malheureux, on n'eut garde de lui imputer une si méchante action, & même sa femme crut que tout ce qu'on contoit de sa mort étoit véritable. Elle l'avoit presque oublié depuis qu'il étoit parti, ainsi elle fut ravie d'en être défaite. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée: le Marquis de Beuvron, qui, comme j'ai déja dit, étoit un fin Normand, ayant pris soin de s'informer de toutes les circonstances de ce meurtre, & n'ayant eu garde de prendre le change, dit à Madame d'Olonne, avec qui il s'étoit raccommodé, que

ſa ſœur étoit en grand péril, & que s'ils faiſoient bien, ils devoient l'en avertir. Madame d'Olonne ayant fait réflexion à la choſe, ne douta point qu'il n'eût raiſon, & l'ayant chargé de l'aller trouver, il s'y en fut, & la rencontra fort parée. Car comme elle croyoit n'avoir plus rien à craindre, elle ne ſongeoit plus qu'à faire un nouvel Amant.

Le Marquis de Beuvron ayant cette méchante nouvelle à lui apprendre, avoit compoſé ſon viſage ſelon l'état qu'il croyoit le plus convenable; ce que la Maréchale ayant remarqué, elle le prévint, lui diſant avec un air gai, qu'on voyoit bien qu'il étoit amoureux, & que cela paroiſſoit ſur ſon viſage. Cela peut être, Madame, lui répliqua Beuvron, & je n'ai garde de m'en défendre: mais je vous aſſure que ce qui y paroît maintenant ne vient point de-là, & que c'eſt plutôt un effet de l'amitié. Car enfin, quoique ce ne ſoit pas être fort

fort galant, que de vous dire que je n'ai pas d'amour pour vous, je vous assûre que je n'ai pas moins d'inquiétude pour ce qui vous regarde. Il lui apprit là-dessus tout ce qui s'étoit passé à l'armée, à quoi la Maréchale s'étant voulu opposer, par la forte prévention où elle étoit que les choses alloient autrement, il la désabusa si bien qu'il la jetta dans une forte inquiétude. Si elle eût sû que tout ce mal lui fût venu de sa sœur, elle ne lui auroit jamais pardonné : mais étant bien éloignée d'en avoir la pensée, elle dit à Beuvron, qu'elle ne savoit comment faire dans une rencontre comme celle-là, si ce n'est de prendre son conseil, lui qu'elle savoit dans les interêts de sa Maison, & qu'elle croyoit être bien aise de l'obliger.

Les complimens étoient plus aisés à faire en cette occasion, que de donner un bon conseil : néantmoins Beuvron, pour lui faire voir qu'il étoit

étoit homme d'esprit, lui proposa diverses choses, & elle s'arrêta sur une, qui étoit d'avoir une conduite si retenue dans l'absence de son mari, que quand même il seroit alarmé, il pût croire qu'elle auroit dessein de changer de vie. Cela l'obligea à écarter une troupe de jeunesse qui commençoit à se grossir auprès d'elle, attirée par un certain air coquet dont elle avoit peine à se défaire. Il ne resta donc que quelques barbons, & entr'autres le Comte d'Olonne, qui, encouragé, comme j'ai dit, par sa femme, commençoit à devenir si amoureux, qu'il n'en dormoit ni jour ni nuit.

Cependant l'entretien particulier que le Marquis de Beuvron avoit eu avec elle, lui ayant découvert de certaines beautés qu'il n'avoit point vûes tant qu'il avoit été amoureux de sa sœur, il commença à la voir par attachement, plutôt que par nécessité. Et comme l'expérience du

monde lui avoit appris, que c'étoit autant de tems perdu que celui qu'on passoit sans faire connoître ses sentimens. Madame, lui dit-il un jour, j'ai tâché jusqu'ici de vous rendre service sans en espérer de récompense, & cela parce que n'ayant pas l'honneur de vous voir souvent, je n'avois qu'une légere connoissance de votre mérite. Mais aujourd'hui, que par quelques pour-parlers que j'ai eus avec vous, j'ai eu moyen de voir des choses qui ne se découvrent pas facilement à personne, je vous avoue que je mentirois si je vous disois que je ne vous aime pas. Je sai bien, Madame, continua-t'il, que vous me pourrez dire que j'aime Madame d'Olonne : il est vrai que cela a été autrefois, mais cela n'est plus à l'heure que je vous parle, sans que je puisse encourir le blâme d'être inconstant. Elle m'a donné assez de sujet de me dégager par ses infidélités, outre qu'une personne comme

vous eſt une excuſe légitime pour quelque infidélité que ce puiſſe être.

Ce compliment ne déplut point à la Dame, quoique celui qui le lui faiſoit, lui eût donné peu de jours auparavant un conſeil qui y étoit tout oppoſé. Car outre qu'on fait toûjours plaiſir à une femme de lui apprendre qu'on l'aime, elle avoit une ſecrette jalouſie contre ſa ſœur, qui avoit pluſieurs fois fait mépris de ſa beauté. Ainſi elle ne pouvoit mieux lui faire voir qu'elle avoit eu tort de la mépriſer, qu'en lui raviſſant un homme qui l'aimoit depuis long-tems, & qui, pour ainſi dire, lui tenoit lieu d'un ſecond mari.

Ces deux raiſons, jointes à quelques autres que je paſſerai ſous ſilence, lui firent faire une réponſe auſſi douce que Beuvron la pouvoit ſouhaiter, puiſque ſans feindre ſeulement qu'elle ne croyoit pas ce qu'il lui diſoit, elle ne ſe retrancha que ſur la peine qu'il auroit d'oublier ſa ſœur,

&

& ſur la crainte qu'elle devoit avoir de ſon mari. A l'égard de l'un il lui répondit, que le Maréchal ſeroit moins jaloux de lui que d'un autre : qu'il le croyoit perdu d'amour, auſſi-bien que tout le monde, pour la Comteſſe d'Olonne, de ſorte que quand même ſon attachement parviendroit juſqu'à ſes oreilles, il ſeroit le dernier à le vouloir croire. A l'égard de l'autre, qu'elle l'eſtimoit pour un homme de bien peu de cœur, ou pour bien aveuglé, pour s'imaginer qu'après la conduite qu'avoit la Comteſſe d'Olonne, il pût continuer de l'aimer : qu'il étoit conſtant naturellement, mais qu'il n'étoit pas inſenſible : qu'il lui avoüoit de bonne foi que c'étoit le dépit qui avoit commencé à le dégager, mais que l'amour qu'il avoit pour elle avoit achevé le reſte ; qu'elle n'avoit pas à la vérité les traits auſſi réguliers que ſa ſœur, mais qu'en récompenſe la moindre de ſes qualités effaçoit toutes les ſiennes.

C'en étoit dire beaucoup pour être cru ; car la Comteſſe d'Olonne étoit ſans contredit une des plus belles femmes de France. Mais le Marquis de Beuvron ajoûtant à ſon diſcours quelques actions qui prouvoient qu'il étoit véritablement touché, il n'en falut pas davantage pour le faire croire à la Dame, qui, comme nous avons déja dit, avoit fort bonne opinion d'elle-même. Ainſi comme elle ne manquoit pas d'appétit, & qu'il lui ſembloit aſſez bien fait pour prendre la place du Valet-de-chambre, elle ne fit plus autrement de façon pour témoigner qu'elle doutoit de ſon diſcours. Au contraire elle lui parla fort de l'obligation qu'elle lui avoit des bons avis qu'il lui avoit donnés, afin que ſi elle venoit à avoir de la foibleſſe, il l'attribuât à ſa reconnoiſſance. Le Marquis de Beuvron qui ſavoit vivre, entendit bien ce que cela vouloit dire, & ſans laiſſer traîner la choſe plus long-

tems,

tems, il eut toute ſorte de contentement.

La Dame trouva qu'il étoit un bon acteur dans la comédie qu'ils avoient jouée enſemble, & elle ne l'auroit jamais cru, à voir ſa taille mince & ſon air dégagé. Mais ſon poil (1) ſuppléoit à tout cela, outre que la Dame lui paroiſſoit aſſez bien faite pour faire quelque choſe d'extraordinaire pour elle. Elle lui demanda dans le plaiſir, laquelle lui en donnoit davantage, ou d'elle, ou de ſa ſœur; & comme ſon intrigue avec elle étoit ſi publique, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en fût abreuvé, il crut que de ſe retrancher ſur la négative, n'étoit plus de ſaiſon; ſi bien que ſans faire le diſcret, il lui dit franchement, que c'étoit elle. Elle feignit de ne le pas croire, ſous prétexte que ſes tranſports ne lui avoient pas paru aſſez violens : mais ce qu'elle en diſoit, n'étoit que pour lui donner lieu de

(1) *Il eſt noir.*

recommencer ; ce que Beuvron ayant bien reconnu, il s'aquitta si bien de son devoir, qu'elle fut obligée d'avoüer, que s'il ne l'aimoit pas, du moins la troitoit-il comme s'il l'eût aimée.

Les choses s'étant passées de la sorte, il est aisé de juger qu'ils se séparerent bons amis, & avec intention de se revoir bientôt. En effet, il se fit diverses entrevûes entr'eux, dont personne ne jugea mal, tant on le croyoit attaché à sa sœur. Cependant le Comte d'Olonne ne s'y trompa pas, & ce fut merveilles, lui qui ne passoit pas pour être grand sorcier. Ce pauvre cocu, pour n'être pas tout seul de son caractere, avoit entrepris de se mettre bien avec la Maréchale ; & comme les jaloux ont des yeux qui percent tout, lui qui ne faisoit encore que de se défier que sa femme lui fût infidelle, en fut si sûr de la part de sa Maîtresse, qu'Il résolut de quereller le Marquis de Beuvron.

vron. On ne l'auroit jamais cru capable d'une résolution si périlleuse, lui qui avoit pour maxime, que qui tiroit l'épée, périssoit par l'épée ; & quoique son pere, qui étoit riche, lui eût achetté une charge considérable, comme elle l'engageoit à monter à cheval pour le service du Roi, il avoit jugé à propos de s'en défaire bien-tôt. Son rival étoit à peu près de même humeur, c'est pourquoi il avoit brigué un Gouvernement qui n'étoit pas plus périlleux en tems de guerre qu'en tems de paix, cependant tous deux des meilleures Maisons de France, & qui avoient produit autrefois de braves gens.

D'Olonne sachant donc que celui à qui il avoit affaire n'étoit pas plus méchant que lui, le querella plus volontiers, & ce fut d'une maniere qu'on crut qu'ils se couperoient la gorge. En effet, il y avoit de quoi à d'autres pour ne se le jamais par-

donner : mais le bruit de leur querelle s'étant répandu partout Paris, leurs amis communs s'entremirent de les accommoder, & n'en purent jamais venir à bout. Ils ſe firent tenir à quatre pour faire les méchans, de quoi ceux qui ſe mêloient de l'accommodement s'étant apperçûs, ils les laiſſerent faire, ſe doutant bien qu'ils ne ſe feroient point de mal. Et ils ne ſe tromperent pas dans leur penſée, car voyant tous deux qu'ils avoient la bride ſur le col, ils commencerent à connoître qu'ils avoient eu tort de ne pas croire le conſeil de ceux qui vouloient qu'ils s'accommodaſſent. Commençant donc à ſe repentir de ne les avoir pas crus, il fut aiſé à Madame d'Olonne, qui avoit peur de perdre Beuvron, de conſeiller à ſon mari de ne ſe pas commettre ſi légerement, & ſans entrer dans le détail de ce qui cauſoit leur querelle, elle lui fit promettre qu'ils s'embraſſeroient l'un l'autre.

Pour

Pour cet effet, elle lui dit qu'elle leur vouloit donner à souper à tous deux dans son appartement, à quoi d'Olonne consentit, espérant qu'il laveroit bien la tête à Beuvron en sa présence, lui que depuis peu de tems il commençoit à reconnoître assidu auprès d'elle, si bien qu'il eût fallu qu'il eût été tout-à-fait aveugle pour ne pas voir qu'il y avoit du particulier entr'eux.

Tous ceux qui savoient leur querelle, crurent que la Comtesse en étoit le sujet, & qu'à la fin les yeux de son mari s'étoient ouverts sur elle : mais quand ils virent qu'elle faisoit pour eux le Maréchal de France, ce fut à eux à décompter, & ils ne surent plus qu'en dire. Beuvron s'étant trouvé au rendez-vous, d'Olonne expliqua à sa femme le nœud de leur querelle, se servant du prétexte qu'il n'avoit pû voir qu'il attentât à l'honneur de sa sœur sans s'en ressentir. C'étoit sans doute une grande déli-

cateſſe pour un homme, qui n'avoit pas la réputation d'en avoir beaucoup ſur ce qui le regardoit lui-même ; auſſi n'en crut-elle que ce qu'il en falloit croire, c'eſt-à-dire, qu'elle s'imagina juſtement, comme c'étoit la vérité, qu'il étoit amoureux de ſa ſœur, & que la jalouſie lui avoit fait faire cet effort de faire ſemblant de ſe battre. Cela ne plût pas à ſon mari, qui vouloit qu'elle ſe gendarmât contre Beuvron de ce qu'il lui étoit infidéle, & qu'elle en fût auſſi jalouſe qu'un autre : mais elle croyoit que ſon mari avoit pris l'alarme mal à propos, & ce qui la confirmoit dans cette opinion, c'eſt qu'elle avoit donné ordre elle-même à Beuvron, comme nous avons dit, de voir ſa ſœur en particulier, ce qu'elle croyoit être cauſe de tout ce déſordre.

Tout cela ſe paſſa dans la grande jeuneſſe du Roi, & il n'avoit encore paru que peu de choſe de ſes belles qualités, & pour l'amour, & pour la

la guerre. Cependant comme il avoit toutes les inclinations d'un grand Prince, ces deux Sœurs furent celles de sa Cour qu'il estima le moins, & il ne pût s'empêcher de dire un jour, en parlant de la Comtesse d'Olonne, qu'elle faisoit honte à son sexe, & que sa Sœur prenoit le chemin de ne valoir pas mieux. En effet, ayant trouvé son mari beaucoup plus traitable à son retour qu'elle n'espéroit, elle ne s'en tint pas au Marquis de Beuvron, & lui associa bien-tôt plusieurs camarades de toutes sortes de qualités. L'Eglise, la Robe & l'Epée, furent egalement bien reçûes chez elle, & non contente des trois Etats, il y en eut un quatrieme qui fut encore son favori. Les gens de Finance lui plurent extraordinairement, & comme elle aimoit le jeu, il y en eut beaucoup qui crurent que ce qu'elle en faisoit n'étoit que par intérêt.

Le Marquis de Beuvron se croyant

encore assez bien fait pour mériter une bonne fortune, ne se contenta pas du reste de tant gens, & Madame d'Olonne ne lui étant pas plus fidele, non-seulement il résolut de ne les plus voir ni l'une ni l'autre, mais encore de les perdre de réputation dans le monde. Comme il n'osoit se vanter hautement d'avoir couché avec les deux Sœurs, il fit entendre que cela lui étoit arrivé avec une, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui que cela ne lui fût arrivé avec l'autre. Ceux qui les connoissoient toutes d'eux, n'eurent pas de peine à le croire : mais il y en eut aussi qui s'imaginerent, qu'il n'y avoit que le dépit qui le faisoit parler de la sorte ; si bien qu'au lieu de leur faire le tort qu'il croyoit, il y en eut beaucoup qui furent excités à les voir seulement par curiosité.

Il n'étoit pas étonnant que le Comte d'Olonne s'accoûtumât ainsi à voir sa femme recevoir tant de visites, puisque depuis qu'il étoit marié, sa maison

ſon n'avoit point déſempli de toutes ſortes de gens. Mais pour le Maréchal de la Ferté, c'eſt ce qu'on ne pouvoit comprendre, lui qui avoit fait à ſa femme le compliment que j'ai remarqué ci-deſſus, la premiere nuit de ſes nôces, & qui ſur un ſimple ſoupçon s'étoit réſolu d'aſſaſſiner lui-même ſon Valet-de-chambre. Il eſt encore étonnant, comment après un coup comme celui-là, il lui avoit pardonné ; mais c'eſt par une raiſon que le monde ne ſait pas, & que je vais maintenant rapporter. Le Maréchal, tout brutal qu'il étoit, devenoit quelquefois amoureux, & pour le mettre de bonne humeur quand il revenoit de Lorraine, le Marquis de Beuvron dont l'intrigue duroit encore, avoit eu ſoin de détourner une des plus belles filles qu'il y eût dans tout Paris, laquelle il avoit été prendre dans un lieu public, afin qu'elle ſuivît ponctuellement ſes volontés. Il l'avoit miſe auprès de la Maréchale, & les ayant

ayant bien embouchées toutes deux, le Maréchal ne fut pas plûtôt de retour, que cette fille s'efforça de lui donner dans la vûe. C'étoit une personne si belle, & si bien faite, qu'il ne faut pas s'étonner s'il tomba dans ses filets. Il lui donna d'abord tous ses regards, & la croyant aussi vertueuse, qu'elle affectoit de le paroître, il ne fut pas long-tems sans lui faire offre de son cœur. Elle n'eut garde de l'accepter dans le moment, & l'ayant rendu encore plus amoureux par ses refus, enfin il en fut tellement enchanté, qu'il la poursuivoit devant tout le monde. Sa femme, pour pousser sa ruse à bout, fit mine de s'en scandaliser : mais il n'en fut ni plus ni moins pour tout cela ; de quoi elle ne se soucioit guéres, puisque ce qu'elle en faisoit, n'étoit que pour lui faire accroire qu'il ne lui étoit pas indifférent.

Quand la Vestale eut fait toutes les mines qu'elle jugea à propos de faire,

faire, pour lui donner meilleure opinion de sa personne, elle se rendit à ses désirs. Cependant quoique la fortune du Maréchal ne fût pas trop rare, il en fut si charmé, qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Elle fit fort bien son devoir auprès de lui, c'est-à-dire, qu'en conséquence des conseils qu'on lui avoit donnés, elle eut grand soin de l'entretenir de la vertu de la Maréchale, prenant pour prétexte, qu'ayant une femme si recommandable en toutes choses, la passion qu'il avoit pour elle, s'éteindroit bien-tôt. Le dessein de Beuvron & de la Maréchale, n'étoit pas qu'elle poussât les choses si loin, & ils lui avoient recommandé d'être sage; mais voyant qu'ils avoient eu tort de compter sur une personne comme elle, ils ne virent pas plûtôt qu'elle avoit passé leur commandement, qu'ils eurent peur, qu'au lieu d'en retirer le service qu'ils avoient prétendu, elle ne rendît leurs affaires

pires, en déclarant leur secret. Pour prevenir donc ce qui en pouvoit arriver, Beuvron la fit enlever un jour, & de-là conduire à Roüen, d'où il la fit passer à l'Amérique.

Le Maréchal fit grand bruit de son enlevement, & l'attribua à la jalousie de sa femme, dont elle ne se défendit point. Cela les brouilla pendant quelque tems, mais la fantaisie du Maréchal étant passée, il se raccommoda avec elle, & l'amitié qu'il lui témoigna fut d'autant plus sincere, qu'il croyoit qu'une femme qui étoit capable d'une si grande jalousie ne l'étoit pas de lui être infidele. Par ce moyen elle regagna sa confidence, ce qui fit connoître au public, qui n'étoit pas aussi aisé à abuser que le Maréchal, qu'une femme est capable d'apprivoiser les animaux les plus féroces. En effet, il souffrit non-seulement qu'elle vît le monde sous prétexte du jeu qu'elle avoit introduit chez elle; mais il lui donna encore

tout

tout l'argent qu'elle voulut, pendant que mille gens à Paris crioient après lui pour être payés de ce qu'il leur devoit.

Après que sa femme eut ainsi permission de voir compagnie, elle s'en donna à cœur joie, toute la jeunesse de la Cour lui passa par les mains, pendant que la Comtesse d'Olonne, vieille & méprisée, fut obligée de se retrancher à Fervaques, qui n'avoit pour toutes belles qualités, que celle d'être riche, & de porter le nom d'un homme qui avoit été Maréchal de France. Il étoit de bonne Maison du côté de sa Mere : mais du côté de son Pere, c'étoit quelque chose de moins que rien ; de sorte qu'elle le traitoit du haut en bas, tout de même que si le reste de toute la terre eût encore été trop pour lui. En effet, comme si elle eût eu honte de cet attachement ; elle qui n'avoit jamais pris de mesures pour toutes ses débauches, fit courir le bruit que si elle

elle le voyoit, ce n'étoit que pour tâcher de le marier à Mademoiselle de la Ferté sa Niece ; afin que comme elle n'avoit point de bien, elle pût rencontrer un homme qui la tirât de la nécessité. Pour tromper encore mieux le monde, elle lui fit acheter le Gouvernement de la Province du Maine, publiant que ce n'étoit qu'afin que sa Niece eut un mari qui eut quelque rang. Mais étant lassés bien-tôt de toutes ces finesses, ils logerent ensemble, si bien que les parens de lui eurent peur qu'il ne fit la folie de l'épouser si son mari venoit jamais à mourir ; surtout Madame de Bonnelle sa Mere en fut dans de grandes alarmes, disant à toute la terre, qu'elle ne s'en consoleroit jamais si cela arrivoit. On fut redire cela à Madame d'Olonne, qui, sans considérer que Fervaques en étoit innocent, fit tomber son ressentiment sur lui. Elle lui demanda si c'étoit lui qui faisoit courir ces faux bruits, & s'il

ſeroit bien aſſez vain de croire qu'elle l'épouſeroit, ſi elle devenoit jamais Veuve. Fervaques ſe trouva piqué de ce mépris, & lui ayant fait une reponſe qui ne lui plut pas, elle prit les pincettes du feu, & lui en donna par le viſage. Elle l'avoit mis ſur un tel pié de reſpect avec elle, qu'il lui demanda ce qu'elle faiſoit, & ſi elle y avoit bien penſé. Une ſi ſotte demande méritoit une nouvelle punition; ainſi ayant reconnu qu'il étoit encore plus ſot qu'elle ne penſoit, elle continua à le maltraiter ſi bien, qu'il en fut tellement défiguré, qu'il n'oſa ſortir de huit jours.

Madame de Bonnelle ayant ſû cette aventure, je ne ſai comment, en penſa enrager & ſi le bien fût venu de ſon côté, elle l'auroit tout donné à Bullion ſon autre fils. Cependant elle crut à propos de faire reſſouvenir Fervaques de ſon honneur; & comme elle ne le voyoit plus depuis qu'il logeoit avec elle, elle lui en-

voya

voya ſa Femme-de-chambre pour lui parler. Madame d'Olonne ſortit par haſard, comme elle entroit; Madame de Bonnelle lui ayant dit de ne pas faire ſemblant de la voir, en cas qu'elle la rencontrât, elle paſſa devant elle ſans la ſaluer. La Comteſſe qui la connoiſſoit, ſe doutant bien que ce qu'elle en faiſoit, n'étoit que par commandement: Voilà, dit-elle tout haut, comme les canailles inſtruiſent leurs Valets, & ſi je faiſois bien, je te ferois donner les étrivieres. La Femme-de-chambre entendit bien ce qu'elle diſoit, ſi bien que n'étant pas autrement aſſûrée de ſa diſcrétion, elle eût regret d'avoir exécuté le commandement de ſa Maîtreſſe au pié de la lettre. Mais Madame d'Olonne ayant paſſé ſon chemin ſans rien dire davantage, elle continua le ſien, & s'acquitta de ſon meſſage. Elle trouva Fervaques qui avoit la tête bandée; car la Comteſſe d'Olonne lui avoit penſé jetter un œil

hors

hors de la tête, & il avoit encore le visage tout noir de coups. Et comme c'étoit une ancienne domestique, qui avoit coûtume de lui parler nettement, elle lui demanda s'il n'avoit point de honte, & s'il pouvoit songer à l'état où il étoit sans rougir. Il voulut faire le dissimulé, croyant que son affaire n'avoit pas éclaté dans le monde : mais la Femme-de-chambre lui ayant dit qu'on la savoit depuis un bout jusqu'à l'autre, il en eut une grande confusion. Cependant il ne voulut pas suivre le conseil qu'elle lui donnoit, qui étoit de quitter Madame d'Olonne, & de donner ce contentement à sa Mere, qui s'en mouroit de douleur.

C'étoit une assez grande fortune à une vieille, comme elle, que d'avoir ainsi un Amant jeune & riche. Cependant elle n'approchoit pas de celle de sa sœur, qui après avoir tâté, comme j'ai dit, de toute la Cour, & même du Comte d'Olonne, son beau-

beau-frere, mit enfin au nombre de ſes conquêtes un jeune Prince, qui avoit infiniment de mérite. Ce fut le Duc de Longueville, Neveu du Prince de Condé. Il n'avoit pas encore vingt ans, mais comme il étoit bien fait, & d'une taille à promettre de grands plaiſirs, il n'y eût point de femme à la Cour, qui ne fit quelque entrepriſe ſur ſon cœur. La Maréchale, qui depuis quelques années avoit fait l'amour, s'il faut ainſi dire, tambour battant, ſe doutant bien que ſa réputation n'étoit pas trop bonne, & ſe défiant par conſéquent de ſon bonheur, ſoûpiroit en ſecret de ſe voir échapper des mains une ſi belle conquête. De Fieſque étoit un de ſes amis, mais non pas de ceux qui avoient aſpiré à la poſſeder; ainſi croyant qu'elle lui pouvoit ouvrir ſon cœur, ſans qu'il en eût de la jalouſie: c'eſt une étrange choſe, lui dit-elle un jour, que j'entende dire tant de bien du Duc de Longueville,
&

& que je ne le connoiſſe pas. Je le vois par-tout hors chez moi, & il y a des femmes bien plus heureuſes les unes que les autres ; j'en connois mille chez qui il va, qui ne me valent pas, ſans vanité ; & à vous dire vrai, mon cher Comte, j'enrage de le voir avec elles, ou aux Tuileries, ou aux autres promenades, pendant que je n'en ai qu'un coup de chapeau. De Fieſque, qui étoit la complaiſance même, lui dit qu'elle avoit raiſon, & qu'elle en devoit être bien mortifiée : mais après lui avoir dit beaucoup de choſes à l'avantage de ſa beauté, & de ſon eſprit, pour lui faire accroire que c'étoit à bon droit qu'elle prétendoit à cette conquête : Que voulez-vous que je vous diſe, continua-t-il ? vous péchez quelquefois contre la conduite ; & ſi vous voulez que je vous parle ſincerement, chacun ne s'accommode pas de votre humeur. Je ſuis des amis du Duc de Longueville, & même des plus

plus intimes, si bien qu'il n'a pas feint de m'ouvrir son cœur, & que si je n'avois peur que cela ne vous fût désagréable, je vous dirois tout ce qu'il m'en a dit. La Maréchale rougit à ces paroles : mais l'envie qu'elle avoit de conduire cette intrigue à une bonne fin, la faisant passer par dessus toutes choses, elle ne se soucia point de s'entendre dire quelques vérités, pourvû que cela lui pût être utile. Elle le conjura donc de ne lui rien celer, disant, que bien loin de le trouver mauvais, elle lui vouloit beaucoup de mal de ne l'en avoir pas averti plûtôt : que cette réserve n'étoit pas d'un bon ami, comme elle l'avoit toûjours estimé, & que s'il ne réparoit cette faute à l'heure même, elle ne la lui pardonneroit jamais.

De Fiesque reconnoissant à son empressement, qu'il lui feroit plaisir de lui parler sans fard, lui dit que le Duc de Longueville trouvoit à redire

qu'elle vit tant de monde ; qu'il lui avoit avoué plusieurs fois, qu'il la trouvoit belle, & que même elle ne pouvoit être plus à son gré ; mais que toute cette cohue qu'elle voyoit, lui faisoit peur ; sur-tout qu'il ne pouvoit penser qu'elle aimât le Comte d'Olonne, comme on le disoit dans le monde, sans perdre beaucoup de l'estime qu'il avoit pour elle ; qu'il disoit entre autres choses, que d'aimer ainsi un aussi vilain homme, & qui étoit son beau-frere, c'étoit une marque de la débauche la plus achevée qui fût jamais ; que si elle avoit quelque dessein sur lui, il falloit commencer par réformer sa conduite ; que pour lui rendre service, il ne manqueroit pas de lui apprendre que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle le faisoit ; qu'ainsi son esprit se défaisant peu à peu des méchantes impressions qu'il s'étoit pû former, il reprendroit son estime, ce qui ne manqueroit pas

de produire tout ce qu'elle pouvoit espérer.

Le Duc de Longueville tenoit trop au cœur de la Maréchale, pour ne pas accepter ce parti. Elle remercia le Comte de Fiesque des bons avis qu'il lui donnoit, & sans se mettre aucunement en peine de lui persuader que tout cela n'étoit que médisance, elle ne fit paroître d'inquiétude, que pour savoir si en chassant ainsi tout le monde, elle pouvoit espérer que cela pût contenter son ami. Le Comte de Fiesque lui dit, qu'elle ne le devoit pas mettre en doute, & qu'il alloit prendre soin de son côté, de lui faire voir qu'une femme, qui sans le connoître, étoit capable de tant faire pour lui, le seroit de toutes choses, quand il auroit quelque reconnoissance.

C'est ainsi que la Maréchale renversoit les loix de la nature, par les nécessités de son temperament, ou

pour

pour mieux dire, par une paillardise qui n'avoit point de pareille. Car sans considérer que c'est aux femmes à attendre que les hommes les prient, il est tout évident, que ce qu'elle faisoit, étoit prier le Duc de Longueville. Le Comte de Fiesque qui croyoit la connoître, c'est-à-dire, qui pensoit qu'elle auroit de la peine à se défaire de plusieurs favoris, pour n'en avoir plus qu'un seul, ne dit rien d'abord de cette conversation au Duc de Longueville : mais quand il vit, que pour commencer à effectuer de bonne foi ce qu'elle lui avoit promis, elle avoit donné congé au Comte d'Olonne, au Marquis d'Effiat, & à une infinité d'autres, qui seroient trop longs à nommer, il se crût dans l'obligation de lui tenir parole. Le Duc de Longueville lui dit, sachant ce qui se passoit, qu'il étoit ravi qu'elle eût pris ce parti-là, puisque sans cela il lui auroit été impossible de l'aimer jamais : que mainte-

nant qu'il n'y avoit plus d'obſtacle, il conſentoit à l'aller voir ; qu'il lui dît ſa part que c'étoit dès l'après-dîner, qu'il vouloit qu'il fût témoin de leur premiere converſation. Le Comse de Fieſque fit ce qu'il pût pour s'en excuſer, lui remontrant qu'un tiers faiſoit un méchant perſonnage dans ces ſortes de rencontres : mais le Duc de Longueville le vouloit ainſi, par plus d'une raiſon ; la premiere, parce qu'il vouloit convenir avec elle en préſence d'un ami commun, ſous quelles conditions il l'aimeroit ; la ſeconde, parce que n'étant pas alors en état de s'aquitter des promeſſes qu'il lui pourroit faire, il étoit bien aiſe d'en reculer le payement juſques à un tems plus favorable.

En effet il étoit malade pour avoir eu trop de ſanté, & s'étant abandonné à la conduite de quelques débauchés de la Cour, il avoit eu beſoin de ſe mettre entres les mains des Chirurgiens.

turgiens. De Fiesque voyant qu'il ne se relâchoit point de sa volonté, fut obligé d'y condescendre, & ayant annoncé cette visite à la Maréchale, elle se para extraordinairement pour le recevoir. Le Duc de Longueville, au contraire, y fut en gros habit de drap gris de fer : mais quelque négligé qu'il fût, il n'en parut pas moins charmant à la Dame. Ainsi comme elle étoit pressée de contenter sa passion, elle trouva à redire qu'il se fût fait accompagner par le Comte de Fiesque, jugeant de-là qu'il falloit que son empressement ne fût pas égal au sien. Le Duc de Longueville, après les premiers complimens, lui dit qu'ayant appris par son ami les obligations qu'il lui avoit, il venoit non-seulement pour l'en remercier, mais encore pour lui promettre une amitié éternelle : qu'il ne tiendroit qu'à elle qu'ils ne s'aimassent toute leur vie, que pour cet effet il avoit amené le Comte de Fiesque, afin

qu'il lui pût reprocher un jour, s'il manquoit jamais à ce qu'il lui alloit promettre: qu'il ne verroit plus Mlle. de Fienne, pour qui l'on vouloit qu'il eût de l'amitié, & qu'il la laissoit au Chevalier de Lorraine, qui étoit son véritable tenant : qu'il en useroit de même à l'égard de toutes les Dames qui lui pourroient être suspectes, si bien qu'elle n'auroit qu'à l'en avertir, quand elle voudroit qu'il ne les vît plus; mais qu'il vouloit qu'à son tour elle lui promît la même chose touchant ceux qui lui pouvoient donner de la jalousie; ajoutant qu'il étoit si délicat, qu'il ne pourroit rien voir de cette nature, sans se brouiller avec elle.

Le Comte de Fiesque qui servoit de Médiateur en cette occasion, dit que cela étoit juste, & la Maréchale étoit trop raisonnable pour s'y opposer. En effet, bien loin d'y trouver à redire, elle renchérit encore par dessus, disant qu'il la faudroit

noyer,

noyer, si elle n'étoit pas contente de la possession d'un cœur aussi illustre que le sien. Le marché étant ainsi conclu, sans y faire davantage de façons, il lui baisa la main en signe d'amitié, mais elle qui ne croyoit pas que de telles arrhes fussent suffisantes, lui jetta les bras au cou, & le baisa fort amoureusement. Si le pauvre Prince n'eût pas été malade, il étoit d'une complexion trop reconnoissante pour n'y pas répondre comme il falloit: mais sachant que ce n'est pas en cette occasion où il faut reprendre le poil de la bête pour se guérir, il rompit les chiens, le plûtôt qu'il lui fut possible, sous promesse de la revenir voir tout seul le lendemain. Mais comme il lui eût été impossible de lui faire sa cour dans toutes les formes, ou du moins, qu'ils eussent eu lieu tous deux de s'en repentir, il trouva une maladie de commande, qui lui donna le tems

de se préparer au combat qu'elle lui demandoit.

La visite qu'il lui avoit rendu allarma les Amans, qui avoient eu leur congé, & il n'y en eut point qui ne crût qu'il lui avoit été sacrifié. Cependant comme cette visite fut quelque tems sans avoir de suite, cela remit en quelque façon leur esprit ; j'entens à son égard, car étant toûjours également maltraités, ils ne s'en estimoient pas moins malheureux. En effet, leur jalousie ayant changé d'objet, leur fournit encore assez de matiere de chagrin. D'Olonne, à qui il en avoit coûté beaucoup d'argent pour avoir ses bonnes graces, ou y ayant regret, ou au plaisir dont il se voyoit privé, en accusa le Marquis d'Effiat, & dit tout haut dans le monde, qu'il lui feroit piece. Même pour faire voir qu'il avoit dessein de faire ce qu'il disoit, il se fit accompagner de quelques braves, &

prenant

prenant des armes à feu, il roda autour de l'Hôtel de la Ferté, jurant que s'il y venoit, il n'en ressortiroit pas comme il y seroit entré. D'Effiat, quoique plus jeune de beaucoup, se montra plus sage que lui, il dit à ceux qui lui parlerent de ses extravagances, qu'il ne vouloit point de querelle avec un vieux cocu: que tout ce qui le pourroit mettre en colere, c'est s'il le soupçonnoit de lui voler le cœur de sa Maîtresse; mais qu'il n'avoit pas si méchante opinion d'elle, que de la croire capable de se laisser mâtiner par un si malhonnête homme, pendant qu'elle en avoit à sa dévotion mille qui étoient plus honnêtes gens que lui.

Je ne sai si ce discours fut rapporté au Comte d'Olonne: mais enfin tout son ressentiment se borna à chanter pouille à la Maréchale, à qui il reprocha, l'ayant trouvée chez une de ses amies, qu'elle ne l'avoit pas toûjours traité si indifféremment. La

Maréchale, qui eût été bien aiſe que ſon amie eût pris le change, lui répondit avec une grande préſence d'eſprit : il n'y a pas beaucoup de quoi s'étonner, Monſieur ; je vous ai traité comme mon beau-frere, tant que vous en avez bien uſé avec ma ſœur, mais maintenant que vous en uſez mal avec elle, je n'aurois gueres de ſentiment, ſi je vous voyois du même œil que je vous ai vue. Ces paroles ſe pouvoient attribuer ſur ce qu'enfin il s'étoit ſéparé de ſa femme, & qu'il étoit le premier à en faire médiſance, & le deſſein de la Maréchale étoit que la Dame leur donnât cette explication. Mais enfin d'Olonne étoit piqué trop au vif pour la ménager, & afin que l'autre ne s'y trompât pas. Non, non, Madame, lui dit-il, treve de vos fineſſes, elles ſont trop groſſieres, pour que Madame donne dedans. Je ne parle pas de votre ſœur, mais de vous-même, à qui j'ai donné plus

de

de dix mille écus, croyant que vous me feriez fidéle; mais, & comme amant, & comme mari, je ne suis pas plus heureux; & cela, parce que ma destinée a voulu que je me sois adressé à votre famille.

Ces paroles, qui furent suivies de beaucoup d'autres reproches, donnerent de la confusion à la Maréchale, & croyant que ses pleurs persuaderoient son amie de son innocence, comme elle les faisoit venir sans peine quand elle en avoit besoin, elle en répandit assez pour faire pitié à ceux qui n'auroient pas sû qu'elle étoit une admirable Comédienne, quand elle vouloit. Cependant son amie feignant d'ètre persuadée que ce n'étoit qu'une médisance, elle blâma le Comte d'Olonne, qui croyant que ce qu'elle en disoit étoit de bonne foi, se mit à lui faire mille sermens, qu'il ne lui disoit rien que de véritable. Elle lui répondit qu'elle ne le croyoit pas, mais que

quand cela feroit, il avoit tort de fe vanter d'une chofe comme celle-là.

D'Olonne, ayant encore évaporé fa bile, fe retira; & quand il fut forti, la Maréchale jura qu'elle en avertiroit fon mari. Mais elle n'avoit garde, il étoit dans le lit à crier les gouttes, & comme il y avoit déja long-tems que ce mal lui tenoit, il ignoroit la belle vie qu'elle avoit menée, & qu'elle menoit actuellement.

Son incommodité fut caufe que le Duc de Longueville étant guéri, il ne pût voir pareillement l'amour qu'il avoit pour elle, & celle qu'elle avoit pour lui, ce qui lui auroit été facile fans cela. Car non feulement elle bannit tous les autres pour l'amour de lui, mais elle fe priva encore du jeu, qui étoit fa feconde paffion. La raifon fut, qu'elle eut peur que comme cela ouvroit indifféremment la porte à tout le monde, ce ne lui fût un fujet de jaloufie. Leurs pre-

mieres entrevûes se firent à l'Hôtel de la Ferté, où le Duc de Longueville lui ayant donné des marques d'une parfaite convalescence, il lui devint si cher, qu'elle n'eut point de repos qu'elle ne passât une nuit avec lui. Elle lui dit, pour l'y obliger, que son mari étant accablé comme il étoit des gouttes, c'étoit tout de même que s'il n'étoit pas au logis: qu'il ne pouvoit se remuer, qu'ainsi la sûreté étoit toute entiere, si bien qu'il n'y avoit rien à risquer pour lui. Le Duc de Longueville, à qui la possession avoit amorti les grands feux, lui dit qu'elle avoit raison, mais que néantmoins il n'étoit pas de bon sens de se hasarder sans qu'il en fût besoin: qu'il convenoit bien que le Maréchal ne pouvoit bouger de son lit, mais qu'après être entré dans sa maison, on pourroit prendre garde qu'il n'en feroit pas sorti, ce qui lui feroit des affaires: qu'il valoit mieux se voir ailleurs, & que

dū

du jour on en pouvoit faire une nuit, c'eſt-à-dire, coucher tout nuds enſemble, ce qui étoit apparemment ce qu'elle deſiroit. Ils étoient trop familiers, pour qu'elle fit fineſſe avec lui; elle lui avoua que c'étoit-là la vérité, & elle lui fit pluſieurs carreſſes, afin qu'il lui donnât ce contentement. Il lui promit que ce ſeroit bien-tôt, & pour lui tenir parole, il pria de Fieſque de loüer une maiſon ſous ſon nom. De Fieſque la choiſit hors de la porte S. Antoine, & la Maréchale faiſant ſemblant de s'aller promener, tantôt à l'Arſenal, & tantôt à Vincennes, elle paſſa pluſieurs fois par une fauſſe-porte, pour ſe rendre dans cette maiſon. Elle devint groſſe dans ces entrevûes, & ſachant que l'incommodité qu'elle commençoit à ſentir, lui dureroit neuf mois entiers, elle ne fut pas ſans embarras. Néantmoins faiſant paroître qu'elle mépriſoit le reſſentiment de ſon mari, pour mieux prouver à ſon amant

amant la violence de son amour, elle trouva moyen de cacher sa grossesse, & accoucha dans sa chambre & dans son lit.

Le Duc de Longueville ne s'y voulut pas trouver, mais il y envoya le Comte de Fiesque à sa place, qui enveloppé dans un gros manteau, y cacha l'enfant d'abord qu'il eût été emmaillotté. Comme il traversoit la Cour pour entrer dans son carosse, l'enfant, qui étoit un garçon, se mit à crier, & comme il avoit peur d'être découvert, il lui mit la main sur la bouche, & peu s'en fallut qu'il ne l'étouffât. Il le porta au Duc de Longueville qui l'attendoit dans une maison au Faubourg Saint Germain, où il y avoit une nourrice toute prête. Les couches de la Mere se passerent fort heureusement, & elle ne manqua pas de prétexte pour garder le lit; ce qui fut cause que personne ne se douta de l'affaire, pas même le Maréchal, qui étoit dans un autre lit

à

à jurer Dieu en toutes ſortes de rencontres. Car il falloit qu'il paſſât le chagrin qu'il avoit d'être malade, ſur ceux qui avoient affaire à lui, & c'étoit ſouvent ſur des gens qui valoient beaucoup mieux qu'il n'avoit jamais valu de ſa vie. En effet, il avoit fait dans ſon tems mille cruautés, & autant d'exactions, ſans compter le bien d'autrui, dont il s'étoit emparé, moitié de force, moitié par adreſſe.

Je ne dis pas ceci ſans raiſon, & cela a plus de rapport à mon ſujet que l'on ne penſe, de quoi je ne crains point de faire tout le monde juge, après que j'aurai rapporté ce que je vais dire. Sa femme avoit une Terre auprès d'Orleans, nommée la Loup, & lui ayant pris envie d'y faire bâtir & de l'agrandir, il acheta tout le bien d'alentour, ne ſe ſouciant pas de ce qu'on le lui vendoit, parce qu'il ne le payoit pas. Il avoit eu ainſi le bien d'un Gentilhomme, qui s'étoit défendu quelque tems de paſſer contrat

avec lui, ſachant qu'il eſt dangereux d'avoir affaire à un plus grand Seigneur que ſoi ; mais n'ayant pû réſiſter à une force majeure, qui étoit en uſage en ce tems-là, il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit dépouillé de ſon bien, ſans avoir jamais touché un ſou, ni du principal, ni des arrerages. Réduit à la derniere néceſſité, il ſe jetta à genoux devant le Roi, & le Roi s'étant arrêté pour lui demander ce qu'il avoit, il lui préſenta un Placet, où ſon affaire étoit déduite en peu de mots. Le Roi, qui aimoit la juſtice, envoya dire en même tems au Maréchal, qu'il eût à ſatisfaire ce Gentilhomme, & qu'il ne lui donnoit que huit jours pour cela. Ce commandement lui fut fait juſtement dans le tems des couches dont je viens de parler, & il eſt aiſé de juger ſi ceux qui avoient des affaires devant lui n'eurent pas à ſouffrir de ſa méchante humeur. Mais pour l'achever de peindre, il lui arriva le lendemain une

autre

dans la Lettre que le Maréchal avoit reçue, ainsi la visite du Duc lui fut suspecte, & dorénavant il s'informa à tous les carosses qu'il entendoit entrer, qui s'étoit. On lui dit chaque jour que ce Duc étoit du nombre de ceux qui visitoient sa femme, & cette assiduité ne lui persuada que trop, qu'on lui avoit mandé la vérité.

Cependant le Roi ayant entrepris de faire la guerre aux Hollandois, tout ce qu'il y avoit de gens de qualité songea à suivre un si grand Prince, & le Duc de Longueville entr'autres, qui avoit un Régiment de Cavalerie. La Maréchale le vit partir avec moins de chagrin qu'on n'auroit cru ; car il y avoit quelques jours qu'ils s'étoient brouillés à cause de la Comtesse de Nogent, qu'on lui avoit dit qu'il aimoit. Il n'y avoit pas beaucoup d'apparence que cela fût ; & cette Comtesse, qui étoit sœur du Comte de Lauzun, n'avoit ni sa taille, ni son air, ni sa beauté : mais rien n'étant capable

capable de guérir un esprit attaqué de jalousie, elle s'imprima si bien ce soupçon, qu'il passa chez elle pour une vérité. Et à dire vrai, si le tout n'étoit pas véritable, il y en avoit du moins une partie ; car il est constant que cette Dame aimoit ce jeune Prince éperduement, de quoi elle ne s'étoit pû empêcher de donner des marques en plusieurs rencontres.

Quoi qu'il en soit, le Roi ayant fixé le jour de son départ, le Duc de Longueville ne se mit pas beaucoup en peine de désabuser la Maréchale, & partit sans vouloir un grand éclaircissement avec elle, car il étoit devenu jaloux de son côté de ce qu'elle voyoit Bechameil, personnage de la lie du peuple, mais qui étoit plus riche que beaucoup de personnes de condition ; qualité fort charmante pour elle, sur-tout quand on étoit libéral. Cependant quoique le petit bourgeois fut fort passionné, elle n'avoit pas encore répondu à son amour, craignant

craignant d'irriter le Duc, qui s'étoit si fort déclaré de ne vouloir point de compagnon, qu'elle n'osoit faire voir à l'autre la complaisance qu'elle avoit pour ses richesses.

S'étant séparés de la sorte, ils n'eurent pas grand soin de s'écrire; dont Becham:il profitant, il trouva moyen de se rendre agréable à la Maréchale, par les offres qu'il lui fit de sa bourse, en même-tems que de son cœur. Elle refusa néantmoins l'un & l'autre d'abord, craignant que le Duc de Longueville n'eût laissé quelqu'un à Paris, pour prendre garde à sa conduite; mais ce Prince ayant été tué six semaines après son départ au passage du Rhin, elle eut regret d'avoir refusé un homme qui lui pouvoit être utile de plus d'une maniere, après la perte qu'elle avoit faite. Tous ceux qui savoient son intrigue avec ce Prince, trouverent étrange qu'elle reçût si indifféremment la nouvelle de sa mort, car elle fut aux Tuileries un jour après

après, & on l'y vit rire à gorge deployée. La Comtesse de Nogent n'en usa pas de même, elle en pensa mourir de douleur : mais comme elle avoit perdu son mari dans la même occasion, ce lui fut un prétexte pour pleurer tout à son aise, & sans qu'on y pût trouver à redire.

Bechameil étant défait d'un rival si dangereux, trouva des facilités à son dessein, plus grandes qu'il n'auroit osé espérer. Car la Maréchale craignant qu'il ne se fût rebuté par ses refus, le prévint par une lettre fort obligeante. Elle étoit conçûe en ces termes.

Lettre de la Maréchale de la Ferté, à M. de Bechameil, Sécretaire du Conseil.

TOut le monde veut que j'aye beaucoup perdu, en perdant le Duc de Longueville, & qu'il m'aimoit assez

pour le devoir regretter. C'est une étrange chose qu'on veuille être plus savant dans mes affaires que moi-même, comme si je ne savois pas mieux que personne ce qui me regarde. Il est vrai, j'ai fait une grande perte, mais ce n'est pas celle-là, & si vous voulez que je vous parle franchement, c'est de ne vous plus voir depuis quelques jours. Je ne sai à quoi l'attribuer, si ce n'est que je n'ai pas topé à tout ce que vous vouliez : mais enfin est-il honnête qu'on se rende si-tôt, & parce que je suis de la Cour, faut-il que vous me traitiez comme les autres femmes de la Cour, qui sont bien-aises de commencer une intrigue par la conclusion ? Je ne suis point de celles-là, & quand vous ne devriez point être de mes amis, je ne me repens point de ne leur point ressembler.

Bechameil étoit trop intelligent pour ne pas expliquer ce billet comme il faut ; & en prenant le bon, & laissant le mauvais, il s'arma d'une

bourſe où il y avoit quatre cents piſtoles, parce que comme le tems lui étoit cher, il ne le vouloit pas perdre en paroles inutiles. Il s'en fut à l'Hôtel de la Ferté avec un bon ſecours, & pour abréger toutes choſes: Madame, dit-il à la Maréchale, je viens d'apprendre que vous perdîtes hier quatre cents piſtoles ſur votre parole, & comme les perſonnes de qualité n'ont pas toûjours de l'argent, je vous les apporte, afin que vous ne ſoyez pas en peine où les chercher. La Maréchale entendit bien ce que cela vouloit dire, mais trouvant que ce ſeroit ſe donner à trop bon marché à un petit bourgeois comme lui: Je ne ſai pas, Monſieur, lui répondit-elle, qui vous a pû dire cela; mais il ne vous a dit que la moitié de mon malheur, j'en perdis huit cents, & ſi vous pouviez me les prêter, vous m'obligeriez. Huit cents piſtoles, Madame! répliqua-t-il, c'eſt une ſomme conſidéra-

ble dans le ſiecle où nous ſommes : mais n'importe, c'eſt un effort qu'il faut faire pour vous ; prenez toûjours ce que je vous offre, & je vous ferai mon billet du reſte, ſi vous ne vous fiez pas à ma parole.

Il dit cela de ſi bonne grace, que la Maréchale jugea à propos de lui faire crédit juſqu'au lendemain, & lui ayant dit fort honnêtement que tout étoit à ſon ſervice, il commença, pour l'en remercier, à lui baiſer la main. Elle lui offrit enſuite le viſage, & le bon homme s'y arrêtant un peu plus que de raiſon : Eh quoi, Monſieur, lui dit-elle, eſt-ce que vous n'oſez rien faire davantage juſqu'à ce que vous m'ayez payée ? Que cela ne vous arrête pas, votre parole, comme je vous l'ai dit, eſt de l'argent comptant pour moi, & je voudrois bien que vous me duſſiez davantage.

Apparemment elle parloit de la ſorte, craignant que le bon-homme ne

ne se ravisât, & que faute de prendre sa marchandise, il ne se crut pas obligé de la payer. Car elle n'étoit pas si affamée de la sienne, que ce fût par le désir d'en tâter, qu'elle voulût hâter la conclusion. Quoiqu'il en soit, Bechameil, sans être surpris de ce discours, qui en auroit peut-être surpris un autre : Patience, Madame, lui dit-il, toutes choses viennent en leur tems, & Paris n'a pas été fait en un jour. J'ai cinquante-cinq ans passés, & à mon âge on ne court pas la poste quand on veut. Ces raisons étoient trop belles & trop bonnes pour y trouver à redire, & lui ayant donné tout le tems qu'il désiroit, il arriva où il vouloit aller par les formes. La Dame, qui ne vouloit pas qu'il s'en allât mécontent, lui dit que les gens de son âge étoient admirables; qu'il n'y avoit que de la brutalité dans la jeunesse, & qu'en vérité elle vouloit qu'il lui donnât le plus souvent qu'il pourroit

une heure ou deux de ſon tems. Le bon-homme, qui aimoit le plaiſir, pourvû qu'il ne fût pas nuiſible à ſa ſanté, croyant qu'elle lui demandoit un rendez-vous pour le lendemain, s'excuſa ſur quelques affaires qu'il avoit au Conſeil, mais il lui envoya les quatre cents piſtoles reſtantes, pour remercimens deſquelles elle jugea à propos de lui envoyer la lettre ſuivante.

Lettre de la Maréchale de la Ferté à Bechameil.

QUoiqu'il y ait beaucoup de plaiſir à voir les Loüis d'or au ſoleil, que vous m'avez envoyés, vous croirez ce que vous voudrez : mais ils me toucheroient encore davantage, ſi je les avois reçûs de votre main. Quoiqu'il en ſoit, mon déplaiſir eſt qu'il faut que je m'en défaſſe, & que je ne les puiſſe garder, pour vous montrer que je fais cas de tout ce qui vient de vous. J'en mourrois

mourrois de douleur, si ce n'est que j'espere que je ne serai pas toûjours malheureuse, & que de votre côté vous renouvellerez souvent ces mêmes marques d'amitié, qui me seront toûjours fort cheres. Vous auriez tort d'en douter, puisqu'à l'âge que vous avez, vous n'êtes pas à savoir, qu'on fait toûjours cas de ce qui vient de la personne aimée.

Comment, morbleu, s'écria Bechameil en recevant cette lettre, a-t-elle envie de me ruiner, & est-ce à cause que je suis vieux, qu'elle veut que je la paye si grassement? Cette réflexion, joint à cela que ses nécessités n'étoient pas trop pressantes, firent durer les affaires qu'il avoit au Conseil trois jours plus qu'elles n'auroient fait sans cela. Mais ce tems-là étant expiré, il voulut aller voir si l'argent qu'il avoit donné ne lui vaudroit pas du moins une seconde visite. La premiere pa-

role que lui dit la Maréchale en le voyant, fut celle-ci: Ah! Monsieur, je suis née pour être toûjours malheureuse, je perdis hier encore cinq cents pistoles. Par bonheur pour elle, elle étoit si belle ce jour-là, que quoique le compliment ne lui plût pas, il ne laissa pas de lui faire cette réponse: Eh bien, Madame, il ne s'en faut pas désesperer, & vous avez encore des amis qui ne vous abandonneront pas pour si peu de chose. La Maréchale ne doutant point que cela ne voulût dire qu'il les lui alloit donner à l'heure même, ou du moins qu'il les lui envoyeroit une heure après, lui donna toutes les marques de reconnoissance dont elle se put aviser; cependant étant survenu compagnie, elle rompit les mesures qu'elle auroit pû prendre avec lui pour son payement, de sorte que s'en étant allé avant les autres, pour quelques affaires qu'il avoit, ou peut-être de dessein prémédité, il

il oublia ce qu'il avoit promis. Il y eut un peu de malice à lui en faiſant cela, & il commençoit à ſe laſſer d'acheter ſes bonnes graces ſi cher : mais comme ce n'étoit pas ſon compte, elle lui écrivit un nouveau billet, par lequel elle le faiſoit reſſouvenir de ſa promeſſe. Il lui envoya ſon argent, mais il l'accompagna de cette réponſe.

Lettre de Bechaméil à la Maréchale de la Ferté.

ON ne fait le bail des Fermes que de neuf ans en neuf ans, & le payement s'en fait de quartier en quartier par avance. Je vous en parle comme ſavant, y ayant bonne part, dont je ne me repens point, parce que cela m'a appris à vivre. Comme je ſuis donc un homme d'ordre, je vous dirai qu'il n'y auroit pas moyen d'avoir commerce avec vous, ſi je ne ſavois comment il nous faut vivre enſemble. Je ferai un

bail de votre ferme quand il vous plaira, j'en fixerai le prix & le tems du payement : mais après cela n'ayez rien à me demander, autrement il n'y auroit pas moyen d'y subvenir, & vous m'envoyeriez bien-tôt à l'Hôpital.

Cette lettre ne plut point à la Maréchale, qui s'attendoit qu'elle pourroit fouiller dans sa bourse toutes & quantes fois qu'elle voudroit ; & comme si la marchandise qu'elle lui donnoit eût valu son argent, peu s'en fallut qu'elle ne lui écrivît des reproches. Elle laissa passer quelques jours sans rien dire, pour voir s'il ne reviendroit point ; mais enfin craignant de le perdre, elle lui écrivit ces paroles.

Lettre de la Maréchale de la Ferté à Bechameil.

JE m'étonne que vous vous plaigniez de moi, puiſque je ne vous ai encore rien dit ni fait qui vous puiſſe déſobliger. Si nous avons des affaires enſemble, il faut ſe voir pour les régler, & vous ne trouverez pas que je réſiſte à tout ce qui ſera raiſonnable. Mais il y a des années entieres qu'on ne vous a vu, & c'eſt ainſi qu'on en uſe quand on veut faire une querelle d'Allemand à une perſonne.

Quelle querelle d'Allemand! s'écria Bechameil, quand il eut lû cette Lettre; & ce n'eſt donc rien à ſon compte que quatorze mille trois cens livres en huit jours de tems? Si cela duroit, il n'y auroit pas moyen d'y fournir, & j'aurois beau preſſurer le peuple, jamais je ne me pourrois récompenſer d'une telle perte. Il dit

encore plusieurs choses sur le même ton ; après quoi prenant son manteau & ses gants, il s'en vint chez elle tout en colere. Cependant ayant eu le tems de s'appaiser un peu en chemin, Madame, lui dit-il en arrivant, je viens voir si nous conviendrons de prix, & je vous mettrai ma hausse (1) tout d'un coup. Je vous donnerai dix mille écus tous les ans, & c'est à vous à voir si vous vous en voulez contenter. C'est bien peu de chose pour moi, lui répondit la Maréchale, & j'en joue quelquefois autant en un jour, que ferois-je donc le reste du tems ? Quoi, Madame, lui répliqua Bechameil, ne sauriez-vous vivre sans joüer ? Non, Monsieur, lui répondit-elle, cela m'est impossible. Elle auroit pu ajoûter, aussi-bien que de faire l'amour : mais

(1) *Terme de Partisan, pour dire enchere.*

elle jugea plus à propos de le laisser penser, que de le dire elle-même.

Bechameil, tout amoureux qu'il étoit, étoit encore plus intéressé; ainsi cette réponse ne lui ayant pas plû, il hocha la tête, dont la Maréchale s'étant apperçûe, elle fit ce qu'elle put pour le radoucir, n'ayant point envie du tout de le perdre. Elle lui dit donc qu'afin que tout le monde vêcut, il lui donnât vingt mille écus : mais s'étant récrié à cette proposition, il dit tout résolument qu'il ne passeroit pas d'un denier les dix mille qu'il avoit offerts, & que c'étoit à elle à se résoudre. La Maréchale le voyant si obstiné, fut obligée de s'en contenter : mais elle voulut un pot de vin, disant qu'on ne faisoit jamais de marché de conséquence qu'il n'y en eût un. Bechameil n'eut rien à dire à cela, & étant convenu d'en donner un de deux mille écus, il fallut qu'il comptât le lendemain douze mille cinq cents livres.

livres. Car elle voulut avoir un quartier d'avance, disant qu'il avoit si bien reconnu lui-même que c'étoit la coûtume, qu'il en avoit fait mention dans sa Lettre. Il eut bien de la peine à se défaire tout d'un coup de cette somme, principalement en ayant donné deux autres assez considérables il n'y avoit pas longtems; mais faisant réflexion qu'il auroit trois mois devant lui, sans qu'elle lui pût rien demander, il fit cet effort sur son inclination, ce qui n'étoit pas une des moindres marques qu'il lui pouvoit donner de son amour.

Ces trois sommes lui servirent pour joüir du corps de cette Dame, car pour le cœur, il étoit en ce tems-là au Comte de Tallard, qui ne le garda gueres néantmoins, son talent étant de plaire plûtôt aux hommes qu'aux Dames. Je ne saurois dire qui prit sa place, car il y en eut tant qu'elle traita comme si elle les eût aimés, que je me pourrois mé-

prendre

prendre si je disois qu'elle eût un favori.

Cependant le vieux Maréchal restoit toûjours au lit à crier les gouttes. Il avoit rendu graces au Ciel, de ce qu'il l'avoit défait du Duc de Longueville, espérant que selon le proverbe Italien, qui dit, *Morte la bête, mort le venin*, on ne songeroit plus dans le monde à ce qui s'étoit passé. Il sembloit même qu'il en avoit aussi perdu le souvenir, car quand elle alloit dans sa chambre, il ne l'appelloit plus que m'amour, & mon cœur, au lieu que ce n'étoit pas toûjours auparavant le nom qu'il lui avoit donné. Mais pour lui donner une nouvelle mortification, on lui vint dire que le Duc de Longueville avoit laissé un bâtard, & que le Roi le faisoit légitimer. Il n'osa demander qui en étoit la mere : mais celui qui lui disoit cette nouvelle, le tira de peine, ou pour mieux dire, le jetta dans une plus grande, en lui apprenant qu'on ne la nom-

moit point, & qu'il falloit par conséquent que ce fût quelque femme mariée.

La Maréchale étant venue quelque tems après dans sa chambre, il ne lui dit plus de douceurs, & au contraire il la salua d'un corbleu, qui étoit l'ornement ordinaire de son discours. Elle en fut quitte pour lui laisser passer tout seul sa méchante humeur, & fut s'en consoler avec Bechameil, qui lui apportoit un quartier de sa pension. C'étoit merveilles comme cet homme, qui étoit glorieux, comme le sont ordinairement les gens de rien, s'accoûtumoit à lui voir faire mille coquetteries en sa presence; car enfin il faut savoir qu'il alloit mille gens chez elle, & que tous les jours devant lui elle faisoit mille choses qui lui devoient faire connoître ce qu'elle étoit. Mais enfin le plaisir qu'il avoit de s'entendre dire, que sa Maîtresse étoit la femme d'un Maréchal de France, lui faisoit passer par dessus

beaucoup de choſes. D'ailleurs elle lui faiſoit accroire, que s'il y avoit quelque apparence contre elle, ſon fonds ne laiſſoit pas d'être réſervé pour lui. Mais enfin après avoir pris pluſieurs fois ces excuſes pour argent comptant, il s'apperçût qu'elle le donnoit à d'autres pour le faire valoir, ce qui le mit en ſi grande colere, qu'il lui écrivit cette Lettre.

Lettre de Bechameil à la Maréchale de la Ferté.

JE romps le bail que j'avois fait avec vous, parce que vous manquez aux clauſes & conditions que nous y avons appoſées. Vous vous étiez obligée de ne donner votre cœur qu'à moi, & cependant il faut que je partage avec un nombre infini de gens, dont vous vous encanaillez tous les jours. Ainſi n'y pouvant trouver l'émolument que je m'étois promis, je me déſaiſis de la part que j'y avois, au profit de qui il vous plaira,

ou

ou pour mieux dire, du premier venu. Quoi faiſant, j'appliquerai dorénavant mes dix mille écus à une terre que je labourerai tout ſeul.

Cette Lettre chagrina fort la Maréchale. Une ſomme ſi conſidérable lui étoit fort utile, joint à cela qu'elle trouvoit moyen de tems en temps d'arracher encore quelques préſens de lui. Et à la vérité elle avoit lieu d'avoir du chagrin, car les affaires de ſon mari commençoient à aller ſi mal, que lui qu'on avoit eſtimé le plus riche de Paris, ne ſubſiſtoit plus que par le moyen des bienfaits qu'il tiroit de la Cour, & des Lettres d'Etat, qu'il étoit obligé de prendre. Elle fit donc ce qu'elle put pour le faire revenir : mais ſoit qu'il vît bien qu'il ne devoit pas ſe fier à la parole qu'elle lui donnoit d'en mieux uſer dorénavant avec lui, ou qu'il commençât à s'en dégoûter, il ne voulut jamais rentrer en commerce.

Comme de tous ceux qu'elle voyoit, il n'y en avoit point qui fût assez dupe pour fournir à l'appointement, ce fut à elle après cela à retrancher sa dépense, ce qui lui fit bien mal au cœur. Son mari étant venu à mourir peu de tems après, ce fut encore toute autre chose, & les pensions qu'il avoit ne venant plus, il fallut qu'elle se réduisît au petit pié. Pour rendre sa fortune meilleure, elle s'avisera alors, non pas de joüer, car elle n'en avoit plus le moyen, mais de donner à joüer chez elle au Lansquenet, afin que par le moyen d'une certaine rétribution qu'elle en tiroit, cela la pût consoler de tant de pertes survenues en si peu de tems. Comme tout le monde y étoit bien venu pour son argent, les fripons y furent comme les honnêtes gens; & un nommé du Pré, qui étoit du premier rang, lui ayant insinué qu'il n'y avoit que maniere en ce monde de se tirer d'affaire, on

n'y

n'y joua pas plus fûrement, que dans tous les autres endroits de Paris, où c'eſt autant de coupe-gorges. Cela ayant été reconnu de la plûpart de ceux qui n'étoient pas du calibre de du Pré, on ceſſa d'y aller, & l'avantage qui lui en revenoit ayant ceſſé par conſéquent, elle fit venir dans ſa maiſon un certain nombre de femmes choiſies, afin que les jeunes gens, attirés par le bruit de leur beauté, ou de leur eſprit, fuſſent induits à la venir voir. Cependant elle y établit un jeu épouvantable, où toutes ſortes de friponneries furent miſes en uſage, pour lui donner de quoi ſubſiſter. Ses parties furent dreſſées particulierement contre les Etrangers de qualité, qui n'ayant pas encore pris langue, ſe croyoient trop heureux de ſe venir ruiner chez elle. Une de ſes plus confidentes parmi toutes ces Dames, fut la Marquiſe de Royan, & il eſt inconcevable combien elles en firent avaler toutes deux à toutes ſortes de gens.

Cependant

Cependant un Officier Suiſſe, qui y avoit perdu le fonds & le très-fonds, & qui avoit remarqué quelque choſe, en fit grand bruit : mais comme il avoit affaire à des gens de qualité, & que ſes amis l'avertirent qu'il y alloit encore pour lui de la baſtonnade, s'il s'amuſoit à faire les contes qu'il faiſoit, il prit un autre parti, qui fut de faire imprimer des Placards, & de les faire afficher aux portes de Paris, par leſquels il donnoit avis à tous ceux qui arrivoient en cette grande Ville, de ſe donner de garde de cette maiſon.

Pour faire connoître cette Marquiſe de Royan à ceux qui pourroient peut-être n'en avoir jamais oüi parler, il faut ſavoir, qu'elle eſt fille du feu Duc de Noirmoutier, lequel ayant mangé ſon bien, laiſſa ſa famille dans une ſi grande pauvreté, qu'elle étoit ſans doute digne de commiſération. Cette fille, n'ayant donc rien pour être mariée, ſe voyoit réduite,

duite à entrer dans un Couvent, ce qui n'étoit gueres son inclination, quand le Comte d'Olonne, qui étoit de même maison qu'elle, en devint amoureux. Il essaya pendant quelque tems de s'en faire aimer : mais n'étant pas assez agréable pour y réussir, il s'avisa de lui proposer le mariage du Chevalier de Royan son frere, si elle vouloit s'humaniser davantage. Or ce Chevalier étoit tout ce qu'il y avoit de plus horrible dans la nature, & pour le corps, & pour l'esprit ; car quoiqu'il ne fût ni bossu, ni tortu, il avoit plûtôt l'air d'un bœuf que d'un homme. D'ailleurs, il étoit tellement plongé dans toutes sortes de débauches, que les honnêtes gens ne le vouloient pas hanter. Mais quelque désagréable qu'il pût être, un Couvent l'étant encore plus à cette fille, elle se résolut non-seulement de l'épouser, mais encore d'avoir de la reconnoissance pour le Comte d'Olonne. Par ce moyen ce Comte

Comte parvint à ce qu'il desiroit, & qui plus est, avant que de signer une donation qu'elle faisoit à son frere de tout son bien en faveur de ce mariage, il voulut qu'elle lui accordât ce qu'elle lui avoit promis; ce qui fut fait en tout bien, & en tout honneur.

Voilà comment le Comte d'Olonne, ayant peur qu'il ne cessât d'y avoir des cocus dans sa race, y donna ordre lui même. Cependant, cette Dame, après avoir si bien commencé dans le chemin de la vertu, s'y perfectionnoit tous les jours de toutes façons, de sorte que pour le jeu, & pour la galanterie, elle ne le cedoit à personne, quoiqu'elle eût été élevée sous l'aîle d'une mere qui lui avoit donné d'autres leçons. Le Comte d'Olonne qui avoit eu affaire de sa femme pour ce mariage, s'étoit raccommodé avec elle, & avec toute sa famille, & cela avoit été cause que la Marquise de Royan avoit fait une

une cotterie si particuliere avec la Maréchale de la Ferté, qu'on ne les voyoit plus l'une sans l'autre. Du Pré, dont j'ai parlé ci-dessus, leur voyant à toutes deux de si bonnes inclinations, leur servit de pédagogue, pour leur apprendre à filer les cartes, & tous les autres tours de souplesse, dans lesquels il étoit extrèmement savant. Cependant ce métier-là n'étant pas le meilleur du monde, parce qu'il y a trop de gens qui s'en mêlent, & que chacun commence à s'en défier, la Maréchale qui n'avoit plus personne qui l'empêchât de voir sa sœur, se servit de l'occasion qu'elle en avoit, pour tâcher de lui dérober Fervaques.

Il est impossible de dire tout ce qu'elle fit pour cela; non pas, comme il est à croire, qu'elle eût envie de sa personne, car elle n'est pas trop ragoûtante; mais pour avoir part à sa fortune. En effet, il lui faisoit mal au cœur de voir que sa

sœur,

sœur, qui étoit plus âgée qu'elle de plusieurs années, & qui n'avoit pas meilleure réputation, eût une bourse comme la sienne à son commandement, pendant qu'elle manquoit de toutes choses. Car il faut savoir que Fervaques, par un excès de passion, ou pour mieux dire de folie, lui avoit fait plusieurs présens considérables, & entr'autres d'une belle maison, qu'il avoit dans la rue Coqueron. On eut peine à croire qu'il eût été assez fou pour cela, quoique le bruit en courût par tout Paris : mais la Comtesse d'Olonne se faisant honneur de ce présent, qui étoit cependant une marque de la continuation de sa bonne vie, elle ne voulut pas que personne en doutât davantage. C'est pourquoi la maison étant à loüer, elle fit mettre à l'écriteau, que c'étoit à elle qu'on devoit venir, pour convenir du prix.

La chose étant rapportée à Madame de Bonnelle, qui ne l'aimoit

déja pas trop, elle envoya en plein jour arracher cet écriteau ; mais la Comteſſe d'Olonne en fit remettre un autre, & voilà tout le bruit qu'elle en fit. Elle n'en uſa pas ſi modérément avec ſa ſœur, qui, comme j'ai dit, lui vouloit enlever Fervaques. Car elles ſe prirent ſi bien de paroles, qu'elles ſe dirent toutes leurs vérités. On trouva cela fort vilain pour des femmes de qualité, & encore pour deux ſœurs. Cependant cela n'étoit pas extraordinaire, & il étoit arrivé la même choſe à quelques autres, que je nommerois bien, ſi cela étoit de mon ſujet. Quoi qu'il en ſoit, la Maréchale fut bientôt ſur le pié de s'entendre dire de pareilles pauvretés, & le Duc de la Ferté ſon fils, homme adonné, s'il en fut jamais, à toutes ſortes de débauches, fut lui-même de ceux qui ne la ménagerent pas. Elle avoit quelque choſe à démêler avec lui pour quelques intérets ; ainſi lui qui
n'avoit

n'avoit pas trop de bien pour fournir à ses désordres, ne pouvant souffrir qu'elle lui demandât un doüaire, & des conventions, commença ses litanies par lui dire, si après avoir ruiné son pere, elle vouloit encore lui ôter ce qui lui restoit ? La Maréchale n'étant pas demeurée court, comme de raison, à ces reproches, lui dit que c'étoit bien à lui à parler, lui qui étoit non-seulement le mépris de toute la Cour, mais encore de toute la Ville. C'étoit la pure vérité : mais comme toutes sortes de vérités ne sont pas bonnes à dire, il ne put souffrir celle-là, & lui répliqua, que si ce n'étoit pas à lui à parler, c'étoit encore moins à elle, qui étoit une vieille P......... Là-dessus, il lui dit le nom de tous ceux qui avoient eu affaire à elle, & il en nomma jusqu'à soixante & douze, chose incroyable, si tout ce qu'il y a de gens à Paris ne savoient, que je ne rapporte rien que de vrai. La Ma-

réchale lui dit d'abord de parler de ſa femme, & qu'il y avoit plus à reprendre ſur elle, que ſur qui que ce ſoit : mais le Duc de la Ferté lui ferma la bouche, en lui diſant qu'il ſavoit bien qu'il étoit cocu, mais que cela n'empêchoit pas que ſon pere ne l'eût été en herbe, en gerbe, & après ſa mort.

Ce furent ſes propres termes, qui déſolerent tellement la Maréchale, qu'elle ſe prit à pleurer. Mais elle avoit affaire à un homme ſi tendre, qu'au lieu d'en être touché, il ne s'en fit que rire. Cette comédie s'étant paſſée de la ſorte, la Maréchale fut ſe plaindre au Comte d'Olonne, chez qui elle ſavoit qu'il alloit ſouvent. Vous n'avez que ce que vous méritez, lui répondit alors le Comte, & après avoir voulu tâter, comme vous avez fait, du ſceptre juſqu'à la houlette, comment voulez-vous que vos affaires ne ſoient pas publiques? Il lui fit ce reproche, parce qu'il ſe reſſen-

toit

toit encore du paſſé : mais après s'être donné ce petit contentement, il lui promit que cela n'empêcheroit pas qu'il ne fît correction à ſon fils. En effet, l'ayant vû une heure après, il lui dit qu'il avoit tous les torts du monde d'avoir parlé à ſa mere comme il avoit fait : qu'à ſon âge, il n'étoit pas à ſavoir que rien ne le pouvoit diſpenſer du reſpect qu'il lui devoit ; qu'auſſi croyoit-il que cela ne lui étoit arrivé qu'après être ſoû, autrement qu'il ne ſauroit qu'en dire.

Il y avoit apparence que le Duc de la Ferté alloit chercher quelque excuſe pour colorer une ſi grande faute, & même qu'en ayant la derniere confuſion, il prendroit le parti de le nier ; mais ſans s'étonner aucunement : Il eſt vrai, lui répondit-il, j'étois ſoû, & c'eſt de quoi elle a été fort heureuſe, car ſans cela je lui aurois bien dit d'autres vérités. J'ai une liſte fidele de tous les tours qu'elle a

faits, & jusqu'au collier de perles qu'elle a fait excroquer à Monsieur de Dreux, Conseiller au Grand Conseil, par le Chevalier de Lignerac, rien ne m'est inconnu. Le Comte lui demanda s'il n'avoit point de honte de parler comme cela de sa mere ; mais quelque réprimande qu'il lui fît, il lui fut impossible de lui faire entendre raison.

Comme il ne se passe guere de choses dans le Royaume que le Roi ne sache, on lui donna bientôt le divertissement de cette comédie, qui lui inspira un si grand mépris pour cette Maison, qu'il ne se put empêcher de le montrer. Mais le Duc de la Ferté qui savoit bien qu'il étoit déja perdu de réputation auprès de lui, ne s'en mit guere en peine, non plus que la Maréchale, laquelle continue toûjours à mener la même vie ; de sorte que je pourrai une autre fois vous apprendre la suite de son histoire, aussi bien

bien que celle de Madame de Lionne, ſuppoſé néantmoins qu'elles trouvent toûjours des gens qui veuillent d'elles, ou qu'elles ne ſe convertiſſent pas.

FIN.